



32101 072025719

GUIDES-ITINÉRAIRES

DE PARIS
A
STRASBOURG



BIBLIOTHÈQUE
DES CHEMINS DE FER

2 FR

32

1582
~~6472~~
1232

Library of the



College of New Jersey.

Purchased in 1837

6472

~~VII 397-15~~





12

BIBLIOTHEQUE
DES CHEMINS DE FER

PREMIÈRE SÉRIE
GUIDES DES VOYAGEURS

Les éditeurs de cet ouvrage se réservent le droit de le faire traduire dans toutes les langues. Ils poursuivront, en vertu des lois, décrets et traités internationaux, toutes contrefaçons et toutes traductions faites au mépris de leurs droits.

Le dépôt légal de cet ouvrage a été fait à Paris dans le cours du mois de février 1854, et toutes les formalités prescrites par les traités ont été remplies dans les divers États avec lesquels la France a conclu des conventions littéraires.

Hippolyte Jules Demolière, 1802-1877.

GUIDES-ITINÉRAIRES

DE PARIS
A STRASBOURG
A REIMS ET A FORBACH

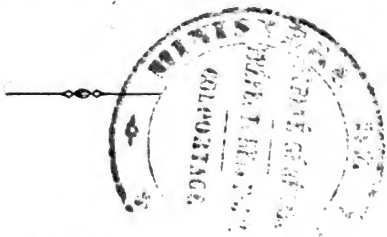
PAR M. MOLÉRI *éprends*

avec une carte du chemin de fer

Ouvrage illustré de 80 vignettes dessinées d'après nature

PAR

CHAPUY, RENARD, THÉRON ET COPPIN



PARIS

LIBRAIRIE DE L. HACHETTE ET C^{ie}

RUE PIERRE-SARRAZIN, N° 14

1854

100

100

TABLEAU DES STATIONS

DE PARIS A STRASBOURG ET A FORBACH

indiquant :

LA DISTANCE DU POINT DE DÉPART , CELLE DU POINT D'ARRIVÉE , LES
BUFFETS , LES VOITURES PUBLIQUES , LA POPULATION.

I.

DE PARIS A STRASBOURG.

1^{re} station.

Noisy-le-Sec. — Distance de Paris : 9 kilomètres. — Distance de Strasbourg : 492 kilomètres. — Distance de Forbach : 453 kilomètres. — Population : 2321 habitants.

2^e station.

Bondy. — Distance de Paris : 11 kilomètres. — Distance de Strasbourg : 490 kilomètres. — Distance de Forbach : 451 kilomètres. — Voitures pour Livry, Sevran, Villepinte, Tremblay, Vaujours, Villeparisis, Mitry. — Population : 2600 habitants.

3^e station.

Villemonble-Gagny. — Distance de Paris : 14 kilomètres. — Distance de Strasbourg : 487 kilomètres. — Distance de Forbach : 448 kilomètres. — Voitures pour Rosny, Neuilly-sur-Marne, Montfermeil, Courbron, Clichy.

7623

1501 63
22

A

4^e station.

Chelles. — Distance de Paris : 19 kilomètres. — Distance de Strasbourg : 482 kilomètres. — Distance de Forbach : 443 kilomètres. — Voitures pour Torcy, Gournay-sur-Marne, Claye, Lepin, Villevaude.

5^e station.

Lagny. — Distance de Paris : 28 kilomètres. — Distance de Strasbourg : 473 kilomètres. — Distance de Forbach : 434 kilomètres. — Voitures pour Anet, Fresnes, Ferrières, Provins, Villeneuve-Lecomte, Lumigny, Touquin, Vaudoy, Jouy-le-Châtel, Chenoise, Rosoy, Chaumes, Fontenay, Lahoussaye, Farmoutiers, Mortcerf, Tournan, Favières, Josigny. — Population : 2716 habitants.

6^e station.

Esbly. — Distance de Paris : 37 kilomètres. — Distance de Strasbourg : 464 kilomètres. — Distance de Forbach : 425 kilomètres. — Voitures pour Crécy, Coulommiers et Beton-Bazoch. — Population : 1044 habitants.

7^e station.

Meaux. — Distance de Paris : 45 kilomètres. — Distance de Strasbourg : 456 kilomètres. — Distance de Forbach : 417 kilomètres. — Buffet. — Voitures pour Dammartin, Coulommiers, Juilly, Nauteuil-le-Haudouin, Acy, Betz, Crépy, Crouy-sur-Ourcq, Mareuil-sur-Ourcq, la Ferté-Millon, Villers-Cotterets, Lizy-sur-Ourcq. — Population : 9900 habitants.

8^e station.

Trilport. — Distance de Paris : 51 kilomètres. — Distance de Strasbourg : 450 kilomètres. — Distance de Forbach : 411 kilomètres. — Population : 994 habitants.

9^e station.

Changis. — Distance de Paris : 58 kilomètres. — Distance de Strasbourg : 443 kilomètres. — Distance de Forbach : 404 kilomètres. — Population : 994 habitants.

10^e station.

La Ferté-sous-Jouarre. — Distance de Paris : 66 kilomètres. — Distance de Strasbourg : 435 kilomètres. — Distance de Forbach : 396 kilomètres. — Voitures pour Jouarre, Montmirail, La Ferté-Gaucher, Sézanne. — Population : 4189 habitants.

11^e station.

Nanteuil. — Distance de Paris : 74 kilomètres. — Distance de Strasbourg : 427 kilomètres. — Distance de Forbach : 388 kilomètres. — Population : 292 habitants.

12^e station.

Nogent-l'Artaud. — Distance de Paris : 84 kilomètres. — Distance de Strasbourg : 417 kilomètres. — Distance de Forbach : 378 kilomètres. — Voitures pour Charly. — Population : 1200 habitants.

13^e station.

Château-Thierry. — Distance de Paris : 95 kilomètres. — Distance de Strasbourg : 406 kilomètres. — Distance de Forbach : 367 kilomètres. — Buffet. — Voitures pour Soissons, Neuilly-Saint-Front, Condé. — Population : 5629 habitants.

14^e station.

Mézy. — Distance de Paris : 104 kilomètres. — Distance de Strasbourg : 397 kilomètres. — Distance de Forbach : 358 kilomètres. — Population : 360 habitants.

15^e station.

Varennnes. — Distance de Paris : 106 kilomètres. — Distance de Strasbourg : 395 kilomètres. — Distance de Forbach : 356 kilomètres. — Voitures pour Fismes, Fère-en-Tardenois. — Population : 174 habitants.

16^e station.

Dormans. — Distance de Paris : 117 kilomètres. — Distance de Strasbourg : 384 kilomètres. — Distance de Forbach : 345 kilomètres. — Population : 2249 habitants.

17^e station.

Port-à-Binson. — Distance de Paris : 126 kilomètres. — Distance de Strasbourg : 375 kilomètres. — Distance de Forbach : 336 kilomètres. — Population : 500 habitants.

18^e station.

Damery. — Distance de Paris : 135 kilomètres. — Distance de Strasbourg : 366 kilomètres. — Distance de Forbach : 327 kilomètres. — Population : 1872 habitants.

19^e station.

Épernay. — Distance de Paris : 142 kilomètres. — Distance de Strasbourg : 359 kilomètres. — Distance de Forbach : 320 kilomètres. — Buffet. — Voitures pour Reims, Mézières, Ay. — Population : 7546 habitants.

20^e station.

Oiry. — Distance de Paris : 148 kilomètres. — Distance de Strasbourg : 353 kilomètres. — Distance de Forbach : 314 kilomètres. — Voitures pour Avize, Lemesnil, Vertus. — Population : environ 300 habitants.

21^e station.

Jalons-les-Vignes. — Distance de Paris : 159 kilomètres. — Distance de Strasbourg : 342 kilomètres. — Distance de Forbach : 303 kilomètres.

22^e station.

Châlons-sur-Marne. — Distance de Paris : 172 kilomètres. — Distance de Strasbourg : 329 kilomètres. — Distance de Forbach : 290 kilomètres. — Buffet. — Voitures pour Sainte-Ménéhould, Clermont, Reims, Troyes. — Population : 15 854 habitants.

23^e station.

Vitry-la-Ville. — Distance de Paris : 188 kilomètres. — Distance de Strasbourg : 313 kilomètres. — Distance de Forbach : 274 kilomètres. — Population : environ 200 habitants.

24^e station.

Losy. — Distance de Paris : 199 kilomètres. — Distance de Strasbourg : 302 kilomètres. — Distance de Forbach : 263 kilomètres. — Population : environ 800 habitants.

25^e station.

Vitry-le-François. — Distance de Paris : 205 kilomètres. — Distance de Strasbourg : 296 kilomètres. — Distance de Forbach : 257 kilomètres. — Voitures pour Saint-Dizier, Vassy, Joinville, Vignory, Chaumont, Vesaignes, Langres. — Population : 8523 habitants.

26^e station.

Blesmes. — Distance de Paris : 217 kilomètres. — Distance de Strasbourg : 284 kilomètres. — Distance de Forbach : 245 kilomètres. — Population : environ 300 habitants.

27^e station.

Pargny. — Distance de Paris : 225 kilomètres. — Distance de Strasbourg : 276 kilomètres. — Distance de Forbach : 237 kilomètres. — Population : environ 400 habitants.

28^e station.

Sermalze. — Distance de Paris : 231 kilomètres. — Distance de Strasbourg : 270 kilomètres. — Distance de Forbach : 231 kilomètres. — Population : 2802 habitants.

29^e station.

Révilgny. — Distance de Paris : 238 kilomètres. — Distance de Strasbourg : 263 kilomètres. — Distance de Forbach : 224 kilomètres. — Population : 1640 habitants.

30^e station.

Bar-le-Duc. — Distance de Paris : 254 kilomètres. — Distance de Strasbourg : 247 kilomètres. — Distance de Forbach : 208 kilomètres. — Buffet. — Voitures pour Étain, Damvilliers, Montmédy, Dun, Stenay, Longuyon, Longwy, Ligny, Verdun. — Population : 14 816 habitants.

34^e station.

Nançois-le-Petit. — Distance de Paris : 265 kilomètres. — Distance de Strasbourg : 236 kilomètres. — Distance de Forbach : 197 kilomètres. — Voitures pour Ligny. — Population : environ 600 habitants.

32^e station.

Loxéville. — Distance de Paris : 276 kilomètres. — Distance de Strasbourg : 225 kilomètres. — Distance de Forbach : 186 kilomètres. — Population : environ 300 habitants.

33^e station.

Lérrouville. — Distance de Paris : 289 kilomètres. — Distance de Strasbourg : 212 kilomètres. — Distance de Forbach : 173 kilomètres. — Voitures pour Saint-Mihiel. — Population : environ 500 habitants.

34^e station.

Commercy. — Distance de Paris : 294 kilomètres. — Distance de Strasbourg : 207 kilomètres. — Distance de Forbach : 168 kilomètres. —

Voitures pour Void, Vaucouleurs, Neufchâteau, Vrécourt, Lamarche, Bourbonne-les-Bains. — Population : 4012 habitants.

35° station.

Morey. — Distance de Paris : 302 kilomètres. — Distance de Strasbourg : 199 kilomètres. — Distance de Forbach : 160 kilomètres. — Population : 1800 habitants.

36° station.

Pagny-sur-Meuse. — Distance de Paris : 308 kilomètres. — Distance de Strasbourg : 193 kilomètres. — Distance de Forbach : 154 kilomètres. — Population : environ 900 habitants.

37° station.

Foug. — Distance de Paris : 313 kilomètres. — Distance de Strasbourg : 188 kilomètres. — Distance de Forbach : 149 kilomètres. — Population : 1500 habitants.

38° station.

Toul. — Distance de Paris : 319 kilomètres. — Distance de Strasbourg : 182 kilomètres. — Distance de Forbach : 143 kilomètres. — Population : 8506 habitants.

39° station.

Fontenoy-sur-Moselle. — Distance de Paris : 328 kilomètres. — Distance de Strasbourg : 173 kilomètres. — Distance de Forbach : 134 kilomètres. — Population : 260 habitants.

40° station.

Liverdun. — Distance de Paris : 337 kilomètres. — Distance de Strasbourg : 164 kilomètres. — Distance de Forbach : 125 kilomètres. — Population : environ 1000 habitants.

41° station.

Frouard. — Distance de Paris : 344 kilomètres. — Distance de Strasbourg : 157 kilomètres. — Distance de Forbach : 118 kilomètres. — Population : 900 habitants.

42° station.

Nancy. — Distance de Paris : 352 kilomètres. — Distance de Strasbourg : 149 kilomètres. — Distance de Forbach : 110 kilomètres. —

Buffet. — Voitures pour Flavigny, Neuville, Rayon, Charmes, Igney, Epinal, Remiremont, Plombières, Fougerolles, Luxeuil, Saulx, Vesoul, Rioz, Besançon, Ceintrey, Diarville, Mirecourt, Remoncourt, Ligneville, Lamarche, Bourbonne-les-Bains, Contrexeville, Neufchâteau, Langres, Dijon. — Population : 45 129 habitants.

43^e station.

Varangeville. — **Saint-Nicolas.** — Distance de Paris : 365 kilomètres. — Distance de Strasbourg : 136 kilomètres. — Population : Varangeville, 800 habitants; Saint-Nicolas, 3422 habitants.

44^e station.

Rosières-aux-Sallines. — Distance de Paris : 370 kilomètres. — Distance de Strasbourg : 131 kilomètres. — Population : 2359 habitants.

45^e station.

Blainville. — Distance de Paris : 376 kilomètres. — Distance de Strasbourg : 125 kilomètres. — Population : 890 habitants.

46^e station.

Lunéville. — Distance de Paris : 385 kilomètres. — Distance de Strasbourg : 116 kilomètres. — Buffet. — Voitures pour Baccarat, Raon-l'Étape, Saint-Dié, Gerbeviller, Remberviller. — Population : 15 607 habitants.

47^e station.

Marinville. — Distance de Paris : 393 kilomètres. — Distance de Strasbourg : 108 kilomètres.

48^e station.

Emberménil. — Distance de Paris : 401 kilomètres. — Distance de Strasbourg : 100 kilomètres. — Population : 400 habitants.

49^e station.

Avricourt. — Distance de Paris : 409 kilomètres. — Distance de Strasbourg : 92 kilomètres. — Voitures pour Blamont, Cirey, Maizières, Bourdonnay. — Population : environ 600 habitants.

50^e station.

Héming. — Distance de Paris : 423 kilomètres. — Distance de Strasbourg : 78 kilomètres. — Population : près de 400 habitants.

51^e station.

Sarrebourg. — Distance de Paris : 431 kilomètres. — Distance de Strasbourg : 70 kilomètres. — Population : 2531 habitants.

52^e station.

Lützelbourg. — Distance de Paris : 448 kilomètres. — Distance de Strasbourg : 53 kilomètres. — Voitures pour Phalsbourg. — Population : environ 600 habitants.

53^e station.

Saverne. — Distance de Paris : 458 kilomètres. — Distance de Strasbourg : 43 kilomètres. — Voitures pour Marmoutiers, Wasselone, Mutzig et Molsheim. — Population : 6407 habitants.

54^e station.

Steinbourg. — Distance de Paris : 462 kilomètres. — Distance de Strasbourg : 39 kilomètres. — Voitures pour Neuviller. — Population : environ 1200 habitants.

55^e station.

Bettwiller. — Distance de Paris : 466 kilomètres. — Distance de Strasbourg : 35 kilomètres. — Population : 2085 habitants.

56^e station.

Hochfelden. — Distance de Paris : 474 kilomètres. — Distance de Strasbourg : 27 kilomètres. — Voitures pour Bouxviller. — Population : 2524 habitants.

57^e station.

Mommenheim. — Distance de Paris : 479 kilomètres. — Distance de Strasbourg : 22 kilomètres. — Population : 1411 habitants.

58^e station.

Brumath. — Distance de Paris : 484 kilomètres. — Distance de Strasbourg : 17 kilomètres. — Voitures pour Niederbronn. — Population : 4427 habitants.

59^e station.

Vendenheim. — Distance de Paris : 492 kilomètres. — Distance de Strasbourg : 9 kilomètres. — Population : 1355 habitants.

60^e station.

Strasbourg. — Distance de Paris : 501 kilomètres. — Buffet. — Bateaux à vapeur de la société de Dusseldorff, desservant le bas et le moyen Rhin. — Chemin de fer badois, de Kehl à Offenbourg, Fribourg, Baden, Carlsruhe, Heidelberg, Mannheim. — Chemins de fer d'Alsace : de Strasbourg à Bâle, par Schelestadt, Colmar, Mulhouse et Saint-Louis. — Population : 75 565 habitants.

II.

DE NANCY A FORBACH (BIFURCATION A FROUARD.)

1^{re} station.

Marbache. — Distance de Paris : 351 kilomètres. — Distance de Nancy : 15 kilomètres. — Distance de Forbach : 111 kilomètres. — Population : 7000 habitants.

2^e station.

Dicoulouard. — Distance de Paris : 357 kilomètres. — Distance de Nancy : 21 kilomètres. — Distance de Forbach : 105 kilomètres. — Population : 1575 habitants.

3^e station.

Pont-à-Mousson. — Distance de Paris : 364 kilomètres. — Distance de Nancy : 28 kilomètres. — Distance de Forbach : 98 kilomètres. — Population : 7843 habitants.

4^e station.

Pagny-sur-Moselle. — Distance de Paris : 373 kilomètres. — Distance de Nancy : 37 kilomètres. — Distance de Forbach : 89 kilomètres. — Population : 1200 habitants.

5^e station.

Novéant. — Distance de Paris : 379 kilomètres. — Distance de Nancy : 43 kilomètres. — Distance de Forbach : 83 kilomètres. — Voitures pour Gorze, Arnaville, Ouville. — Population : près de 1100 habitants.

6^e station.

Ars-sur-Moselle. — Distance de Paris : 385 kilomètres. — Distance de Nancy : 49 kilomètres. — Distance de Forbach : 77 kilomètres. — Population : 2784 habitants.

7^e station.

Metz. — Distance de Paris : 393 kilomètres. — Distance de Nancy : 57 kilomètres. — Distance de Forbach : 69 kilomètres. — Buffet. — Voitures pour Thionville, Sierck, Boulay. — Population : 57 713 habitants.

8^e station.

Peltre. — Distance de Paris : 399 kilomètres. — Distance de Nancy : 63 kilomètres. — Distance de Forbach : 63 kilomètres. — Population : environ 400 habitants.

9^e station.

Courcelles. — Distance de Paris : 406 kilomètres. — Distance de Nancy : 70 kilomètres. — Distance de Forbach : 56 kilomètres. — Population : environ 1500 habitants.

10^e station.

Remilly. — Distance de Paris : 415 kilomètres. — Distance de Nancy : 79 kilomètres. — Distance de Forbach : 47 kilomètres. — Population : environ 900 habitants.

11^e station.

Herny. — Distance de Paris : 422 kilomètres. — Distance de Nancy : 86 kilomètres. — Distance de Forbach : 40 kilomètres. — Population : environ 1000 habitants.

12^e station.]

Faulquemont. — Distance de Paris : 432 kilomètres. — Distance de Nancy : 96 kilomètres. — Distance de Forbach : 30 kilomètres. — Population : 1047 habitants.

13^e station.

Saint-Avold. — Distance de Paris : 443 kilomètres. — Distance de Nancy : 107 kilomètres. — Distance de Forbach : 19 kilomètres. — Population : 4021 habitants.

14^e station.

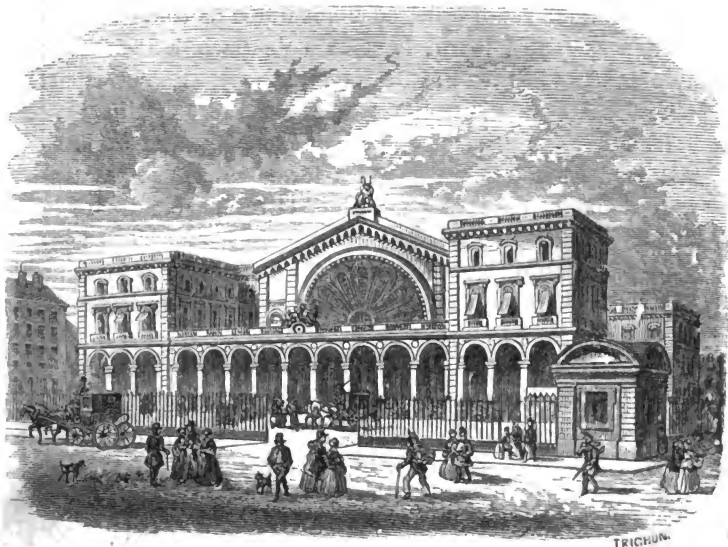
Mombourg. — Distance de Paris : 449 kilomètres. — Distance de Nancy : 113 kilomètres. — Distance de Forbach : 13 kilomètres. — Population : 2040 habitants.

15^e station.

Cocheren. — Distance de Paris : 456 kilomètres. — Distance de Nancy : 120 kilomètres. — Distance de Forbach : 6 kilomètres. — Population : environ 700 habitants.

16^e station.

Forbach. — Distance de Paris : 462 kilomètres. — Distance de Nancy : 126 kilomètres. — Voitures pour Sarreguemine, Bitche, Rorbach, Niederbronn. — Population : 4826 habitants.



Vue extérieure de l'embarcadère de Strasbourg.

AVANT-PROPOS.

Destiné à traverser des contrées productives, à servir un commerce de transit considérable, le chemin de Strasbourg devait naturellement être un des premiers décidés ; aussi fut-il compris dans la loi du 11 juin 1842. Dès la même année, un crédit de 11 500 000 francs permit de commencer les travaux entre Hommarting et Strasbourg. Deux ans plus tard, on ouvrit un nouveau crédit de 88 700 000 francs ; il s'agissait de mettre à exécution la partie comprise entre Paris et Hommarting, ainsi que les deux embranchements de Reims et de Metz. Enfin, le 23 novembre 1845, le gouver-

nement, en vertu d'une loi rendue le 19 juillet précédent, adjugea à une compagnie, pour une durée de concession de 43 années et 286 jours, le chemin de Paris à Strasbourg avec embranchement sur Reims d'une part, et d'autre part sur Metz, jusqu'à la frontière de Prusse, vers Saarbruck.

Pour la ligne principale, qui a une longueur de 502 kilomètres, l'achat des terrains, les terrassements et les travaux d'art ont été faits par l'État; la compagnie a posé la voie et fourni le matériel. Cette dernière a dû exécuter entièrement l'embranchement de Frouard à Metz et la ligne de Metz à Forbach, qui comprennent ensemble une longueur de 118 kilomètres.

Dix années ont été employées à la construction de cette ligne, dont les diverses sections ont été successivement inaugurées et livrées au public :

Celle de Paris à Meaux, le 10 juillet 1849;

Celle de Meaux à Épernay, le 21 août 1849;

Celle d'Épernay à Châlons, le 10 novembre 1849;

Celle de Châlons à Vitry-le-François, le 5 septembre 1850;

Celle de Vitry à Bar-le-Duc, le 29 mai 1851;

Celle de Bar-le-Duc à Commercy, le 18 novembre 1851;

Celle de Commercy à Nancy, le 19 juin 1852;

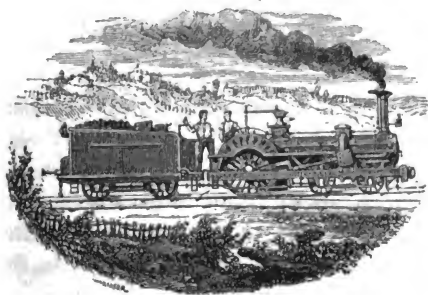
Celle de Nancy à Sarrebourg, le 17 juillet 1852;

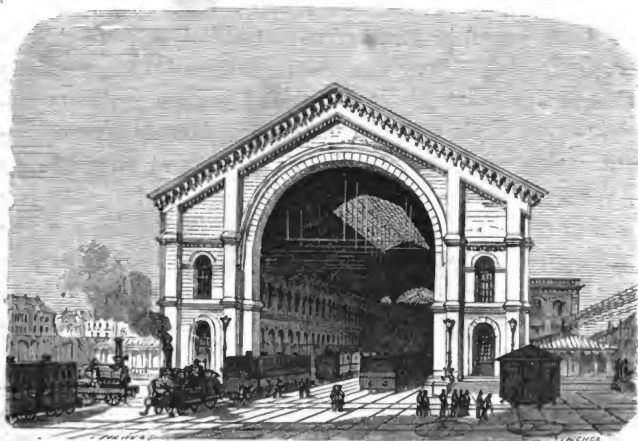
Celle de Sarrebourg à Strasbourg, le 29 mai 1851.

C'est à M. Duquesney, architecte, qu'est dû le beau travail de l'embarcadère, dont l'aspect grandiose et la confortable distribution attirent l'attention et méritent de la fixer jusqu'au moment du départ. A peine est-on entré dans la cour spacieuse qui l'environne, que les regards s'arrêtent d'abord sur un immense fronton au sommet duquel est la statue colossale de la ville de Strasbourg; puis, pénétrant sous un vaste demi-cintre, ils entrevoient la couverture de la gare, dont ils peuvent déjà admirer le jet hardi et mesurer avec étonnement les proportions non moins légères que gigantes-

ques. Cette gare a la forme d'un rectangle long ; sur chacun des grands côtés s'étend une galerie à deux étages, terminée à chaque extrémité par un pavillon. Les deux pavillons antérieurs sont reliés à la façade par un péristyle avec colonnade extérieure. Bordée de larges trottoirs et sillonnée de dix rangées de rails, la gare n'a pas moins de 166 mètres de longueur sur une largeur de 30 mètres. On y arrive par une magnifique rue nouvellement percée, qui va en droite ligne jusqu'au boulevard Saint-Denis, et dont le prolongement doit, en traversant Paris, aller couper en deux la rive gauche jusqu'à la barrière d'Enfer.

Bien aérées en été, bien chauffées en hiver, les salles d'attente, à la fois riches et simples dans leurs ornements et commodes dans leur distribution, sont en parfaite harmonie avec le caractère de grandeur et de sévérité qui règne dans toutes les parties de l'édifice.





Vue intérieure de la gare.

I.

DE PARIS A CHALONS.

Le convoi s'éloigne de Paris, après avoir passé sous plusieurs ponts dont la solidité n'exclut point l'élégance, traversé la gare des marchandises, entre la Chapelle-Saint-Denis et la Villette, deux ponts de trois arches, le premier sur le canal Saint-Denis, le second sur la route de Paris à Lille, puis un viaduc de sept arches, et se trouve enfin hors de l'enceinte fortifiée. Il côtoie *Pantin*, laisse à droite *Romainville*, assis d'une façon toute pittoresque sur le penchant d'une colline, franchit le canal de l'Ourcq, et s'arrête à Noisy-le-Sec, qui n'a de remarquable que son ancienneté. Une charte de l'empereur Lothaire fait mention, en 842, de ce village, sous le nom de *Nucidum*. Parmi les

seigneurs de Noisy-le-Sec figurent deux tristes célébrités : le premier ministre de Philippe le Bel, Enguerrand de Marigny, qui, pour ses exactions, fut pendu au gibet qu'il avait fait dresser lui-même à Montfaucon, et, selon l'expression de Mézerai, « comme maître du logis, eut l'honneur d'être mis au haut bout, au-dessus de tous les autres voleurs ; » Jean Balue, cardinal, intendant des finances, dont Louis XI punit les trahisons par une captivité de onze années dans une cage de fer.

De Noisy on arrive en trois minutes à *Bondy*, autre village qui avait une église dès le commencement du *viii^e* siècle, et dont le château fut bâti, au *xvii^e*, par le père d'un trésorier de France, M. Triboulet, marchand de vin.

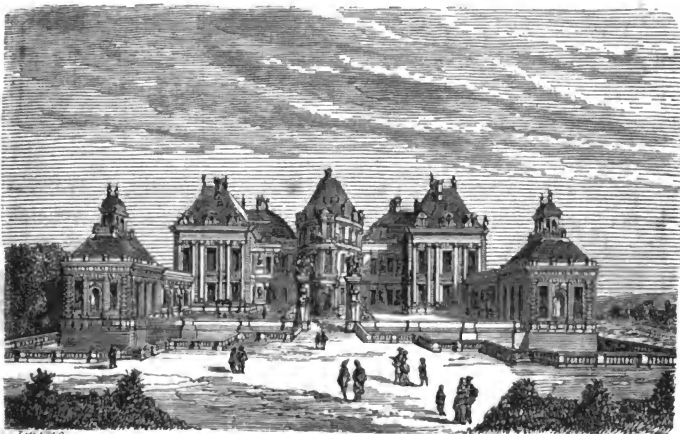
A peine sorti de Bondy, on entre dans la forêt du même nom, et, grâce à la rapidité de la locomotive, on songe peu à la mauvaise réputation dont jouissaient autrefois ces longues et verdoyantes avenues. C'était en effet un terrible bois que ce bois de Bondy ; les voleurs en faisaient leur repaire ; on y pillait, on y tuait, on y assassinait jusqu'à des rois.

Childéric II voulait établir sur le peuple un impôt excessif ; un des seigneurs de sa cour, Bodilon, lui fit avec fermeté quelques remontrances. Furieux de cette contradiction, Childéric ordonne qu'on saisisse le donneur d'avis et qu'on l'attache à un pieu contre terre ; dans cette posture, il le fait fouetter jusqu'au sang. Bodilon, pour venger un si cruel outrage, ourdit une conspiration dans le but de placer sur le trône le jeune prince Thierry, et assassina Childéric un jour qu'il chassait dans la forêt de Bondy.

A *Villemonble*, charmant village qui forme, de ce côté, la limite du département de la Seine, on entrevoit un des plus beaux parcs qui soient aux environs de Paris : *le Raincy*. Le château, qui n'existe plus, fut bâti au *xvii^e* siècle par un conseiller du roi, Jacques Bordier, à qui il coûta, dit-on, 4 500 000 livres. La distribution actuelle du parc est

due au duc d'Orléans, qui fit, en 1750, l'acquisition de cette vaste propriété.

Ravi de l'heureux mélange d'arbres et d'eaux vives que



Le château du Raincy.

présente ce vaste jardin du genre paysagiste, Delille y fit ces vers :

. Là j'aime à voir dans l'onde
 Se renverser leur cime, et leurs feuillages verts
 Trembler du mouvement et des eaux et des airs.
 Ici, le flot bruni fuit sous leur voûte obscure;
 Là, le jour par filets pénètre leur verdure;
 Tantôt dans le courant ils trempent leurs rameaux,
 Et tantôt leur racine embarrasse les flots.
 Souvent, d'un bord à l'autre étendant leur feuillage,
 Ils semblent s'élancer et changer de rivage.
 Ainsi l'arbre et les eaux se prêtent leurs secours;
 L'onde rajeunit l'arbre, et l'arbre orne son cours;
 Et tous deux, s'alliant sous des formes sans nombre,
 Font un échange aimable et de fraîcheur et d'ombre.

Gagny est un village assez grand, assez riant, qui touche

Villemonble et n'a guère d'autre mérite que celui de faire traverser l'étroite bande du département de Seine-et-Oise intercalée entre les départements de la Seine et de Seine-et-Marne. Arrivé dans ce dernier, le train s'arrête à *Chelles*, au pied d'une colline que couronne Montfermeil, pays célèbre par ses délicieuses promenades.

Chelles est à 18 kilomètres de Paris, sur la rive droite de la Marne, au milieu de riches prairies arrosées de nombreux ruisseaux. L'ancienneté de ce bourg ne saurait être mise en doute; les rois de la première race y avaient un palais. Chilpéric I^{er}, époux de Frédégonde, y fut assassiné en 584.

Frédégonde avait pour amant Landri, maire du palais. Un matin, avant de partir pour la chasse, Chilpéric, traversant un appartement voisin de celui de la reine, la trouva occupée à se laver les mains; comme elle avait la tête baissée et le corps incliné, il lui donna, en plaisantant, un léger coup de baguette par derrière. « Est-ce vous, Landri? » dit la reine sans se retourner; le roi est-il donc déjà parti pour la chasse? » Ce fut un trait de lumière pour Chilpéric, qui s'éloigna la rage dans le cœur. Mais à peine fut-il parti que Frédégonde envoya chercher Landri, et lui conta de quelle manière elle s'était trahie. La mort du roi fut aussitôt résolue; Chilpéric, descendant de cheval à son retour de la chasse, au commencement de la nuit, tomba frappé de plusieurs coups de couteau; il expira sur-le-champ. Ce ne fut pour Frédégonde qu'un crime de plus à ajouter à tant d'autres.

Chelles possède encore quelques ruines d'une abbaye célèbre, fondée par Clotilde au commencement du vi^e siècle, et rebâtie, au vii^e, par la reine Bathilde, épouse de Clovis II. Cette princesse y mourut religieuse, en 680. L'abbaye eut souvent pour abbesses des femmes du plus haut rang. Parmi les plus remarquables, il faut citer Hégilwich, mère de l'im

pératrice Judith. Louis le Bègue, dit-on dans le *Recueil des historiens de France*, enleva de ce monastère, en 877, une religieuse qui devint sa femme. La maison royale, située derrière l'abbaye, se vit peu à peu délaissée par les rois; Robert et la reine Constance y séjournèrent les derniers; bientôt elle tomba tout à fait en ruines, et Charles V, lorsqu'il vint à Chelles, n'étant encore que régent de France, fut obligé de coucher dans l'abbaye. Ce monastère, après avoir passé par une foule de vicissitudes, pris et ravagé par les Anglais en 1358, détruit en partie par la foudre au commencement du x^v^e siècle, pillé de nouveau par les Anglais en 1429, presque entièrement renversé en 1559 par un horrible ouragan, se vit encore dirigé, comme à son origine, par des princesses et même par une fille de roi, Marie-Henriette de Bourbon, fille bâtarde d'Henri IV. En 1719, il eut pour abbesse une fille du régent, Louise-Adélaïde de Chartres, âgée de quatorze ans, laquelle, au dire de sa grand'mère, Elisabeth-Charlotte, avait de vrais goûts de garçon, aimait les chiens, les chevaux, les cavalcades, maniait toute la journée la poudre, faisait des fusées, et avait une paire de pistolets avec lesquels elle tirait sans cesse.

De Chelles à *Lagny*, on traverse la Marne sur un pont qui a 70 mètres de développement, et l'on passe devant *Pomponne*, qui rappelle la gaie chanson où il est question de son curé.

L'église de Lagny, dédiée à saint Furey, était celle d'une ancienne abbaye fondée au vii^e siècle par un gentilhomme écossais de ce nom, qui fut canonisé. Parmi les bienfaiteurs de ce monastère figure le galant comte de Champagne, Thibaut IV, qui soupira de si tendres chansons en l'honneur de la pieuse mère de saint Louis.

Sous le règne de Charles V, en 1358, Lagny tomba au pouvoir des Anglais, qui pillèrent et brûlèrent la ville; plus heureuse sous Charles VII, elle soutint bravement deux sié-

ges, en 1431 et 1432, et força chaque fois les Anglais à la retraite.

Vers le milieu du **xvi^e** siècle, la discorde s'était mise entre les moines et l'abbé, nommé Jacques Brouillard; celui-ci obtint du roi la permission de faire marcher des troupes contre les moines et contre les habitants qui avaient embrassé leur cause. Nouveau siège, pendant lequel le peuple



Lagny.

de Lagny fit des prodiges de valeur. Les assiégeants étaient commandés par le capitaine de Lorges, et, pour lui faire insulte, les assiégés lançaient du haut des murs des sacs pleins d'orge sur lui et sur ses soldats. Le capitaine, furieux, pressa le siège si vivement qu'il parvint à s'emparer de la ville, et fit passer au fil de l'épée tous les hommes en état de porter les armes; les femmes devinrent la proie de la brutalité des soldats. De ce fait il résulta que, lorsque Lagny

se repeupla, on reprocha souvent aux habitants l'illégitimité de leur naissance; pour y faire allusion, les mauvais plaisants avaient adopté cette phrase : *Combien vaut l'orge?* Le peuple de Lagny, peu endurant de son naturel, ne pouvait entendre une pareille question sans entrer aussitôt dans une violente colère. On se jetait sur l'imprudent questionneur, aux cris de *l'orge! l'orge!* on le traînait à une fontaine située devant l'église; on lui faisait faire plusieurs fois le tour du bassin; puis on le plongeait tout habillé dans l'eau, quelle que fût la température. Il ne fallut rien moins que la Révolution pour faire tomber en désuétude un usage barbare qui avait souvent occasionné de graves accidents, et dont les magistrats avaient en vain, à plusieurs reprises, tenté de réprimer les excès.

La fontaine portait autrefois cette inscription, qu'on a prudemment fait disparaître :

Siste gradum, Nais, nec amicas desere sedes :

Talibus auspiciis quæ metuenda tibi?

Vindice te, spernit civis convitia linguæ :

Si quis enim nugax, unda silere docet.

« Arrête-toi, Naiade, n'abandonne pas ces lieux où tu es aimée; sous de tels auspices, qu'as-tu à craindre? Grâce à toi qui le venges, l'habitant méprise l'injure, et si quelqu'un veut faire le mauvais plaisant, ton onde lui apprend à se taire. »

Ce qu'on voit de l'église Saint-Furcy donne l'idée d'un monument beaucoup plus vaste; ce n'est, en effet, que le chœur d'une grande construction, entreprise, dans le *xiv^e* siècle, par le gouverneur Pierre de La Crique, et demeurée inachevée.

Lagny compte parmi ses illustrations Pierre d'Orgemont, premier président du parlement et chancelier de France, sous le règne de Charles V.

Le chemin de fer, en quittant Lagny, traverse le village de *Damard*, qui envoie tous les ans à Paris pour un million de fruits.

En face de Damard, et de l'autre côté de la Marne, sur le petit domaine de la Folie, qui appartient à M. Paul Cère, et qui dépend de la commune de Montevrain, on aperçoit une fabrique importante : ce sont les fours à chaux et à tuiles de l'ingénieur civil Vincent, qui a organisé l'un des premiers en France la fabrication des tuyaux de drainage.



Pont de Chalifert.

Entre les stations de Lagny et d'Esblly le passage est coupé par le coteau de *Chalifert*, dans le flanc duquel apparaissent les ouvertures de deux souterrains : l'un donne passage au canal de Chalifert, à droite ; l'autre, plus élevé, est celui où le convoi va s'engager. Rien de plus ravissant que cet endroit où la nature semble s'être plu à répandre ses plus gracieux ornements.

A la sortie du souterrain de Chalifert, dont la longueur est seulement de 168 mètres, mais qui a été l'un des ouvrages de la ligne les plus difficiles à exécuter, on entre dans un bassin entouré de charmants paysages; on s'arrête quelques secondes devant l'insignifiant village d'*Esbly*, et l'on arrive à *Meaux* avec la grande route, le canal de l'Ourcq et le canal de Chalifert.

Meaux est, sous le rapport des souvenirs historiques, la première ville importante sur la ligne de Strasbourg. Nommée *Jatinum*, selon Ptolémée, *Fixtinum*, selon la Table Théodosienne, chef-lieu des *Meldi*, petit peuple gaulois, on la voit, au iv^e siècle, prendre le nom de *Meldæ*, d'où est dérivé celui de Meaux. Il serait impossible de décider à qui de saint Denis ou de saint Sanctin est due l'introduction de la religion chrétienne dans ce pays; l'opinion des habitants a tranché la question en faveur de saint Sanctin, qui fut enterré, dit-on, dans l'église qui porte son nom. Vers le milieu du v^e siècle, une abbaye, devenue plus tard très-célèbre, fut fondée par l'évêque Faron, noble Bourguignon, qui, pour entrer dans les ordres, avait quitté la cour et sa femme. Sous les premiers rois francs, Meaux appartenait au royaume d'Austrasie; l'autorité royale y était représentée par des officiers nommés comtes. Dans le ix^e siècle, la ville fut deux fois prise et saccagée par les Normands. Elle fit ensuite partie des possessions des comtes de Vermandois, puis des comtes de Champagne. Ce fut sous un de ces derniers, Thibaut IV, qu'elle résista aux troupes de Louis le Gros, qui vint l'assiéger en personne. En 1179, elle obtint du comte Henri une charte communale, confirmée de 1198 à 1308. Vingt ans plus tard, c'est-à-dire en 1328, un contrat solennel réunit à la couronne les comtés de Champagne et de Brie; depuis cette époque, on vit le comté de Meaux servir quelquefois d'apanage aux princes. Il fut possédé à ce titre par Catherine de Médicis, et par son fils, le duc d'Alençon.

La ville de Meaux fut même, en 1596, vendue par le roi, avec faculté de rachat, au sieur de Vitry, qui en était gouverneur.

On compte, jusque vers le milieu du ^{xiii}^e siècle, sept conciles à Meaux; Frédéric, empereur d'Allemagne, fut excommunié dans le dernier, qui se réunit en 1240.

Quand la grande insurrection de la *Jacquerie* éclata en 1358, neuf mille *Jacques* se présentèrent devant Meaux, où était une garnison sous les ordres du comte de Foix, du capital de Buch et du seigneur de Hangest. Jacques Soulas, maire de la ville, avait des intelligences avec Paris, occupé alors par les Anglais; au milieu de la nuit il ouvrit les portes à un corps de troupes parisiennes, qui lui arrivait sous le commandement de Pierre Gilles. Les jacquiers, profitant de l'occasion, entrèrent avec les Parisiens. Le lendemain, grand émoi sur la place du Marché, où se sont réfugiés les gentilshommes, les dames et les soldats de la garnison, assiégés par deux ennemis à la fois. Une horrible mêlée s'ensuit; les jacquiers et les Parisiens sont vaincus; on les passe au fil de l'épée ou on les précipite dans la rivière; on pend Jacques Soulas, et, pour couronner une victoire si complète, on pille la cathédrale, on incendie le château, les maisons des chanoines, celles des bourgeois; quinze jours après, le feu continuait encore ses ravages.

Dans le ^{xv}^e siècle, la ville de Meaux, attaquée par Henri VI, résista six mois avant de tomber au pouvoir des Anglais. Ceux-ci la conservèrent quinze ans, jusqu'en 1436, époque où le connétable de Richemont la prit d'assaut, après un siège de quelques semaines. L'année suivante, le même connétable chassa encore les Anglais qui s'en étaient de nouveau emparés. On a découvert, il y a une dizaine d'années, plusieurs bombardes en fer forgé, laissées par les Anglais dans une île de la Marne, au temps où Charles VII opérait la conquête de son royaume.

La réforme trouva, dès son début, à Meaux, de nombreux partisans ; elle y fut aussi combattue à outrance. Pendant cinquante ans, ce fut une succession continuelle de violences, de pillages, d'exécutions couronnées par la plus horrible de toutes, celle de la Saint-Barthélemy. Quelques lignes de Duplessis (*Histoire de l'Église de Meaux*, liv. IV, p. 377) suffiront pour donner une idée des excès commis à Meaux pendant les fatales journées des 24 et 25 août 1572 : « Jean Maciet, procureur au bailliage, et Gilles Le Comte, marchand drapier, furent découverts, comme ils cherchaient à s'enfuir ou à se cacher ; le premier fut mis en pièces sur le pavé, et le second jeté par les fenêtres de sa maison, puis traîné par les pieds jusque sur le pont, et enfin jeté dans la rivière, après avoir reçu plusieurs coups de poignard.... Le lendemain, quelques gens du peuple allèrent au château où plusieurs avaient été renfermés ; ils les appelèrent par leurs noms et surnoms, comme pour les faire conduire devant le lieutenant général ; et, à mesure qu'ils sortaient pour traverser la cour, on les assommait à coups de levier, et on leur passait l'épée au travers du corps.... On en tua ainsi ce jour-là jusqu'à soixante-dix, dont les corps furent jetés au fond d'une tranchée que l'on avait faite exprès dans la cour même du château.... »

Parmi les villes de la Ligue, Meaux fut la première qui ouvrit ses portes à Henri IV, après son abjuration. Ce prince y fit son entrée le 1^{er} janvier 1594. Depuis cette époque, l'histoire de cette ville ne nous offre qu'un seul fait saillant : l'épiscopat de Bossuet.

Avant la Révolution, Meaux comptait un grand nombre d'établissements religieux : les deux chapitres de Saint-Sanctin et de la cathédrale, les deux abbayes d'hommes de Saint-Faron et de Chaage, une abbaye de chanoinesses, une demi-douzaine de couvents et sept paroisses. Il ne reste aujourd'hui que la cathédrale et deux églises pour les fau-

bourgs. De ces trois monuments, la cathédrale seule mérite de fixer l'attention.

C'est une des plus curieuses églises gothiques ; commencée vers le ^{xii}^e siècle, elle ne fut terminée que dans les



La cathédrale de Meaux.

premières années du ^{xvi}^e. Sa longueur, depuis le grand portail jusqu'à la chapelle de Notre-Dame du Chevet, est de 100 mètres ; sa largeur, entre les deux portes du midi et du nord, est de 42 mètres ; sa hauteur est de 46 mètres. La tour en a 65 d'élévation ; au sommet, une plateforme, entourée d'une balustrade, permet à la vue, lorsque

le temps est beau, de distinguer Montmartre et le mont Valérien. Quatorze faisceaux de colonnes supportent les voûtes du chœur; celles de la nef sont soutenues par dix-huit faisceaux. Le sanctuaire est un des plus beaux qui existent. Depuis 1822, on voit figurer dans cette église une statue du sculpteur Rutxiel, représentant Bossuet assis et revêtu des habits pontificaux.

Les yeux sont péniblement frappés de l'état de dégradation dans lequel la cathédrale se présente à l'extérieur : des travaux de restauration ont été commencés; espérons qu'ils seront continués plus activement et conduits à bonne fin.

Le palais épiscopal touche à la cathédrale. Il fut reconstruit et embelli, dans le xvi^e siècle, par l'évêque Guillaume Briçonnet. Plus tard, Le Nôtre en dessina les jardins, où l'on a conservé le cabinet de Bossuet, qu'on aperçoit du boulevard Jean-Rose.

« Le long de ce boulevard, dit un archéologue distingué, M. A. Carro, dans une *Notice sur le château de Meaux et sur le cabinet de Bossuet*, et dans l'ancien mur de ville qui enclôt notamment le jardin de l'évêché, l'étranger pourra distinguer de nombreux indices d'une construction romaine, cordons de larges briques, noyau de pierres disposées en arête de poisson, portant encore des lambeaux de revêtement en petites pierres cubiques, le tout noyé dans des restaurations multipliées, et flanqué de tours ajoutées ou refaites au moyen âge.

« Au-dessus de l'une de ces tours s'élève un petit bâtiment assez pittoresquement posé sur le terre-plein. Un grand souvenir se rattache à ce bâtiment : Bossuet l'avait fait élever ou disposer pour lui servir de cabinet de travail. Une tradition porte du moins qu'il allait avec un valet de chambre se confiner là pour huit jours, quinze jours même, comme dans une retraite inviolable, lorsque, pour la création d'un chef-d'œuvre, son esprit avait besoin de se débar-

resser des mille petites entraves des affaires humaines, et de planer sans obstacles dans les sphères élevées où l'entraînait le génie....

« L'extérieur est fort simple; ce n'est qu'en pénétrant dans



Cabinet de Bossuet.

le bâtiment qu'on retrouve quelque chose du siècle de Louis XIV. Le cabinet est précédé d'une antichambre qui y communique par une large porte à deux battants. Le plafond, d'une belle élévation, affecte la forme d'un dôme tronqué; une boiserie à compartiments couvre les murs; la cheminée est sans ornements. Point de meubles, qu'une espèce de canapé en bois, qui pourrait bien être de l'époque. A l'extrémité opposée de l'antichambre est ménagé un petit réduit fort étroit où Bossuet couchait, dit la tradition; un escalier et une petite mansarde où couchait le valet de chambre complètent l'habitation.

« La pièce principale est assez vaste pour qu'on puisse s'y représenter Bossuet marchant à grands pas, agité par le feu de la composition, ou confiant à sa mémoire et déclamant ses immortelles harangues.

« Audelà du cabinet, vers l'orient, la vieille muraille de la ville est couronnée d'une épaisse allée d'ifs formant une ombreuse et sévère promenade, que l'on visite aussi avec intérêt. La tradition rapporte encore que Bossuet aimait à la parcourir, et qu'il s'y est promené avec le grand Condé, dans une visite que celui-ci fit à l'évêque de Meaux. »

Une bibliothèque de 14000 volumes, un collège, un vaste quartier de cavalerie, un hôtel de ville important, une jolie petite salle de spectacle élevée sur une place plantée d'arbres, et de beaux hospices, tels sont les autres édifices remarquables de la ville de Meaux.

Aux anciennes fortifications on a substitué les boulevards, qui forment d'agréables promenades.



Vue de Meaux.

La Marne divise Meaux en deux parties, dont l'une est au nord et forme la ville proprement dite; l'autre, au sud-est,

était jadis un vaste champ de foire; il s'appelle aujourd'hui le marché.

Bien qu'on rencontre à Meaux quelques rues bâties convenablement, c'est en général une ville assez mal percée; son plus grand avantage est d'être située au milieu d'une contrée fertile. Parmi les hommes remarquables qu'elle s'honore d'avoir vu naître, il faut citer Sauvé de Lanoue, artiste et auteur dramatique, dont la comédie intitulée : *la Coquette corrigée*, a longtemps conservé un rang honorable dans le répertoire du Théâtre-Français.

A 6 kilomètres de Meaux, à droite et sur la rive gauche de la Marne, est situé le village de *Trilport*, autrefois *Trie-le-Port*, qui conserve dans son voisinage les restes du château de Montceaux, où la cour aimait à passer la belle saison dans le xvi^e siècle. Ce château était une ancienne seigneurie, possédée par un certain Michel Saligot, cinquante ans avant que Catherine de Médicis en eût été gratifiée par Henri II.

Mais la locomotive a franchi la Marne, à Trilport, sur un pont de 70 mètres; elle s'engage dans le souterrain d'Armentières qui en a 672, traverse de nouveau la Marne sur un pont de 70 mètres comme le précédent, atteint un tout petit, mais charmant village, nommé *Changis*, et pénètre dans une jolie vallée, où elle s'arrête en vue de *la Ferté-sous-Jouarre*.

Cette petite ville, si riante et si commerçante, n'était, au xii^e siècle, qu'un de ces châteaux forts en bois, bâtis alors par les guerroyeurs de grands chemins, qui y mettaient en sûreté leurs prisonniers et les produits de leurs brigandages. Elle s'appelait Ferté-Ancoul, du nom du seigneur qui l'avait bâtie. Au xvi^e siècle, elle avait acquis une certaine importance, et elle devint un des principaux foyers du calvinisme; quarante-cinq ministres protestants y tinrent un synode en 1564. Pendant les guerres de la Ligue, elle fut souvent prise

et reprise, et quelquefois pillée. Enfin elle se soumit au roi en 1590; Henri IV paya cette soumission 400 écus; ainsi était-il obligé de faire pour la plus grande partie des places de son royaume.

On visite, à la Ferté-sous-Jouarre, une petite île, formée par la Marne, qui renferme un pavillon jadis seigneurial, reste d'un château considérable, et une jolie maison appelée le *Château de l'Île*, où s'arrêtèrent, en 1791, Louis XVI et Marie-Antoinette, au retour du voyage de Varennes. Près de la rive droite de la Marne, on trouve encore le château de *la Barre*, flanqué de tourelles.

La Ferté, chef-lieu d'un canton de l'arrondissement de Meaux, est agréablement située dans un vallon fertile, bien cultivé, couvert de maisons de plaisance; les rues y sont propres et assez bien bâties; les promenades y sont ravissantes. Ce fut dans cette ville que naquit Jeanne-Antoinette Poisson, marquise de Pompadour, maîtresse de Louis XV.

Le convoi s'éloigne de la Ferté, sur la rive droite de la Marne, en longeant à gauche de charmants coteaux qui font regretter la rapidité de sa course. Au loin se laisse entrevoir l'église de *Chamigny*, dont le chœur est de construction gothique. Sous ce chœur règne une chapelle voûtée en ogives et formée de trois carrés égaux, dont on admire la structure. Toute la masse est soutenue par quatre piliers faits d'une seule pierre, placés dans le milieu, à 2 mètres environ de distance, et n'ayant que 21 centimètres de diamètre. On descend du milieu de la nef, par douze degrés, à cette chapelle qu'éclairent quatre croisées, et dont l'entrée, décorée d'un portique, est surmontée d'une rampe en fer travaillé.

Mais Chamigny et son église ont déjà disparu; deux fois encore le convoi a traversé la rivière, puis il s'est engagé dans un souterrain de 940 mètres, au bout duquel il rencontre, à gauche, le village de *Nanteuil*, assis au pied d'un

coteau. Il franchit enfin un septième pont, qui l'établit pour quelque temps sur la rive gauche de cette Marne si capricieuse, mais dont les bords sont si séduisants. A droite sont des coteaux en partie plantés de vignes; à gauche, des champs bien cultivés, puis encore des coteaux; partout des sites frais et pittoresques : le convoi a pénétré dans le département de l'Aisne. *Nogent-l'Artaud*, un joli village sur la rive gauche de la Marne, l'arrête un moment; de là il s'élance dans le souterrain de *Chézy-l'Abbaye*, qui n'a pas plus de 440 mètres, et toujours côtoyant la Marne, entre des collines et des vallons, il gagne la station de *Château-Thierry*.

Ce château, dont les ruines majestueuses couronnent la colline au flanc de laquelle est bâtie la ville, fut construit, dit-on, en 720, par Charles Martel; là devait résider le jeune roi Thierry, que ce maire du palais avait fait couronner afin de gouverner en son nom. Une date plus certaine de l'existence du château est l'année 923, pendant laquelle Herbert, comte de Vermandois, y enferma Charles le Simple. Peu à peu une ville se forma par l'agglomération des paysans qui venaient demander à cette vaste enceinte de murs énormes, de tours et de tourelles, une protection efficace contre les brigandages des hommes de guerre.

Les comtes de Vermandois, les comtes de Champagne, Henri II, le duc d'Alençon qui y mourut, Louis XIII, les ducs de Bouillon, habitèrent successivement Château-Thierry.

Cette ville eut à subir de nombreux assauts et fut prise plusieurs fois. En 1421, elle fut livrée par trahison aux Anglais, que les habitants chassèrent en 1425. Charles - Quint s'en empara en 1544. Henri de Guise, en 1571, y reçut le coup de feu qui lui valut le surnom de Balafré. Le duc de Mayenne la prit en 1591, et la livra au pillage des Espagnols. Pendant les guerres de la Fronde, elle fut encore prise

et dévastée, en 1652. De nos jours, en 1814, elle a été prise et pillée trois fois ; à cette même époque, elle donna son nom à un combat où les Français vainqueurs tuèrent 1200 ennemis, s'emparèrent de trois pièces de canon et firent 1800 prisonniers.

Château-Thierry est situé sur la rive droite de la Marne , qui le sépare du faubourg de Marne, en passant sous un



Vue de Château-Thierry.

beau pont en pierre de trois arches. Du côté de la ville, une jolie promenade borde la rivière, au pied d'un beau quartier bâti en amphithéâtre. Sur la promenade, à l'entrée de la rue de Soissons, est le palais de justice, dont la construction ne remonte pas plus haut que 1843 ; au-dessus , et sur le penchant de la colline, s'élève la tour massive de la vieille église Saint-Crépin. Une autre tour, celle du beffroi, semble être une énigme proposée à la sagacité du voyageur

par le malicieux habitant de Château-Thierry : de tous les points de la ville et de ses environs, on en aperçoit le sommet; quant à la base, il est impossible de la découvrir, à moins que par hasard on ne pénètre, par une porte fort peu séduisante, dans une cour passablement obscure, où l'on voit le fantastique clocher s'élever au-dessus de constructions très-peu monumentales, auxquelles évidemment il n'a pas toujours appartenu.



Beffroi de Château-Thierry.

Après avoir regardé la statue de La Fontaine qui, depuis 1824, décoré l'entrée de la ville, à l'extrémité du pont, après avoir jeté, en passant, un coup d'œil sur la halle au blé et sur la fontaine de la place du marché, le touriste se hâte d'arriver à cette imposante et sombre masse de murailles qui semblent encore menacer les habitants de leur désastreuse protection; et là, entouré de murs en ruines et de tours ébréchées, assis sur quelque débris de créneau, dans cette cour dont le sol, battu jadis par les pieds des chevaux de guerre, laisse maintenant à l'herbe et aux ronces pleine liberté de pousser, il peut à son aise parcourir du regard le plus magnifique des panoramas : au-dessous de lui, la ville qui descend; plus loin, la Marne serpentant au milieu d'une plaine fertile; plus loin encore, des coteaux et des vergers délicieux.

Château-Thierry compte au nombre de ses illustrations : Gautier, évêque de Paris, mort en 1240; saint Thierry, évêque d'Orléans, et notre inimitable fabuliste Jean de La Fontaine.

Le pays qu'on traverse en s'éloignant de Château

Thierry est semé de vallons et de coteaux, de villages et de maisons de plaisance, de jardins, de vergers, de prairies entre lesquelles circulent de nombreux ruisseaux : tout cela est accidenté, gracieux, propre comme un parc anglais; ce n'est plus un voyage, c'est une véritable promenade d'agrément.

Après avoir coupé en deux le petit village de *Mézy-Moulins*, remarquable par son église du *xii^e* siècle, la locomotive avance toujours au milieu de ce charmant paysage.



Église de Dormans.

Elle court devant *Varennnes*, bourg qu'il ne faut pas confondre avec le *Varennnes* de la *Meuse*, où furent arrêtés dans leur fuite *Louis XVI* et *Marie-Antoinette*, et reprend un moment haleine à *Dormans*, après avoir passé sous un élégant pont suspendu, en fil de fer.

Dormans est agréablement situé sur la rive gauche de la

Marne ; il ne possède, en fait de monuments, que son beau château et sa vieille église, dont le chœur et le clocher ne sont pas sans intérêt pour le visiteur ; il est la patrie du cardinal Jean de Dormans, évêque de Beauvais, et de l'architecte Ledoux, qui construisit les grandes barrières de Paris.

La courbe décrite pour atteindre cette petite ville est un des points curieux de la ligne de Strasbourg.

De la station de Dormans jusqu'à celle de *Port-à-Binson* règne une vallée fertile, bien cultivée, qu'enferment des coteaux couverts de vignes. Sur le sommet d'un de ces coteaux se dresse, à gauche, une tour en ruines ; elle signale au voyageur le bourg de Châtillon, patrie du pape Urbain II, qui prêcha la première croisade, en 1095.



Ancien château de Boursault.

Entre Port-à-Binson et Damery, sur un de ces coteaux plantés de vignes à la base et couronnés de bois au sommet, qui accidentent à chaque instant la physionomie du paysage, s'élève un magnifique château gothique tout neuf : on croirait voir la demeure féodale d'un haut baron ; pour rendre l'illusion complète, il ne manque à ses tourelles et à ses cheminées sculptées que d'être noircies par le temps. Ce

château qui a coûté, dit-on, deux millions, porte le nom de Boursault : c'est une marchande de vin de Champagne, Mme Cliquot, qui l'a fait bâtir pour son gendre M. de Mortemart.



Château de Boursault.

Un peu plus loin, à droite, on s'arrête devant une haute tour carrée qui surmonte une ancienne église ; là est la petite ville de *Damery*, bâtie sur une colline au pied de laquelle coule la Marne, et qui communique à la grande route de Strasbourg par un pont et par une belle levée plantée d'arbres. *Damery* eut autrefois une certaine importance et posséda des thermes et un hôtel des monnaies : on y voit encore quelques vestiges de murs et de fossés. En 1829 et 1830, des fouilles, faites au centre de la ville, ont amené la découverte de vases en terre cuite, contenant plus de 2000 médailles d'argent, dont 1500 environ à l'effigie de Posthume. On rencontre dans les environs quelques fossiles curieux.

Mais l'ardente locomotive, en dévorant l'espace, nous entraîne dans un pays d'une physionomie toute nouvelle : plus de prairies, plus de jardins, plus de bosquets ; nous courons au milieu des vignes ; nous sommes en pleine Champagne ; nous nous arrêtons devant *Épernay*.

Suivant quelques auteurs, cette ville fut d'abord nommée *Aquæ perennes* ; ce nom se transforma plus tard en celui d'Aix-perne (*Aspernacum*), d'où est dérivé le nom moderne. L'ancienneté de cette ville est, du reste, suffisamment constatée par l'histoire, qui mentionne sa cession à l'Église de Reims, du temps de Clovis ; les archevêques y firent bâtir une forteresse : ce fut là que, dans le ix^e siècle, se réfugia Hincmar avec les trésors de l'archevêché et le corps de saint Remi ; le pieux prélat n'y put survivre à la douleur de voir la France livrée aux brutales déprédations des Normands. L'histoire de la ville d'Épernay, comme celle de la plupart des places fortes, est une succession de sièges, d'assauts, de prises, de pillages. Déjà Childebart, en 523, s'en était emparé, et en avait fait massacrer les habitants ; Frédégonde l'avait prise et pillée vers 593. Charles-Quint la menaçait en 1543 : François I^{er} la fit brûler pour l'empêcher de tomber entre les mains de l'ennemi. Du temps de la Ligue, elle appartint alternativement aux protestants et aux Espagnols. Henri IV la prit en 1592, après un siège long et cruel, où le maréchal de Biron fut tué par un boulet qui lui emporta la tête, au moment où le roi avait la main sur son épaule. La devise du maréchal était une mèche allumée, avec cette légende : *Perit, sed in armis*. Jointe à Château-Thierry, cette ville fut ensuite donnée au duc de Bouillon, et reçut le titre de duché.

Épernay occupe une position des plus riantes, au débouché d'une belle vallée, près de la rive gauche de la Marne. On y admire l'exécution hardie du pont de Dizy, composé de sept arches surbaissées. La ville est bien bâtie, mais mal

percée, mal pavée, très-irrégulière, impraticable par les temps de pluie. Les deux grandes places manquent de symétrie; sur l'une d'elles s'élevait autrefois une église gothique nouvellement remplacée par un édifice de style italien, dont le porche est décoré d'un portique d'ordre dorique; il ne reste du précédent édifice qu'une porte et des vitraux peints. Les anciennes fortifications ont entièrement disparu, à l'ex-



Porte de l'église d'Épernay.

ception d'une porte formée de deux tourelles, que l'on voit près de la promenade. Mais le véritable monument d'Épernay, sa curiosité la plus intéressante, il faut l'aller chercher dans un joli faubourg qui remonte la

Marne : c'est là qu'on voit ces immenses caves où sont rangés les vins les plus renommés du pays, mousseux ou non mousseux. Ce faubourg, composé d'habitations qu'on prendrait, à leurs jardins, pour autant de maisons de campagne, est presque entièrement habité

par de riches négociants en vins. Épernay a vu naître le chroniqueur Flodoard, mort à l'âge de 73 ans, en 966, et dont l'épithaphe porte qu'il fut : *un clerc chaste, un bon religieux et un meilleur abbé.*

Située au centre des meilleurs vignobles, cette ville est tout naturellement l'entrepôt des meilleurs produits de la Champagne. « La vigne ¹ est cultivée dans les cinq arrondissements; mais ce n'est que dans ceux de Reims et d'Épernay que l'on trouve ces coteaux célèbres dont les

produits sont estimés et recherchés dans tous les pays. Les vins blancs sont renommés surtout à cause de leur délicatesse, et peut-être plus encore de cette mousse pétillante qu'ils conservent jusque dans leur extrême vieillesse, et qui, si elle n'est pas ce que les vrais gourmets estiment le plus dans les vins de Champagne, est au moins ce que la foule des amateurs y recherche généralement. Les vins rouges se distinguent aussi par beaucoup de finesse, de délicatesse et d'agrément; ils occupent un rang distingué parmi les meilleurs vins de France. Les vins mousseux, aujourd'hui si renommés, restèrent cependant longtemps sans réputation.... Les rois de France et d'Angleterre commencèrent à les apprécier. François I^{er}, Henri VIII et Henri II avaient un commissaire résidant à Aï, pour assurer le meilleur vin à la cave royale. Henri IV ne dédaignait pas le titre de sire d'Aï. Toutefois, ce ne fut qu'à dater du règne de Louis XIV que les vignobles champenois furent en possession de fournir les tables les plus délicates.

« On cite, parmi les vins de Champagne, les blancs de première classe de *Sillery*, d'*Aï*, d'*Avize*, du *Mesnil*, de *Cramant*, d'*Épernay*, de *Mareuil*, de *Pierry*, de *Dizy*, de *Haut-Villers*; et les vins rouges, aussi de première classe, d'*Aï*, de *Sillery*, *Bouzy*, *Haut-Villers*, *Vertus*, *Versenay*, *Cumières*, *Mantelon*, *Taizy*, *Mareuil*, *Saint-Basle*, *Verzy*, *Mailly*, *Clos-Thierry*, *Dizy*, *Épernay*, *Pierry*, etc.

« Les meilleurs vins rouges se récoltent sur le revers septentrional des coteaux de la Marne, qui prennent le nom de *montagnes de Reims*. Les vignes, quoique généralement exposées au nord et au levant, donnent néanmoins des vins savoureux. On les distingue, dans le commerce, et d'après leur qualité, en vins de la *Montagne*, de la *Basse-Montagne* et de la *Terre de Saint-Thierry*. Les vins de l'arrondissement de Reims ne se vendent guère, année commune, que de 40 à 150 francs, suivant la qualité. Le prix de ceux de l'arron-

dissement d'Épernay varie de 200 à 500 francs. La valeur d'un arpent de vigne de rivière, aux environs d'Épernay, est de 4000 à 10 000 francs. Il en est qu'on évalue à 20 000 francs. Le prix des vignes de la montagne, aux environs de Reims, est moindre de deux cinquièmes. On récolte, année commune, dans ces arrondissements, 5400 pièces de vin fin, dont la moitié au moins est expédiée à l'étranger.

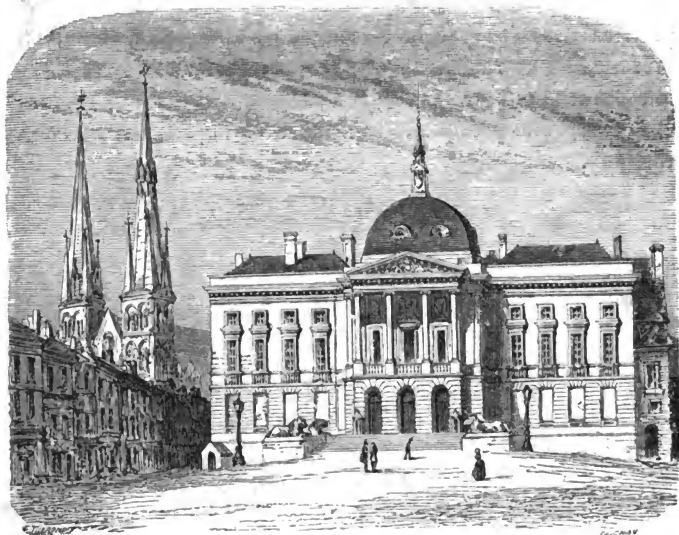
« Le principal commerce des vins de Champagne se fait à Reims, à Avize et à Épernay. Cette dernière ville est avantageusement placée, au centre des meilleurs vignobles et sur un terrain favorable à l'établissement de bonnes caves; creusées dans un roc de tuf, elles sont vastes, très-propres à la conservation et à l'amélioration des vins, et aussi solides que si elles étaient soutenues par des voûtes en pierre; elles sont surtout remarquables par leur étendue, et forment une espèce de labyrinthe dont on trouverait difficilement l'issue sans guide. Les murs sont tapissés, à six pieds de hauteur, de bouteilles artistement rangées, et classées par treilles, c'est-à-dire par crus. Peu de voyageurs passent à Épernay sans aller les voir, et des souverains même ont eu la curiosité de les visiter. Cette visite n'est pas toujours sans danger, surtout lorsque les vins sont nouvellement en bouteille, dans le mois de juin, à l'époque de la floraison de la vigne, et au mois d'août, lorsque le raisin commence à mûrir. C'est à ces époques que les propriétaires éprouvent le plus de pertes par la casse. Il n'est pas prudent alors de traverser une cave sans être garanti par un masque en fil de fer; des ouvriers ont été grièvement blessés par des éclats de bouteilles, pour avoir négligé cette précaution. »

A la sortie d'Épernay, les coteaux qui, depuis quelque temps, bordaient la route, s'écartent en fuyant à droite et à gauche; c'est l'entrée d'une longue et large plaine: d'un côté, des champs cultivés et, par intervalles, quelques côtes crayeuses plantées de pins; de l'autre, des bois et de belles

prairies arrosées par la Marne; on s'aperçoit à peine, en présence de ce ravissant paysage, que la locomotive s'arrête devant deux petits villages, *Oiry* et *Jâlons-les-Vignes*. et l'on regrette presque la rapidité avec laquelle on arrive à Châlons.



Damery.



Place de l'hôtel de ville de Châlons-sur-Marne.

II.

CHALONS-SUR-MARNE.

Il est impossible de préciser l'époque de la fondation de Châlons-sur-Marne; mais l'ancienneté de l'origine de cette ville ne saurait être mise en doute. Fut-elle bâtie, comme le pensent quelques auteurs, par les *Cattes* ou *Cattuari*, peuplade germanique transplantée par Auguste, avec les Sicambres, sur les bords de la Marne? Ce n'est qu'une conjecture basée sur des preuves insuffisantes. Châlons n'apparaît véritablement dans l'histoire que sous le nom de *Catalaunum*; ainsi la désigne Ammien Marcellin, qui en fait l'éloge. Dans

l'itinéraire d'Antonin, elle est appelée *Duro Catalauni*. Lorsque les Gaules furent divisées en dix-sept provinces, elle fit partie de la seconde Belgique, dont Reims devint la capitale. Le christianisme s'y introduisit de bonne heure, prêché par saint Memmie, à qui plusieurs établissements religieux durent leur fondation. Deux batailles mémorables furent livrées sous les murs de Châlons : dans la première, qui eut lieu en 273, Aurélien fit essuyer une sanglante défaite à Tétricus, que les légions révoltées avaient proclamé empereur dans les Gaules. La seconde, en 451, faillit mettre un terme à la course dévastatrice du terrible roi des Huns, Attila; vaincu déjà l'année précédente par l'éloquence de l'évêque de Châlons, saint Alpin, à qui il avait accordé le salut de sa ville, il le fut cette fois par les armes d'Aétius, général des Romains, de Mérovée, roi des Francs, et de Théodoric, roi des Visigoths. Si Aétius, n'écoutant point les conseils de sa prudence, avait poursuivi jusqu'au bout sa victoire, en pénétrant dans le camp d'Attila, ce fléau de Dieu, comme il s'appelait lui-même, eût été consumé avec ses trésors dans un large bûcher préparé par ses ordres. Le comte de Vermandois, Herbert II, prit et brûla Châlons, en 943. Ce fut dans cette ville, relevée de ses ruines, que Charles VII, accompagné de Jeanne d'Arc, reçut, en 1429, les députés de Reims. Les Anglais essayèrent vainement de la prendre, en 1430 et en 1434. Sous la Ligue, elle se fit remarquer, à deux reprises, par sa fidélité à la cause d'Henri IV, en faisant brûler sur la place publique, par la main du bourreau, deux bulles papales, en 1591 et 1592 : la première était de Grégoire XIV, elle excommuniait Henri IV; dans la seconde, Clément VIII convoquait les états généraux du royaume pour l'élection d'un autre roi.

Dès le règne de Clovis, les évêques de Châlons étaient de puissants seigneurs, jouissant de privilèges très-étendus, ils prirent le titre de comtes de Châlons; ils devinrent en-

suite pairs du royaume, et obtinrent le droit de battre une monnaie connue sous le nom de *livre champenoise* : au moment de la Révolution, cette monnaie était encore en usage dans la Champagne châlonnaise. Sous l'administration protectrice de ses évêques, la ville prit un accroissement rapide et devint un grand centre de commerce. Sa population, sous les rois de la troisième race, atteignit le chiffre de 60 000 habitants. La réunion définitive du Châlonnais à la France eut lieu en 1335, sous Philippe de Valois. La Champagne, en 1814, souffrit beaucoup de la guerre; elle fut un des points du territoire où nos troupes soutinrent le plus vaillamment le choc des armées envahissantes. L'Empereur fit quelque temps de Châlons le centre de ses opérations et le lieu de réunion de son armée.

Il exista, pendant le moyen âge, à Châlons, quelques coutumes singulières, dont le souvenir a été conservé. Un registre, déposé aux archives de la cathédrale, contient les détails suivants sur la *fête des Fous*, qui avait lieu le jour de Saint-Étienne :

« On dressait, la veille, un théâtre devant le grand portail de la cathédrale; le jour, on y préparait un festin qui était aux frais du chapitre. Lorsque tout était disposé, on allait en procession, environ à deux heures après midi, en la maison de la *maîtrise des fous*, pour y prendre l'*évêque des fous*, monté sur un âne, que l'on conduisait, au son de toutes sortes d'instruments et de cloches, jusqu'au lieu où était érigé le théâtre. Là il descendait de son âne, qui était paré d'une belle housse et autres magnifiques harnachements. Là l'évêque des fous était revêtu d'une chape, mitre en tête, la croix pectorale, les gants et la crosse à la main : ainsi habillé, il montait sur le théâtre, s'asseyait à table avec ses officiers; ils mangeaient et buvaient ensemble ce qu'on leur avait préparé, suivant leur goût. C'étaient ordinairement les chanoines les plus qualifiés qui composaient la

maison des fous. On remontait sur le théâtre pour y boire et manger, et, pendant ce second repas, où l'évêque figurait principalement, les chapelains, les chantres et les bas officiers se divisaient en trois bandes. La première restait autour de l'église et aux environs du théâtre, comme pour y servir de sentinelles. La seconde était dans l'église même, y chantait certains mots confus et vides de sens, et faisait des grimaces et des contorsions horribles; et la troisième parcourait le cloître et les rues. Après le repas, ils allaient chanter avec beaucoup de précipitation les vêpres; lorsqu'elles étaient finies, deux chantres et le maître de musique, battant la mesure, chantaient en musique un motet. Après le motet, on faisait une cavalcade devant et autour de l'église, ensuite dans les rues adjacentes, avec des hautbois, flûtes, harpes, flageolets, basses, tambours, fifres, et autres instruments faisant beaucoup de bruit. Après avoir parcouru le cloître et les environs, ils allaient par toute la ville, ayant en tête une troupe d'enfants portant des flambeaux, des encensoirs et des falots. Arrivés au marché, ils jouaient à la paume; après le jeu, la danse, et surtout de grandes cavalcades, recommençaient. Au retour, une partie du peuple suivait les chanoines, et une autre, réunie devant l'église, avec des chaudrons et des marmites de cuivre et de fonte, frappait ces divers ustensiles l'un contre l'autre, et faisait un charivari effroyable, en poussant de longs hurlements. Pendant cette symphonie burlesque, on sonnait toutes les cloches, et le clergé s'habillait d'une manière grotesque et bouffonne. »

Une cérémonie plus singulière encore était celle du convoi de Carême-Prenant, dont la description se trouve dans un graduel de 1508. Le jour des Cendres, quatre hommes apportaient sur un brancard, dans le chœur de la cathédrale, un mannequin gigantesque, fait avec de la paille, et revêtu d'habits lugubres; ce mannequin était déposé à la

même place que le corps des chanoines, lorsqu'on faisait leurs obsèques. Alors le clergé célébrait une messe de *Requiem*. Pendant cet office était placé dans le sanctuaire un seul cierge allumé. Le prêtre célébrant avait l'étole derrière le dos, la chasuble à l'envers, de côté, et repliée en deux; la dalmatique des diacres et des sous-diacres était également retournée. Les chanoines portaient de grandes robes noires traînant sur leurs talons; ils avaient le visage voilé.

Il serait difficile aujourd'hui d'expliquer le véritable sens de ces bizarres cérémonies. Elles ont dû avoir dans l'origine un caractère symbolique; mais ce caractère s'effaça promptement, et, dans la plus grande partie du moyen âge, ces bouffonneries n'eurent pas plus de signification que n'en avaient les mystères de la Basoche. On lit dans la *Description de Reims*, par M. Gêruzez : « Dans les XIII^e, XIV^e et XV^e siècles, nos pères, simples, dévots et gais, eurent une religion parfois plaisante et enjouée. Autant Pascal, Bossuet, Bourdaloue et Massillon montrent de grandeur, de noblesse et d'élévation dans la manière dont ils exposent les dogmes et la morale du christianisme, autant dans le moyen âge s'efforçait-on de donner quelquefois à la religion une physionomie folâtre et bouffonne. Ne pouvant faire monter leur caractère badin à la hauteur de la religion, nos bons aïeux la faisaient descendre à leur niveau, et la forçaient de favoriser leur penchant pour la farce; ils associèrent les plaisirs, la dévotion, les passions. »

La cérémonie du convoi de Carême-Prenant se conserva longtemps en Champagne; quant à la fête des Fous, elle fut supprimée en 1583.

La cathédrale de Châlons, fondée en 430, ne fut consacrée qu'en 1147, par le pape Eugène III, assisté de dix-huit cardinaux et de saint Bernard. Un incendie la détruisit en grande partie, dans l'année 1238; restaurée en 1520, elle fut de nouveau brûlée en 1668, et reconstruite en 1672. Elle est

élevée sur un souterrain que l'on suppose avoir été creusé par les druides. Le portail date de Louis XIII ; les deux clochers sont surmontés de flèches très-élevées , aiguës , travaillées à jour, et d'un bel effet. L'intérieur se compose de



La cathédrale de Châlons.

trois nefs , dont la plus grande est majestueuse , et d'un chœur magnifique ; on y remarque un grand nombre de sculptures , précieuses encore malgré leurs mutilations. Le

maître autel est surmonté d'un baldaquin que supportent six colonnes de marbre. Il est à regretter que cette cathédrale, dédiée à saint Étienne, n'ait pas sa façade sur une grande place, et que les abords n'en soient pas plus dégagés.



Église Notre-Dame de Châlons.

Plus haut, et de l'autre côté de la ville, se dressent deux tours noires, surmontées de hautes et belles flèches ; ce sont celles de l'église Notre-Dame. Ce monument est d'ar-

chitecture gothique ; sa construction remonte à 1157 ; il est en partie recouvert en plomb ; on remarque, à l'intérieur, un pavé de mosaïques et de pierres chargées d'inscriptions.

L'église Saint-Alpin est une vieille église écrasée par une

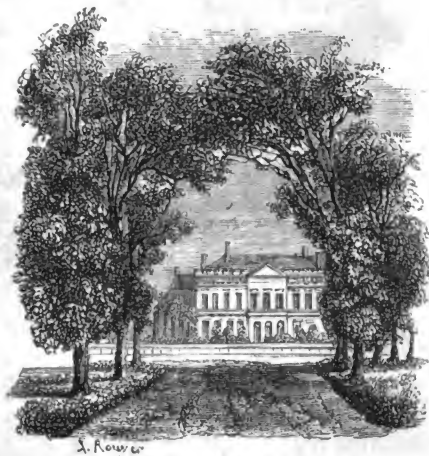


Intérieur de Notre-Dame de Châlons.

lourde tour carrée ; on y trouve également des inscriptions et de beaux vitraux représentant l'évêque saint Alpin, au moment où il détermine le roi des Huns à éloigner ses troupes des murs de la ville.

D'une architecture simple et modeste, l'église Saint-Jean est la plus ancienne des églises de Châlons; elle date de l'année 324.

Lorsqu'on entre dans Châlons, on suit la rue de Marne, qui conduit tout droit à l'hôtel de ville, grand et bel édifice construit en 1785, qui renferme aussi le palais de justice. Il est surmonté d'un dôme, et présente, à sa façade, un péristyle que supportent quatre colonnes d'ordre ionique posées sur soubassement à refends; on y arrive par un escalier de sept degrés, décoré de deux lions en pierre.



Préfecture de Châlons.

A peu de distance de l'hôtel de ville se trouve l'ancien hôtel de l'intendance, aujourd'hui la préfecture, jolie construction de goût Mansard, régulière et d'une distribution parfaite. On admire surtout la façade qui donne sur le jardin, dont les murs ne sont séparés que par un ruisseau de la promenade du Jard.

Le Jard est une espèce de parc dont les vastes allées sont plantées d'ormes magnifiques; rien ne manque à cette im-

mense promenade, ni bosquets, ni pièces d'eau, ni pont suspendu ; elle est traversée par le canal latéral à la Marne, ce qui ajoute encore à son agrément.

Dans une belle avenue, près du Jard, on cherchera peut-être, sur la foi des géographes, ce superbe jardin botanique où l'on cultive plus de quinze mille plantes ; il pourra même arriver que l'entrée en soit indiquée par quelque naïf ou malin enfant de Châlons ; mais l'attente du curieux sera cruellement déçue. On y verra bien, en effet, un nombre considérable de plantes, quinze mille peut-être, ainsi que le porte le programme, car le terrain est vaste ; mais hélas ! toutes ces plantes sont des plantes potagères de la plus commune espèce : des choux, des carottes, des navets, absolument comme dans un jardin maraîcher des environs de Paris.... Le jardin botanique, victime des dissensions de la société qui l'administrait, a disparu pour faire place à un champ de légumes !

L'École des arts et métiers est un beau bâtiment, construit avec élégance et simplicité. On en peut dire autant du collège, dont l'église réunit à sa façade trois ordres d'architecture.

Le manège, la salle de spectacle, l'Hôtel-Dieu, le dépôt de mendicité, méritent également qu'on les visite.

Le plus bel édifice de Châlons est sans contredit le couvent de Saint-Pierre, qu'on a transformé en caserne. Situé de l'autre côté de la rivière, orné de corniches et de sculptures élégantes, il présente une masse imposante de bâtiments, dans le style moderne, et d'un effet magnifique.

Il faut aller voir aussi, à l'entrée de la route de Vitry, un bel arc de triomphe, d'ordre ionique, et construit en 1770, qu'on appelle la porte Sainte-Croix.

La ville de Châlons est en partie entourée d'anciens murs assez bien conservés ; ses boulevards, plantés d'ormes, sont bien entretenus. Elle se présente au voyageur qui arrive de Paris avec toutes les apparences d'une grande cité. On

y entre, après avoir traversé un beau pont en pierre, construit en 1780, et sous lequel coule la Marne, par une petite place, demi-circulaire, bâtie monumentalement et fermée d'une grille; du milieu de cette place part en ligne droite la longue et belle rue de Marne, jusqu'à la place de l'hôtel de ville, qui est carrée et bien bâtie. Malheureusement, les autres quartiers ne tiennent point ce que promet une pareille entrée; les rues sont étroites, les places irrégulières; les maisons, pour la plupart en bois, sont lourdes et basses. La propreté de la voie publique y est généralement bien entretenue.

Châlons s'étend entre deux plaines au milieu de belles prairies; quelques légères collines bornent son horizon. Elle était autrefois traversée par la Marne, qui depuis 1788 la longe seulement. Elle donne encore passage à deux ruisseaux affluents de la Marne : *la Maud* et *la Naud*. Entre la Marne et la ville est un canal qui donne de l'activité à la navigation.



Pont du Jard.

L'habitant de la Marne passe pour avoir de la bonhomie, de la simplicité et surtout de la bravoure. « On a remarqué, est-il dit dans un article de la *France pittoresque*, que la population de la Marne qui, en 1805, était portée à 311 017 habitants, ne se trouvait plus, au recensement de 1820, et malgré l'accroissement graduel qui devait résulter de quinze années écoulées, que de 309 444, tant avait été considérable le nombre des braves paysans qui avaient noblement sacrifié leur vie à la défense du territoire national. »

« L'habitant des vignobles, dit M. Mennesson, est en général d'un caractère franc, ouvert et obligeant; il a plus

d'énergie et de vivacité que les autres Champenois. Naturellement gai, mais brusque et pétillant comme le vin que son sol natal lui fournit, et dont il abuse quelquefois, il s'emporte et s'apaise avec la même promptitude¹. »

Laborieux et persévérant, le vigneron doit à son travail une certaine aisance. S'il n'y a pas de grandes fortunes dans le pays, on n'y est pas non plus affligé par le spectacle de la mendicité.

« Dans le vignoble, la femme est vraiment le compagnon de travail de son mari; elle partage ses fatigues; l'intérieur du ménage, qui est ailleurs la tâche du sexe le plus faible, n'est ici que son amusement; le reste lui est commun avec le nôtre : aussi l'habitude du plein air et une vie laborieuse donnent aux femmes une force qu'on ne remarque pas ailleurs; elles sont moins délicates, et ont, par la même raison, moins d'agréments; elles sont généralement très-hâlés. Mais, bonnes femmes et bonnes mères, de nombreuses qualités remplacent pour elles, dans l'intérieur de la famille, ce qui leur manque sous le rapport de la beauté. »

Le département de la Marne offre quelques curiosités naturelles. A Courtagnoux, il existe un banc long de plus de 30 000 mètres, et large de plus de 20 000, composé de coquilles et de fossiles marins. On rencontre, dans les bancs de craie et de sable, du bois pétrifié qu'on a cru reconnaître pour du châtaignier. Un banc de craie compacte, près de Châlons, a fourni les ossements d'un animal antédiluvien de la grosseur d'un éléphant.

Parmi les établissements particuliers de la ville de Châlons, il en est un qu'on ne saurait se dispenser de visiter; c'est celui de M. Jacquesson, dont les caves offrent ce qu'il y a de plus beau dans ce genre.

Ce qu'il faut placer au premier rang entre les choses cu-

1. *L'Observateur de la Marne.*

rieuses à visiter dans le département de la Marne, c'est un village nommé Courtisols, situé à 12 kilomètres de Châlons, sur la route de Sainte-Menehould, et peuplé de plus de 2000 habitants. Ce village n'était, vers la fin du ^{xvii}^e siècle, qu'un misérable hameau ; il compte aujourd'hui 10 000 mètres d'étendue, de l'une à l'autre de ses extrémités. Composé de deux rues parallèles, dont les maisons sont séparées par des plantations, il se divise en trois paroisses : Saint-Julien, Sainte-Mammie et Saint-Martin. « On prétend, dit M. de Jessaint, que c'est une ancienne colonie d'Helvétiens qui est venue s'établir dans ce canton, et que le jargon qui leur est particulier provient héréditairement de leurs ancêtres. Au reste, on ne peut pousser le génie agricole plus loin que ces industriels cultivateurs. Ils ont eu l'art de perfectionner les engrais, et ils sont venus à bout de fertiliser un des sols les plus ingrats de la contrée. Ils ne se sont pas contentés d'être habiles colons ; à cette première source de prospérité ils ont réuni celle du commerce. Personne n'a peut-être étendu plus qu'eux cet esprit mercantile et spéculateur. On les trouve, on les rencontre partout, même à des distances éloignées. Partout ils s'adonnent à un commerce d'échange, qu'ils exercent avec intelligence et profit¹. » Malte-Brun est, quant à l'origine des habitants de Courtisols, d'une autre opinion que celle dont parle M. de Jessaint : selon ce savant géographe, leur langage est simplement un patois français, et le nom de leur village signifie *habitations isolées* ; au lieu d'être helvétique, leur origine pourrait être celtique. Il est en effet tout naturel de penser que les Courtisiens sont d'anciens Gaulois qui ont conservé les mœurs et le langage de leurs ancêtres.

Les mariages, chez les Courtisiens, se font au printemps ; les noces ont lieu dans les granges dégarnies de gerbes ; le soir, au moment de se retirer, les nouveaux époux distribuent aux convives deux gâteaux formés en double nœud.

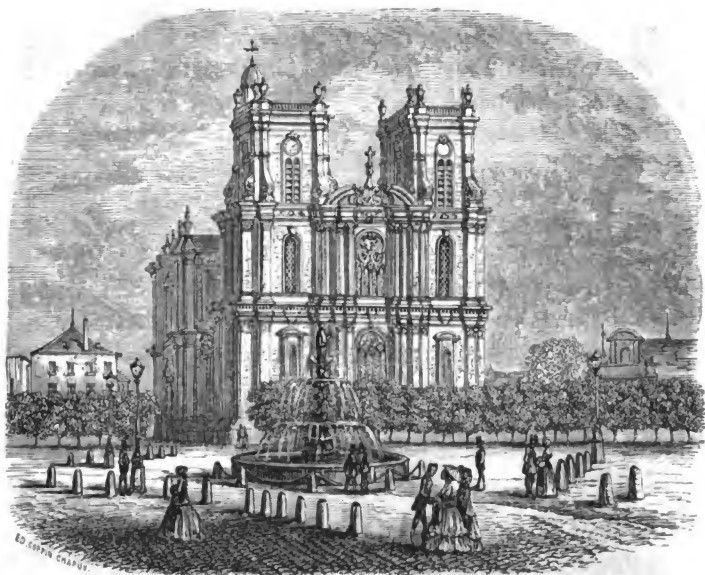
1. Description topographique du département de la Marne.

Les enterrements y sont suivis d'une cérémonie singulière : le surlendemain d'un décès, tout le linge lessivé du défunt est porté, dès le matin, par ses parents, sur le bord de la rivière; là se rendent aussi les voisins, laissant pendre, en signe de deuil, les barbes de leur coiffe. Alors chacune s'avance à son tour, frotte quelques pièces de linge, les bat, les lave et se retire. Cet étrange blanchissage dure ordinairement jusqu'à midi.

Au nombre des personnages célèbres dont Châlons s'honore d'avoir été la patrie, il faut compter : les deux Martin Akakia père et fils : le premier, professeur de médecine dans l'université de Paris et médecin de François I^{er}; le second, professeur royal en chirurgie; Nicolas Perrot d'Ablancourt, membre de l'Académie française; Claude du Molinet, savant antiquaire; François Blondel, célèbre architecte, dont il reste la porte Saint-Denis.



Atelier Jacquesson.



Place de Vitry-le-François.

III.

DE CHALONS A NANCY.

A la sortie de Châlons , on voyage entre une longue côte crayeuse et la Marne qui coule à gauche ; de temps à autre , la côte s'abaisse pour laisser apercevoir un château avec son parc , ou une jolie maison de campagne entourée d'un riant jardin ; de l'autre côté , au delà de la Marne , s'étendent de belles prairies , sillonnées de ruisseaux , bordées de peupliers et de saules ; des villages bâtis en bois et en terre , des plantations de pins , des champs de blé , des vignes acci-

dentent et complètent ce paysage, au milieu duquel disparaissent successivement les deux petits villages de *Vitry-la-Ville* et de *Loisy*, pour faire place à *Vitry-le-Français*.

Commençons par signaler le tort que l'on a d'écrire et de prononcer ainsi le nom de cette ville. Rien ne justifie cette qualification de *Français* accolée exclusivement au nom de Vitry, tandis que le surnom de *François*, lui venant de François I^{er} qui la fit bâtir, est pour tout le monde chose facile à comprendre.

Fondée et fortifiée en 1545 par François I^{er}, la ville de Vitry est bâtie à 1 kilomètre d'une ancienne ville, qu'elle était destinée à remplacer. Cette ville était Vitry-en-Perthois ; elle appartenait, en 1144, au comte Thibaut de Champagne ; Louis VII s'en empara, la saccagea, et donna ordre de massacrer toute la population. L'église avait servi de refuge à 1300 personnes ; le roi y fit mettre le feu, et ne s'éloigna qu'après s'être convaincu que pas une victime n'avait échappé. Quatre siècles plus tard, cette malheureuse ville, rebâtie et repeuplée, devait disparaître dans un nouveau désastre : prise par Charles-Quint, elle fut entièrement consumée par les flammes. Ce fut alors que François I^{er} construisit le nouveau Vitry.

L'église, un des premiers grands édifices construits en France depuis la restauration des arts, est ornée d'ordres corinthien et composite. Remarquable par la beauté de son portail, elle est située sur la place centrale, où Henri II fit construire un bâtiment considérable destiné à renfermer la plupart des offices publics. Cette place est plantée d'un double rang de tilleuls et ornée d'une jolie fontaine.

La ville de Vitry est carrée, entourée de fossés, et ceinte de murs garnis de bastions ; elle est propre et bien percée ; ses rues, larges et droites, aboutissent à la place centrale, qui est vaste et régulière ; ses maisons, en grande partie, sont en bois, couvertes avec des tuiles rouges et d'un aspect

peu agréable ; mais , depuis 1814 , on commence à l'embellir de constructions un peu plus gracieuses. Elle possède une très-belle halle, une salle de spectacle et de jolies promenades.

Après avoir laissé Vitry à droite, on entre dans une vaste plaine cultivée, où les villages commencent à devenir plus rares, ce qui du reste empêche de regretter la physionomie assez piteuse de leurs maisons en torchis, à toitures de tuiles rouges. On passe devant *Blesme*, qui est à droite et où s'embranchent la ligne de Saint-Dizier à Gray ; devant *Pargny*, qui est à gauche, sans éprouver le moindre désir de finir ses jours dans quelque-une des habitations de ces monotones villages ; on avance toujours , en suivant le cours de la Saulx , dans la vallée qu'arrose cette rivière ; on souhaite , en jetant un coup d'œil sur la petite ville de *Sermaize*, de n'avoir jamais besoin de recourir à ses eaux minérales ferrugineuses iodurées, bien que sa *fontaine des Sarrasins* soit placée dans un site fort agréable ; enfin, au bout de quelques minutes, on sort du département de la Marne pour entrer dans celui de la Meuse.

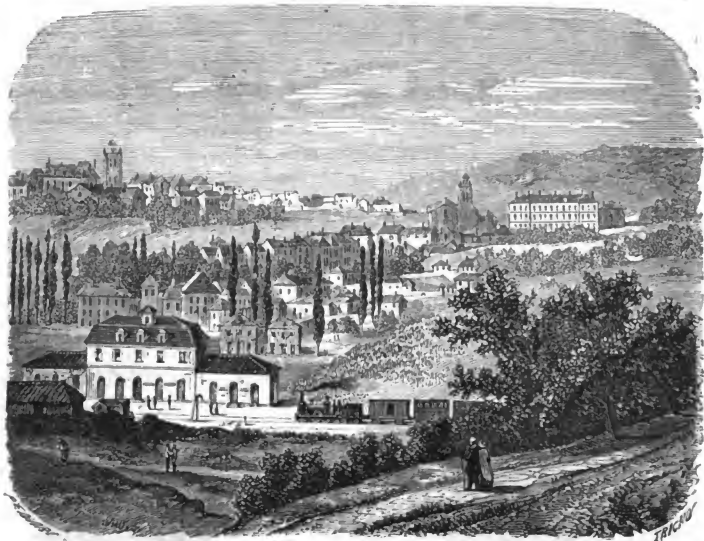
Près de la rive droite de l'Ornain , et à gauche , s'étend un grand village , avec un beau pont en pierre, et une église surmontée d'une flèche élancée ; c'est *Revigny*, ou *Revigny-aux-Vaches*, qui fut autrefois une ville importante, mais que les Suédois brûlèrent et saccagèrent en 1640. A partir de cette station, la plaine commence à se resserrer ; les villages se rapprochent, on voit reparaître les coteaux avec leurs vignes et leurs bois ; le canal de la Marne au Rhin est à droite, et bientôt, de ce même côté, se dresse en amphithéâtre, sur la pente d'une montagne, l'ancienne capitale du duché de Bar.

Il est impossible d'assigner à *Bar-le-Duc* une origine certaine ; suivant l'opinion de quelques auteurs, l'existence de cette ville était antérieure à l'établissement des Francs dans les Gaules. Quoi qu'il en soit, Frédéric, beau-frère de

Hugues Capet, y fit construire, en 964, un château flanqué de quatre grosses tours, qui contribua beaucoup à son accroissement. L'opinion de dom Calmet est que la ville basse existait seule à cette époque, et que la ville haute, dont les deux églises sont d'une construction postérieure, dut son origine à la fondation de ce château. On prétend que le nom de Bar vient de barbeau, poisson très-commun dans l'Ornain, et cette assertion est fondée sur les armoiries de la ville, où l'on voyait en effet deux *bars* ou barbeaux adossés l'un à l'autre. Après avoir été longtemps gouverné par des comtes et des ducs particuliers, le Barrois se trouva réuni au duché de Lorraine, en 1419, par le mariage de René d'Anjou, neveu du cardinal Louis de Bar, avec Isabelle de Lorraine, fille et héritière du duc Charles II. La ville de Bar-le-Duc a été plusieurs fois assiégée et prise. En 1589, elle tomba au pouvoir des huguenots. Louis XIII, en personne, s'en empara en 1632. En 1650, elle fut prise par le comte de Lignéville, qui commandait les troupes de Charles IV ; deux ans plus tard, le maréchal de La Ferté-Senneterre la reprit pour Louis XIV ; cette même année la vit passer encore au pouvoir de Charles IV, et revenir de nouveau sous celui de Louis XIV, dont les troupes, commandées par Turenne et La Ferté, marchaient à l'assaut en présence de Mazarin. En 1670, Louis XIV fit démolir les tours et les murailles ; l'enceinte fortifiée de la ville, alors respectée, a elle-même disparu depuis.

Bar-le-Duc se divise en deux parties : la ville haute et la ville basse. La première est bâtie sur le flanc de la montagne ; ses rues sont escarpées, peu fréquentées ; on y trouve de belles constructions, et tout au sommet une belle rue où l'herbe croît, dans certains endroits, entre les pavés. Dans le voisinage s'élève l'église Saint-Pierre, qui renferme une œuvre magnifique du célèbre Léger Richier, élève de Michel-Ange : c'est un autel de marbre noir, sur lequel est debout

un squelette de marbre blanc tenant un sablier; les lambeaux de muscles desséchés et de peau, qui recouvrent çà et là les ossements, sont rendus avec une effrayante vérité. Ce monument est le mausolée de René de Châlons, prince d'Orange, tué au siège de Saint-Dizier, en 1544. On voit encore, dans la ville haute, une tour, nommée tour de l'Horloge, qui faisait partie des anciennes fortifications, et quel-



Bar-le-Duc.

ques vestiges de l'ancien château, avec une terrasse d'où la vue s'étend sur toute la vallée de l'Ornain. Au pied de la montagne, d'où l'on descend par des pentes extrêmement rapides, et même par des escaliers à pic, la ville basse se présente sous un aspect tout différent. Propre, bien bâtie, percée de rues larges, embellie de places et de promenades, elle plait surtout par le mouvement qui l'anime. L'Ornain la traverse sous trois ponts de pierre, dont

l'un, appelé pont Notre-Dame, est décoré d'une chapelle dédiée à la Vierge. On remarque surtout, dans cette partie de la ville, la rue de la Rochelle, bordée d'une double rangée de tilleuls, et la place de la Municipalité, au milieu de laquelle s'élève la statue du duc de Reggio.

La ville de Bar n'est pas riche en édifices publics ; cependant elle a un assez bel hôtel de la préfecture, un hôtel de ville, un collège et une jolie petite salle de spectacle.

L'habitant de la Meuse se distingue, sous une apparence de bonhomie, par une intelligence déliée et une grande rectitude de jugement : « Les Barisiens, dit l'auteur anonyme du *Voyage aux ruines de Nasium*, sont amis du travail et de la gaieté ; on leur reproche cependant une certaine froideur, que j'appellerai prudence. Il faut les connaître : ils sont confiants ; ils aiment les saillies, les bons mots, les épigrammes. On ne leur contestera pas la vaillance : la patrie de cent braves éminemment distingués ne peut être taxée d'indifférence en patriotisme et en courage. Le sexe y est généralement beau dans l'âge de l'adolescence ; les femmes y reçoivent de l'éducation, de l'instruction ; autant elles ont de connaissances en affaires, autant elles ont, dans les loisirs de la société, l'esprit pétillant et juste. »

Il est une industrie, exercée dans le département de la Meuse par des bandes nomades venant des cantons boisés de Bitche et de Forbach : c'est le colportage du produit des faïenceries et des verreries du département de la Moselle. Rien de plus curieux que les mœurs et la vie errante de ces bohémiens lorrains. « Le mariage, dit Audenelle dans *l'Essai sur la frontière nord-est de la France*, est ignoré de ce peuple singulier ; femmes et enfants, tout vit en commun. Le chef exerce un pouvoir suprême.... L'autorité a souvent rendu hommage à la moralité des bohémiens ; atteints par la prévention qui règne contre eux, quelques-uns ont été

accusés des délits qui se commettaient dans les lieux voisins de leur séjour; mais rarement ces accusations ont été justifiées; et, si un bohémien était justement soupçonné, sa tribu le jugeait, l'exécutait, et n'attendait pas que la justice le recherchât.

« Lorsqu'une troupe de bohémiens trouve une position favorable, elle y place le piquet et allume le feu. L'âne est déchargé du bagage; les enfants folâtrant; les jeunes femmes préparent le frugal repas; les plus vieilles se reposent en fumant; les hommes les imitent ou jouent de quelque instrument; quelquefois la famille chante en chœur des airs tyroliens; les enfants y mêlent, comme par instinct, leur faible voix, sans blesser les accords, qui sont toujours justes et agréables à l'oreille. Ce peuple est naturellement musicien; et ce talent, qu'il exploite dans les lieux habités de sa solitude, suffit à ses besoins peu étendus. Les femmes dansent d'une manière bizarre et se piquent de magie. Les crédules habitants se font lire leur avenir par ces sibylles de la Lorraine, qui n'ont d'ailleurs, comme celles de l'antiquité, que des antres et des cavernes pour temples. Le bohémien a les traits nobles et réguliers; sa physionomie est très-expressive. Il est agile, robuste, infatigable dans les exercices du corps. Son teint est basané, parce qu'il a l'habitude de s'occuper le corps et de s'exposer ainsi au soleil, pour endurcir ses membres et leur donner la souplesse que nécessite sa vie sauvage. Leurs femmes sont grandes, bien faites; leur démarche est aisée. Elles portent leurs enfants à dos, ce qui ne les gêne ni dans leurs courses continuelles ni dans leurs occupations domestiques. Elles ont l'œil vif, le regard malin, la parole pressée. Leur chevelure longue, épaisse et d'un noir d'ébène, se trouve relevée sans aucun art, et leur costume, absolument négligé, voile à peine leurs charmes hâlés et rembrunis. »

Bar-le-Duc a donné naissance : au capucin Norbert, célè-

bre voyageur, grand ennemi des jésuites, dont la vie errante fut presque un roman ; au savant prieur de Savigny, Remy Cellier ; au peintre Dubois, qui se fit une grande réputation dans le *xvi^e* siècle par la manière dont il peignait les grotesques ; aux maréchaux de France Oudinot, duc de Reggio, et Excelmans.

Engagé dans la vallée de l'Ornain, puis dans le yallon de Malval, entre des coteaux toujours couverts de vignes, le train, après avoir passé devant *Longeville*, sur la rive droite de l'Ornain, laisse descendre quelques rares voyageurs à *Nançois le Petit*, à *Loxéville*, pays si peu importants que les géographes ont complètement oublié d'en parler, et que, sans l'établissement des chemins de fer, le voyageur n'en aurait probablement jamais soupçonné l'existence.

C'est ici, sur les cols de Loxéville et de Coutances, que l'on trouve les plus fortes pentes de la ligne ; elles sont de 0^m,008. La tranchée que l'on a faite pour abaisser le terrain a 22 mètres de profondeur ; on en a tiré 450 000 mètres cubes de déblais. Les talus sont consolidés par des piliers étagés, en moellon, surmontés d'arcades ogivales, et dont les interstices sont gazonnés. Ce revêtement forme une décoration aussi agréable qu'ingénieuse.

Mais voici déjà la vallée de la Meuse, et à peine a-t-on pris le temps de jeter un regard sur *Lérouville*, qu'on voit se dessiner à droite le château de *Commercy*.

Ce château, ou, pour mieux dire, celui dont il tient la place, devint, au *ix^e* siècle, le noyau d'un village si peu considérable qu'il faisait alors partie de la paroisse de *Lérouville*. On y vit, à cette époque, disent les chroniques, une fille âgée de douze ans rester trois ans sans prendre de nourriture, et recommencer ensuite à manger à l'ordinaire.

Le château et ses dépendances, nommés *Commerciacum* ou

Commarcium, de *cum* en, et de *marchia* limite, parce qu'ils se trouvaient sur les frontières de la Lorraine et du Barrois, étaient possédés par des seigneurs qui avaient le titre de *damoiseaux*. Plus tard, le village agrandi se fit ville et devint le siège d'une principauté. La cour souveraine, nommée les *grands jours*, y tint ses séances. En 1324, Simon de Sarbruche octroya aux sujets de sa seigneurie une charte d'affranchissement en vertu de laquelle Commercy fut érigée en commune. Cette ville, assiégée par les troupes de Charles-Quint en 1544, fut prise et en partie incendiée. Elle formait alors deux seigneuries, le château haut et le château bas. Ce dernier a été démoli vers le milieu du XVIII^e siècle, pour agrandir les jardins du nouveau palais. Un mariage fit entrer le château haut dans les propriétés de la maison de Gondy. François-Paul de Gondy, cardinal de Retz, le vendit au duc de Lorraine, Charles IV, pour son fils, Henri de Vaudémont; mais il s'en réserva l'usufruit : il aimait de prédilection le séjour de cette maison, qu'il avait fait réparer et dans laquelle il écrivit ses *Mémoires*. Enfin, en 1708, le prince de Vaudémont, après avoir fait démolir en grande partie les anciens bâtiments, fit construire, sur les plans et sous la direction du bénédictin dom Léopold Durand, un nouveau château que le roi de Pologne, Stanislas, embellit encore en 1744 pour en faire sa maison de plaisance. Comme ce palais se trouve aujourd'hui transformé en quartier de cavalerie, on ne sera peut-être pas fâché d'avoir une idée de ce qu'il était sous Stanislas; voici la description qu'en fait le père Bertier dans les *Mémoires de Trévoux*, janvier 1732 : « Le salon du château est très-beau; il a, du côté de la rivière, une belle terrasse, qui communique d'un côté à l'appartement du roi, de l'autre à la galerie. Le spectateur, placé au milieu de ce salon, voit successivement une avenue de beaux tilleuls de près de trois quarts de lieue, qui aboutit à la forêt, du côté de Saint-Aubin, et par laquelle on arrive au château; du côté

de Vignot, un très-beau canal qui traverse la prairie dans une île de la Meuse. Il est bordé de quatre allées d'arbres sur deux chaussées en terrasse, gazonnées et sablées, et terminé par le Château d'eau, "placé au bord de la grande rivière. L'eau y prend cent formes différentes, et s'y trouve métamorphosée en colonnes qui semblent soutenir l'édifice, et en lustre dans le magnifique salon de ce beau bâtiment. Elle forme aussi les colonnades du beau pont qui traverse le



Commercy.

canal au pied du château, où est la grotte de Cerbère, et les stores du kiosque. Du salon du Château d'eau, qui est au plus haut du bâtiment, on passe de plain-pied, par des galeries, aux jardins qui forment la toiture des ailes collatérales. La vue est étendue et très-variée par le développement du château de Commercy, des jardins, des parterres et de la ville à une juste distance, par des coteaux chargés de vignes, des

villages, des hameaux, des moulins, et par une grande prairie dans laquelle la Meuse serpente. De grandes forêts percées de routes et une belle garenne y donnent tous les plaisirs de la chasse. Sa Majesté polonaise a fait faire au bout de l'avenue de tilleuls un parc immense dans la forêt, et embellir encore la fontaine royale qui est au milieu de ces bois.... »



Eglise de Commercy.

Un peu plus loin, sur la rive droite de la Meuse, se trouve le bourg de Sorcy, autrefois chef-lieu d'un comté érigé dans le x^e siècle, et qui ajoutait à son nom celui de Saint-Martin, d'une abbaye considérable détruite long-temps avant la Révolution. On voit encore sur une montagne voisine les traces d'un ancien camp romain où l'on a découvert un grand nombre de médailles antiques et d'autres monuments.

Un souterrain de 570 mètres conduit ensuite à *Pagny-sur-Meuse*, où l'on

commence à prendre possession d'un nouveau territoire, celui du département de la Meurthe.

La première station, dans ce département, est *Foug*, où l'on arrive par la vallée de l'Ingrassin, après avoir parcouru un long souterrain de 1120 mètres. Ce souterrain, creusé en grande partie dans un très-mauvais sol, composé de rognons et de blocs reliés entre eux par une glaise que les eaux détrempaient continuellement, présen-

tait les plus grandes difficultés à vaincre : elles ont cédé devant l'énergie, la persévérance et l'habileté de M. Debains.

Foug n'est plus aujourd'hui qu'un village ; ce fut autrefois une petite ville entourée de murailles flanquées de tours et de fossés. Sur la montagne qui la domine, Henri II, comte de Bar, fit bâtir, en 1218, un château que ne purent prendre, en 1232, les troupes du duc de Lorraine. Tours et fossés ont disparu, et il ne reste du château, démoli par ordre de Louis XIII, que quelques ruines attestant encore son importance.

Le territoire de Foug est composé de coteaux assez élevés, à pentes plus ou moins rapides, qui forment entre eux des détroits et des vallées rétrécies ; la vigne, le colza, le trèfle paraissent venir admirablement à la partie inférieure de ces coteaux, dont le sommet présente quelques plateaux couverts d'assez belles forêts.

C'est entre deux coteaux plantés de vignes, sur la rive droite de la Moselle, et dans un vallon fertile, que se dessinent les tours de la cathédrale de *Toul*.

Surnommée *la Sainte*, à cause du grand nombre de ses évêques canonisés, la ville de Toul est une des plus anciennes de France. Elle était la capitale des *Leuci*, et avait déjà une grande importance avant la domination romaine dans les Gaules. Sous César, elle était appelée *Tullum*. Le christianisme y fut introduit au ^{iv}^e siècle par saint Mansuy ; à cette époque, elle était déjà fortifiée. Dans son voisinage, on voit le Champ des Allemands, où, en 612, Théodoric II, roi de Bourgogne, mit en fuite, après une bataille sanglante, son frère, Théodebert II, roi d'Austrasie. Vers cette même époque prit naissance dans Toul la puissance temporelle des évêques, et commença en même temps pour cette ville une longue suite de désastres. L'histoire nous la montre brûlée, saccagée, décimée par la famine et par les épidémies, pendant les guerres que se firent, vers 680, Dagobert II, roi

d'Austrasie, et Théodebert III, roi de Neustrie; brûlée deux fois dans le VIII^e siècle; brûlée et pillée par les Normands en 889; envahie et pillée par les Hongrois en 954, et réduite à un tel état de solitude que, de tout le clergé, il ne restait plus que l'évêque et trois chanoines; envahie de nouveau trente ans plus tard et pillée par les soldats de



Vue de Toul.

Lothaire, puis encore désolée par la famine et par la peste.

En 984, l'évêché de Toul devint souveraineté indépendante, et ne releva plus que de l'empereur. Eudes, comte de Champagne, voulut s'emparer de la ville, au commencement du XI^e siècle; l'énergique résistance des habitants le contraignit à lever le siège. Le pape Eugène III, revenant du concile de Trêves, en 1148, fit la dédicace de la cathédrale. Vers 1250, de nouvelles fortifications remplacèrent les murailles romaines. Dans le même temps surgit, entre les

bourgeois et l'évêque, une lutte qui se perpétua d'évêque en évêque, de génération en génération. Trois siècles ne suffirent point à éteindre une discorde alimentée d'un côté par les continuels empiétements du pouvoir, et de l'autre par l'amour de l'indépendance. De 1522 à 1529, la ville de Toul fut trois fois dépeuplée par la peste. Ce fut en 1545 qu'après avoir fait une réception magnifique et juré fidélité, six mois auparavant, à l'empereur Charles-Quint, les Toulousiens passèrent avec le cardinal de Lorraine un traité dans lequel ils déclaraient se mettre pour toujours sous la protection du roi de France. Toutefois, la réunion de l'évêché de Toul au royaume ne fut définitivement reconnue que par le traité de Munster, en 1648. Les anciens remparts furent démolis en 1700, et l'on entourla la ville de nouvelles fortifications, sur les plans de Vauban. La constitution civile du clergé supprima l'évêché de Toul, en 1790.

Saint Gérard jeta, en 970, les fondements de cette belle église qui fut la cathédrale de Toul ; on célèbre encore tous les ans la procession d'une parcelle du saint clou, relique dont elle s'enrichit vers cette époque, et qu'Henri de Ville plaça dans un reliquaire ciselé d'or et d'argent. L'achèvement de la nef n'eut lieu qu'en 1340. Le portail, exécuté sous la direction du célèbre architecte Jacquemin, ne fut terminé que quarante-neuf ans plus tard. L'édifice avait quatre tours : il s'en écroula une en 1561, et le chapitre fit démolir celle qui y correspondait. Le chœur actuel, commencé en 1625, a été achevé en 1725. La nef a 88 mètres de profondeur sur 48 de largeur à la croisée, 13 entre les piliers et 27 en y comprenant les collatéraux ; sa hauteur sous voûte est de 36 mètres. Le portail en a 37 de largeur, et les tours 75 de hauteur.

L'intérieur de ce beau monument a subi, en 1793, de regrettables mutilations. On a démoli des chapelles, gratté des peintures à fresque, enlevé presque tous les tableaux, détruit un monument élevé à la gloire de Jeanne d'Arc. Le jubé

avait déjà été supprimé en 1791. Le portail, véritable chef-d'œuvre, a perdu, à la même époque, toutes ses statues et un très-beau Christ en croix. Mais on peut toujours admirer la jolie tourelle de l'horloge, une magnifique rosace, les trois



La cathédrale de Toul.

portes creusées en ogives, les deux tours si élégamment découpées, enfin toutes ces riches broderies du style gothique, que l'on n'y a point épargnées.

L'autel qui est au fond du chœur est décoré de petites colonnes en marbre noir du plus grand prix. Le maître autel est en marbre bleu et blanc. Des deux grands autels collaté-

raux, l'un, celui du Sacré-Cœur, a été élevé par la reine Marie Leckzinska; l'autre, celui de Marie, par la reine Marie-Antoinette. Au fond de l'église est un grand vitrail représentant le baptême de Notre-Seigneur; il porte la date de 1567.

Entre autres objets curieux, on montre un fauteuil en pierre, sur lequel on prétend que saint Gérard rendait la justice au peuple; un savant a cru y reconnaître le goût ro-

main, et il fait remonter au règne de Constantin le Grand l'origine de ce siège, qui, selon lui, a dû servir à l'officier préposé aux affaires civiles et judiciaires dans la cité.

Toul renferme une autre église, dédiée à saint Gengoult, construite dans le style ogival, dont le portail offre un mélange de roman et de gothique. Le cloître est d'un travail admirable.

On rencontre aussi dans cette ville quelques restes assez curieux d'anciens hospices ou d'anciens couvents; les édifices mo-

dernes, à l'exception des casernes et des fortifications, y offrent, en général, peu d'intérêt.

Un grand nombre d'hommes remarquables ont vu le jour à Toul; parmi eux on distingue : saint Loup, évêque de Troyes; Dusaulchoy, littérateur du XVIII^e siècle, auteur d'un grand nombre d'ouvrages en prose et en vers, et qui fut



Cloître Saint-Gengoult, à Toul.

président de la société de chansonniers connue sous le nom de *Soupers de Momus* ; le maréchal Gouvion de Saint-Cyr ; le baron Louis, ministre des finances ; l'amiral de Rigny, célèbre par la victoire de Navarin.

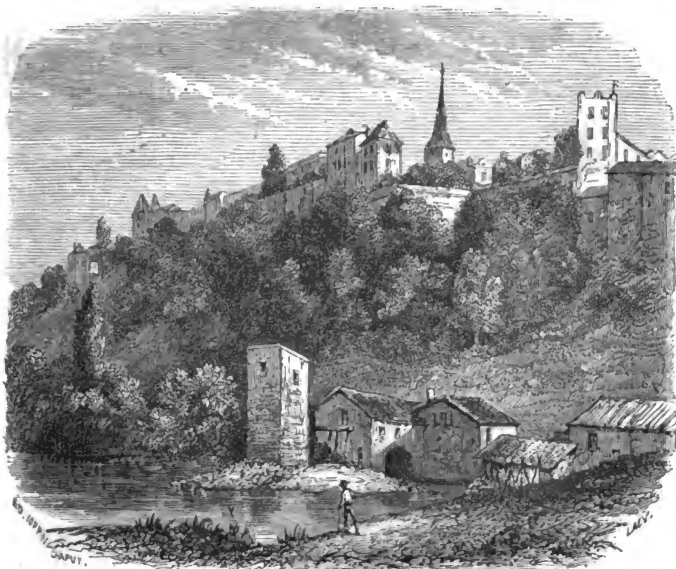
De la vallée de l'Ingrassin, le convoi passe dans celle de la Moselle ; il y traverse cette rivière, devant le petit village de *Fontenoy*, sur un pont de sept arches, de 16 mètres d'ouverture chacune, et se trouve en face de *Liverdun*, où il franchit encore deux fois la Moselle, sur des ponts de cinq arches en plein cintre, de 24 mètres de diamètre ; ces ponts dépassent le niveau du pont-canal de toute la hauteur nécessaire pour le passage de la navigation.

Liverdun est situé sur une côte escarpée, entourée presque entièrement de forêts, et dont les pieds sont baignés par la Moselle. La découverte d'un petit buste de Minerve et de monnaies romaines ne laisse aucun doute sur l'existence de ce bourg du temps des Romains. C'était, sous les rois d'Austrasie, une forteresse importante, comprise dans le domaine de l'évêché de Toul, « forteresse, dit le roi Arnould dans le titre d'un privilège accordé à l'évêque, qui était le boulevard de cette cité et un lieu de paix, qui avait résisté au siège et à la fureur des Vandales, et où était honoré le saint martyr Eucaire. »

Ce *lieu de paix*, ruiné en partie et presque abandonné, était devenu, au ^{xii}^e siècle, un refuge de bandits et de proscrits. Pierre de Brixey, évêque de Toul, y fit construire un nouveau château, fonda une collégiale dans la ville, et donna aux habitants, en 1178, une charte d'affranchissement. La collégiale fut supprimée, en 1703, par le parlement de Metz. Le château avait été rasé, en 1467, par le maréchal de Fénestrange, qui s'en était emparé après un siège de six semaines.

Les ruines de ce château, ses tours en lambeaux et ses murailles noires de vétusté, la montagne à pic sur laquelle

il est assis, l'antique physionomie des constructions de la ville, le paysage qui l'environne, la Moselle et le canal de la Marne au Rhin, passant l'un sur l'autre, tout cela fait de Liverdun le site le plus curieux et le plus pittoresque.



Vue de Liverdun.

Quelques instants consacrés à la visite de deux ou trois monuments n'y seront pas perdus pour le voyageur. Le premier est le tombeau de saint Eucaire : on le trouve dans l'église, derrière l'escalier qui conduit aux orgues ; le saint y est représenté coiffé de la mitre, revêtu des habits épiscopaux, et couché sur une pierre au-dessus de laquelle on lit cette inscription en lettres gothiques

L'ami de Dieu et vrai martyr Eucaire,
Jadis de Gran évêque débonnaire,

Noble du sang de Baccil réal,
 L'an de salut trois cent soixante-deux égal,
 Par Julien, jadis empereur des Romains,
 Dit l'apostat pour ses faits inhumains,
 Fit mettre à mort par Vandres et par Payens,
 Vingt-deux cents chevaliers chrétiens,
 Près de Pompein, au lieu qu'on dit Aux-Tombes;
 Des dessusdits le benoît saint Eucaire
 Était guidon, miroir et exemplaire.
 Par grâce de Dieu son chief il apporta
 A Liverdun, comme sa vie le témoigne.
 Duquel le corps las quelq.... aultre....
 Jésus nous doint en Paradis la place.

Avant de quitter l'église, il faut donner un coup d'œil aux stalles du chœur, et admirer, dans la sacristie, un beau



Place et église de Liverdun.

morceau de sculpture, qui remonte, à ce qu'on suppose, à l'époque de la renaissance.

Près de la porte d'en haut, à gauche de laquelle est une tour en ruines, se trouve la *maison du Gouverneur* : c'est la plus remarquable de toutes les constructions du xv^e siècle

que renferme Liverdun. La maison de cure, et son portail bas, massif, que décorent, au milieu d'une foule d'enjolivures, quelques médaillons en plâtre du règne de Louis XV, ne sont pas non plus dépourvus d'intérêts.

On lit dans une *Notice sur Toul*, de M. Bataille, « qu'une personne, faisant déblayer des ruines à Liverdun pour la construction de sa maison de campagne, trouva un passage enfoui sous des débris, dont le luxe et le style attestaient la richesse et la puissance des anciens propriétaires de cette demeure féodale, et découvrit dans un caveau, dont la grille était oxydée par le temps, trois squelettes assis, la tête supportée par un collier en fer et les reins serrés par des chaînes attachées à la muraille. Sur un des blocs de pierre servant d'escabeau à ces malheureux, on voyait gravés ces mots : *Intravi in cast. liber. dun. quat. cal. janu. 1171*. »

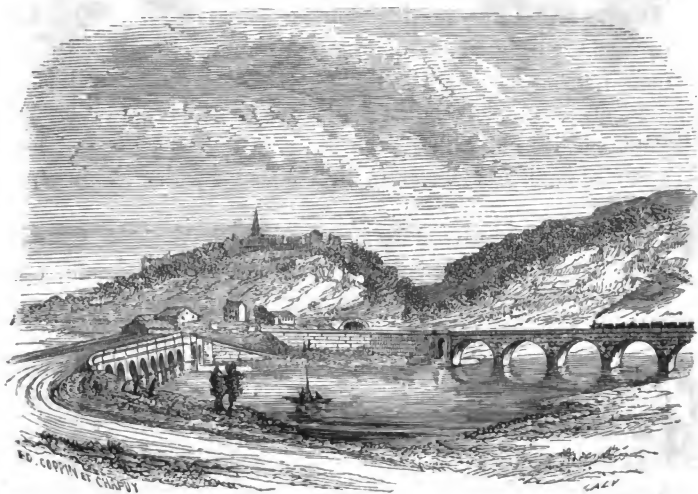
Pendant les guerres que fit le duc Matthieu à la ville de Toul, un des fils de ce prince disparut avec ses écuyers; on a inféré de là que les trois squelettes pouvaient bien être ceux de ces personnages.

Au-dessus de Liverdun, on rencontre la *croix de Saint-Eucaire*; elle est en pierre; sur un bas-relief informe, on voit d'un côté Jésus-Christ entre les deux larrons, de l'autre, **un homme à cheval qui semble porter sa tête sur sa poitrine** : la légende rapporte qu'après avoir été martyrisé près de Pompey, le saint porta lui-même son chef à Liverdun, où il fut inhumé.

Si les antiquités ont droit à nos contemplations, que ce ne soit pas pour elles, toutefois, un privilège exclusif; il est des travaux modernes dont l'importance et la beauté ne permettent pas de rester indifférent : de ce nombre sont le souterrain et le pont-canal de Liverdun.

1. « Je suis entré dans le château de Liverdun le quatrième jour avant les calendes de janvier 1171. »

Le souterrain a 500 mètres de longueur; la voûte est un plein cintre dont l'ouverture est de 8 mètres; la maçonnerie a une épaisseur moyenne de 90 centimètres. Les deux têtes sont en pierre de taille; deux escaliers en pierre donnent un aspect monumental à la tête d'aval. Ce souterrain a été percé au travers de bancs calcaires d'une excessive dureté et fissurés en tous sens, ce qui a rendu l'excavation aussi difficile que dangereuse. En sortant du souterrain, le canal entre dans une tranchée courbe, très-profonde, garnie de revêtements d'une forte épaisseur; et, ramené sur la Moselle, après un cours de 400 mètres, il la traverse au moyen d'un pont en



Souterrain et canal de Liverdun.

pierre de 136 mètres d'ouverture, qui le soutient à 10 mètres au-dessus des plus basses eaux de la Moselle. Le pont, y compris les culées, est long de 173 mètres, large de 10 mètres 60 centimètres; il a douze arches en plein cintre, de 13 mètres de diamètre, à l'exception des deux arches laté-

rales, qui n'ont que 3 mètres, et sous lesquelles se fait la circulation des deux côtés de la Moselle.

Jusqu'à *Frouard*, la ligne côtoie cette rivière au fond d'une vallée étroite, entre des collines plantées de vignes à mi-côte et boisées au sommet. Elle laisse à gauche et de l'autre côté de la Moselle un joli village qu'on nomme Pompey, et qui possède une église du moyen âge, avec quelques ruines d'une forteresse autrefois célèbre.

Frouard est situé au pied d'une côte, sur la rive droite de la Moselle. Le duc Ferry III y fit bâtir, en 1271, un château qui fut assiégé en 1308 par l'évêque de Metz ligué avec les comtes de Bar et de Salm. A cette occasion eut lieu une singulière bataille : les troupes lorraines, accourues à la défense du château, reconnurent que l'ennemi avait la supériorité du nombre et qu'il ne serait pas prudent d'engager avec lui un combat régulier; elles s'emparèrent alors d'une montagne couverte de pierres, et ce fut à coups de cailloux qu'elles attaquèrent et mirent en fuite les soldats de l'évêque de Metz.

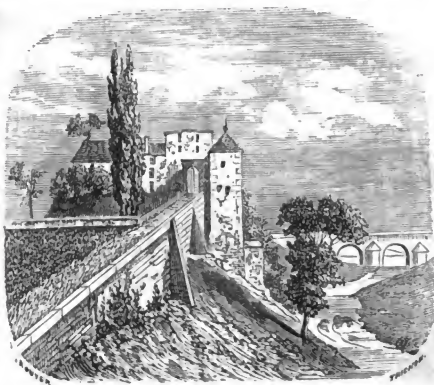
Louis XIII fit démolir, en 1633, le château de Frouard. On montre encore aujourd'hui, à 1 kilomètre du village, l'emplacement d'un ancien ermitage fondé sous l'invocation de saint Jean, et qui fut supprimé en 1787; les ermites qui l'occupaient avaient la réputation, méritée dit-on, d'être détrousseurs de passants.

Sur la place du village, on voit une croix de 8 mètres de hauteur, portant un Christ d'un côté, et de l'autre un chevalier à casque plat et à visière fermée, ayant sa targe en pointe et blasonnée d'une crosse.

Le pont de Frouard est un des plus beaux du département.

C'est à cette station que se bifurque la ligne pour aller atteindre d'un côté Strasbourg, en passant par Nancy, de l'autre, Metz et la frontière prussienne. Le voyageur qui se dirige vers Nancy court au milieu d'une charmante vallée où

la Meurthe vient se jeter dans la Moselle ; il passe en vue de Bouxières , où furent taillés en pièces les restes de l'armée de Charles le Téméraire ; de Champigneulle, où le duc de Lorraine, Charles II, battit les ducs de Bourgogne et de Bar et les comtes de Saarwerden, de Salm et Bouquenom ; il traverse le canal de la Marne sur un pont en biais aussi hardi qu'élégant ; puis autour de lui se groupent de tous côtés des maisons de plaisance, des parcs, des jardins ; partout règne cet air de fête et de richesse qui annonce les approches d'une grande cité : voici en effet la gare de *Nancy*, entre le faubourg Saint-Jean et le faubourg Stanislas , sur le lieu même qu'occupaient autrefois les étangs où, selon les traditions, fut tué Charles le Téméraire.



Porte à Liverdun.



La place Carrière, à Nancy.

IV.

NANCY.

Capitale autrefois du duché de Lorraine, aujourd'hui réunie à la France et chef-lieu du département de la Meurthe, Nancy n'est point une ville d'origine ancienne ; on n'y trouve aucune trace des vieux temps historiques : ses souvenirs les plus importants datent au plus de quelques siècles. Son nom lui vient ; dit-on, du mot celtique *Nant*, qui signifie mare ou marais ; elle était en effet environnée de terrains marécageux qui ne furent desséchés que vers le milieu du *xv^e* siècle.

Nancy, en 1070, n'était encore qu'une forteresse, assez considérable toutefois pour arrêter les efforts réunis des trois armées de l'archevêque de Trêves, de l'évêque de Metz et du comte de Bar. En 1329, les maisons bâties autour du château commençaient à former une sorte de ville, que le duc Raoul augmenta, embellit et fit paver. Cinquante ans plus tard, Jean I^{er}, qui avait à se défendre contre l'évêque de Metz, y fit élever les tours de la Craffe, où Charles II renferma ses prisonniers après avoir vaincu à Champigneulle les troupes coalisées du duc d'Orléans, du comte de Bar, de l'évêque de Verdun, des comtes de Nassau, de Salm et de Saarwerden, du damoiseau de Commercy et de plusieurs autres seigneurs. Ce fut des mains de ce même Charles II que, suivant la *chronique de Lorraine*, Jeanne d'Arc, amenée à Nancy par le capitaine Baudricourt, reçut un harnais, des armes et un cheval. A ce prince succédèrent les ducs René I^{er}, Jean et Nicolas, qui firent peu pour la gloire et pour l'agrandissement de leur capitale; elle méritait à peine encore le nom de ville, lorsque, sous le règne de René II, en 1476, elle fut assiégée et prise par Charles le Téméraire, duc de Bourgogne. Ce prince belliqueux ne jouit pas longtemps de sa conquête; le 5 janvier de l'année suivante, il tombait sous les armes victorieuses de René II, devant ces mêmes murs dont il avait franchi les portes en triomphateur. Des privilèges et des embellissements furent la récompense du courage héroïque déployé dans cette journée par les habitants de Nancy.

Mais ce fut surtout sous le règne de Charles III que cette cité, seulement ébauchée jusqu'alors, entra réellement dans une ère de splendeur et de prospérité. Orphée de Galéan reconstruisit ses fortifications renversées par le duc de Bourgogne; les marais se transformèrent en longues et larges rues; une ville neuve sortit de terre, comme par enchantement, tout près de la vieille ville, en moins de quarante années. « La religion et les mœurs, dit M. Guerrier de Du-

mast, y brillaient du plus pur éclat ; les arts y étaient cultivés avec ardeur, l'industrie s'y développait dans une foule de manufactures. Au dedans, on admirait les rues tirées au cordeau, chose encore si peu commune à cette époque ; au dehors, quatorze bastions gigantesques, décorés d'ornements



Tours de la Craffe.

et de sculptures et liés par de longues courtines, formaient la ligne de son enceinte, que protégeaient des ouvrages avancés. »

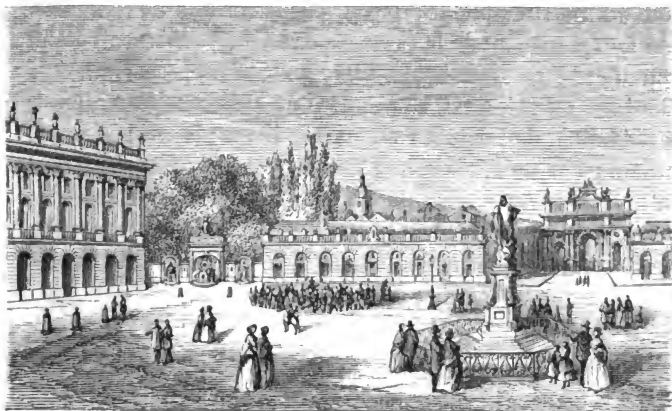
Tout ce que Nancy avait acquis de grandeur et de richesse sous Charles III et sous son successeur Henri II, elle le perdit pendant le règne agité du capricieux et turbulent

Charles IV. Tombée au pouvoir de la France, démantelée, à l'exception de la citadelle qu'on voit encore aujourd'hui, réduite à la plus affreuse misère, désolée par la famine et par la peste, rendue enfin à son souverain dans un état si pitoyable qu'il se vit obligé, pour lui procurer quelques habitants, d'octroyer force privilèges, elle demeura languissante jusqu'en 1697, où le génie bienfaisant de Léopold fit surgir de ses ruines des hôtels, des fabriques, des manufactures, des académies, et toute une nouvelle population. Stanislas, achevant l'œuvre si bien commencée par Léopold, marqua définitivement à Nancy le rang distingué qu'elle n'a cessé d'occuper parmi les cités les plus belles et les plus importantes d'Europe. Ici s'ouvre une nouvelle phase de l'histoire de la Lorraine, et par conséquent de Nancy. François, fils de Léopold, avait épousé, en 1736, la fille de l'empereur Charles VI, Marie-Thérèse. Dans le même temps, Stanislas, après avoir disputé le royaume de Pologne à son compétiteur l'électeur de Saxe, se trouvait dans la situation la plus critique, fugitif et dépouillé de sa couronne. Mais Stanislas était beau-père de Louis XV, qui avait épousé sa fille Marie Leckzinska. Lorsque, en 1736, la paix fut conclue entre l'empire et la France, le premier article des préliminaires porta : « Que le roi Stanislas abdiquerait; mais qu'il serait reconnu roi de Pologne et grand-duc de Lithuanie, et qu'il en conserverait les titres et les honneurs...; que l'électeur de Saxe serait reconnu roi de Pologne et grand-duc de Lithuanie par toutes les puissances qui accéderaient au traité de paix; qu'à l'égard du roi Stanislas, il serait mis en paisible possession du duché de Lorraine et de Bar; mais qu'immédiatement après la mort de ce prince, ces duchés seraient réunis en pleine souveraineté pour toujours à la couronne de France. »

Après la mort de Stanislas, le 23 février 1766, la Lorraine devint donc une province française, et Nancy, tout en con-

servant sa beauté, se trouva déchu de son rang de capitale. Habitée à être enrichie par ses princes, elle se vit pressurée par des gouverneurs; son histoire particulière s'effaça devant l'histoire générale de la France. Elle n'a guère à transmettre de souvenir plus saillant que l'affaire du 31 août 1790, dans laquelle un jeune officier, nommé Désilles, voulant éviter l'effusion du sang, se jeta courageusement au-devant de la bouche des canons, et fut tué en arrachant les mèches des mains des canonniers. On prétend aussi que l'idée première de la Sainte-Alliance fut conçue à Nancy par les trois souverains coalisés qui l'occupèrent deux fois, en 1814 et en 1815.

Pour peu qu'on ait, une fois dans sa vie, causé avec quel-



Place Stanislas, à Nancy.

que Nancéien, on a entendu parler de la place Stanislas, et de manière à piquer vivement la curiosité : c'est en effet le monument, ou, pour mieux dire, l'ensemble de monuments que Nancy offre en première ligne à l'admiration du touriste. Cette vaste place, avant Léopold, n'était qu'une es-

planade où figurait le pilori, à l'endroit même où vous voyez la statue du roi Stanislas. Nommé *Jalande* par le peuple, ce pilori se composait d'une cage ronde, haute de six pieds, large de trois, garnie de gros barreaux de bois et tournant sur un pivot. On y voyait exposées à la fois jusqu'à trois et quatre filles que les écoliers, en sortant du collège, s'amusaient à faire tourner comme des écureuils.

Cinq beaux pavillons, de superbes grilles en fer, deux magnifiques fontaines, un arc de triomphe, tel est aujourd'hui l'encadrement de cette place, où s'élevèrent les statues de Louis XV, du Génie de la France et de Stanislas, et dont tous les travaux furent confiés exclusivement à des artistes et à des ouvriers lorrains, sous la direction d'Emmanuel Héré, premier architecte du roi.

L'arc de triomphe, construit, par les ordres de Stanislas, sur l'emplacement de la porte Neuve, où Léopold avait établi son Académie des beaux-arts, est d'ordre corinthien, élevé sur un piédestal, couronné d'un attique et terminé par le médaillon de Louis XV en marbre blanc ; ce médaillon est soutenu par un génie et par une femme assise représentant la Lorraine. Au-dessus du génie plane une Renommée tenant d'une main une trompette, et de l'autre une couronne de laurier ; sous le médaillon, on lit ces mots, gravés en lettres d'or sur un marbre noir :

Hostium terror,
Fœderum cultor,
Gentisque decus et amor.

« Terrible à ses ennemis, fidèle à ses alliés, l'honneur et l'amour de sa nation. »

Des trophées d'armes sont à côté de la Lorraine et du génie. Sous l'inscription règne, dans toute la largeur du grand portique, un bas-relief en marbre blanc, représentant Mercure et Minerve assis sous le feuillage d'un dattier qui

les sépare. Le petit portique du côté droit est orné d'un bas-relief qui représente Apollon jouant de la lyre en présence des Muses et d'un groupe en extase, avec cette inscription :

Principi pacifico.

« Au prince pacifique. »

Les statues colossales de Cérès et de Minerve surmontent les acrotères de ce portique. Sur le bas-relief du petit portique du côté gauche, on voit Apollon lançant une flèche contre un dragon ailé qui enlace un homme dans ses replis. Au-dessous du bas-relief est cette inscription :

Principi victori.

« Au prince victorieux. »

Sur la corniche s'élèvent les deux statues colossales d'Hercule et de Mars.

Les pavillons sont d'ordre corinthien à pilastres ; les croisées, ornées d'agrafes et de balcons, sont à plein cintre au premier étage, bombées au second. L'entablement de toutes les faces est surmonté d'une balustrade que décorent des groupes d'enfants, des urnes et des vases. Celui de ces édifices qui, par sa grandeur et par sa beauté, attire tout d'abord votre attention, est l'hôtel de ville, faisant face à l'arc de triomphe ; sa façade est ornée d'un vaste balcon, et il présente, à l'avant-corps du centre, la ville de Nancy sous la figure d'une femme, soutenant l'écu de ses armes surmontées de celles du roi de Pologne. Derrière l'horloge, au-dessous de laquelle sont deux figures assises sur les acrotères du tympan central, s'élevait jadis un beffroi dont le poids menaçait d'écraser le comble, et qu'il a fallu abattre. On entre dans le bâtiment par un vestibule que soutiennent deux rangs de colonnes : à droite se trouve la salle des Redoutes, destinée aux bals, aux concerts ; à gauche sont les

bureaux de la police et de la mairie. On arrive au premier étage par un escalier divisé en deux rampes, garni d'une belle grille en fer, et dont Girardet, le meilleur élève de Claude Charles, a peint la cage et le plafond. Là se présente d'abord le grand salon, autrefois appelé salon de l'Académie, où, après avoir admiré deux belles cheminées en marbre, on s'arrête quelques instants devant les grandes fresques de Girardet; puis on entre au musée, dont les trois salles renferment des tableaux remarquables des diverses écoles¹.

On ne doit pas sortir du musée sans avoir donné un regard au buste de Grégoire, de notre célèbre sculpteur David.

Les quatre autres pavillons de la place Stanislas sont :

Le pavillon de la Comédie, occupé d'abord par le collège

1. Parmi ceux de l'école italienne, on distingue : une des plus belles pages du Guide, *Jesus-Christ apparaissant à une sainte femme*; — *le Sauveur du monde*, de Léonard de Vinci; — *la Vierge à gencoux, l'Enfant Jesus, saint Jean et deux anges en adoration*, par le Pérugin; — *le jeune Tobie*, d'André del Sarto; *le pape Sixte-Quint porté sous un dais le jour de la Fête-Dieu*, par André Sacchi; — divers tableaux du Bassan, du Feti; — *l'Adoration des anges*, du Parmesan; — une *Annonciation*, du Guerchin; un *Christ au pied de la croix*, de Michel-Ange de Caravage; une esquisse du *Christ au tombeau*, d'Annibal Carrache, etc.

La Transfiguration, toile gigantesque de Rubens; — un *Intérieur de ferme*, de Téniers; — deux têtes de Vierge, de Jordaens; — une *Fête de village*, de Breughel; — un *Paysage*, de Paul Bril; — *la Peste de Milan*, de Gaspard de Crayer; — et plusieurs autres tableaux de différents maîtres, composent la galerie de l'école flamande.

On remarque, dans la galerie de l'école française, une *Flore*, de Jean Jouvenet — une *Vierge*, de Pierre Mignart; — une *Nymphe foulant aux pieds les armes de l'Amour*, par Simon Vouet; *Silène assis sur un tonneau*, par Carle Vanloo; — *l'Aurore et Céphale*, de François Boucher; — *la Charité* et un *Ecce homo*, de Philippe de Champagne; — *l'Adoration des anges*, de Charles Coypel, etc.

Au nombre des œuvres contemporaines, figurent : *la Bataille de Nancy*, par M. Eugène Delacroix; — *la Mort de Gilbert*, par M. Monvoisin; — *Saint Georges terrassant le dragon*, par M. Ziégler.

de médecine, puis par le musée, et aujourd'hui par le théâtre, le café de la Comédie et le cercle du Commerce;

Le pavillon de l'Évêché, destiné par Stanislas à l'hôtel des Fermes, et affecté, par un décret de 1803, à la demeure des évêques diocésains;

Le pavillon de l'École de musique, qui servit successivement de logement à l'intendant de la province, à l'administration départementale et au préfet, jusqu'au moment où la préfecture fut transférée à l'hôtel du Gouvernement;

Le pavillon Jacquet, occupé par des bourgeois et par des marchands.

Aux quatre angles de la place, sont les magnifiques grillages en fer du mécanicien Lamour, œuvre d'un riche travail et d'une exécution délicate. Ceux qui sont à droite et à gauche de l'hôtel de ville forment des espèces de portes flamandes; les deux autres sont ornés de fontaines, surmontées, l'une d'une Amphitrite, l'autre d'un Neptune, dont le char, tiré par des chevaux marins, est accompagné d'un Fleuve, d'un dragon et d'une Naïade.

Enfin, au milieu de la place, se dresse la statue de Stanislas, sur un piédestal en marbre blanc. Trois départements formés de l'ancienne Lorraine concoururent, par leurs souscriptions, à l'érection de ce monument, sculpté par M. Jacquot, Lorrain, coulé à Paris, et inauguré le 6 novembre 1831. Deux inscriptions énumèrent les titres du bon roi à la reconnaissance du pays.

Du point où s'élève la statue, on aperçoit, aux extrémités de deux longues rues tirées au cordeau, deux des sept portes de la ville, bâties en arcs de triomphe, et qu'on nomme porte Stanislas et porte Sainte-Catherine.

Parmi les corvées imposées aux paysans par le régime féodal, il en était une assez bizarre : des vassaux étaient tenus, pendant la première nuit des noces de leurs sei-

gneurs, de venir battre à coups de gaules une mare peuplée de grenouilles, afin de faire cesser le concert désagréable qui résultait du coassement de ces animaux. Ces vassaux étaient les habitants de Laxou ; ces seigneurs étaient les ducs de Lorraine ; cette mare, depuis longtemps desséchée, est aujourd'hui la place Carrière.

Séparée de la place Stanislas par l'arc de triomphe, la place Carrière, sur laquelle se tient la foire annuelle de Nancy, est décorée d'une colonnade qui aboutit à l'ancien hôtel du Gouvernement, aujourd'hui la préfecture. Au milieu est une promenade plantée d'arbres, et entourée d'un parapet surmonté d'urnes et de statues, aux quatre angles de laquelle s'élèvent de jolies fontaines. De riches bâtiments forment les côtés de cette place : la Bourse et le Palais de justice. C'est dans une des salles de ce dernier édifice qu'est exposée la fameuse tapisserie trouvée, après la bataille de Nancy, dans la tente de Charles le Téméraire.

Cette tapisserie, ou plutôt ce qui en reste, présente une longueur d'un peu plus de 25 mètres, sur environ 4 mètres de hauteur. Elle se divise en deux sujets. L'un est l'histoire d'Assuérus révoquant son édit contre les Juifs. On y voit Esther assise sous un pavillon, au milieu de ses dames d'honneur, ayant à ses pieds Aman et sa suite, tête nue, et Assuérus assis sur son trône, entouré de ses conseillers, de Mardochée et de plusieurs Juifs dont la tête est couverte, pendant qu'au pied du trône, un greffier, lunettes sur le nez, taille sa plume et se prépare à écrire. L'autre sujet a pour but de représenter les inconvénients de la bonne chère.

A droite de la place Carrière, et par un des grillages de la place Stanislas, on entre dans une vaste promenade dont la construction fut décidée par un arrêt du conseil des finances de Stanislas, du 26 avril 1765 ; plantée de grands arbres, elle se compose d'une terrasse et d'un jardin. On lui donne le nom de la Pépinière.

A gauche de la place Carrière, et traversant toute la ville vieille, se trouve la Grande-Rue, où sont réunis les plus curieux monuments historiques de Nancy : le palais ducal, l'église des Cordeliers et la chapelle Ronde.

Commencé par le duc Raoul, qui régnait en 1329, le palais ducal fut achevé par René II, qui, le soir de la bataille de Nancy, y fit son entrée sous un arc de triomphe construit avec les ossements des animaux dont les habitants s'étaient nourris pendant le siège. Antoine et Charles III accrurent et embellirent cette résidence, qui reçut, en 1673, Louis XIV avec la reine et sa suite. Stanislas la fit démolir, à l'exception de la face qui donne sur la Grande-Rue, et d'une salle qui servait à la tenue des états. Dans cette salle, nommée salle des Cerfs, parce qu'on y déposait les bois des cerfs tués à la chasse par les ducs, on voit encore un bel escalier, d'une pente si douce qu'il pouvait être franchi par les chevaux et par les voitures. On descendait par cet escalier à la cour du palais, où l'on célébrait anciennement une cérémonie dite *cérémonie des brandons*, et dont nous trouvons une description dans les *Mémoires pour servir à l'histoire de Lorraine*.

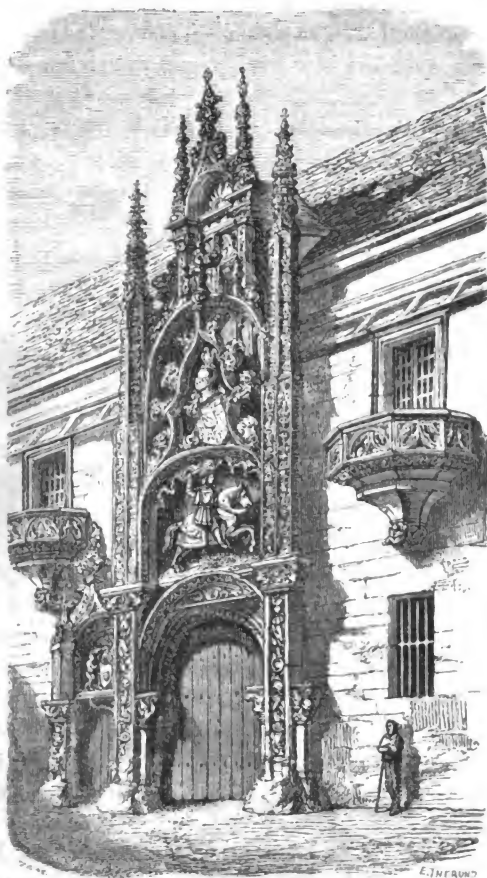
« Les mariés de l'année, de quelque qualité et condition qu'ils fussent, étaient obligés, sous peine d'amende, d'aller, hors de la porte Notre-Dame, au bois de Boudonville, prendre un fagot de bois mort ou de fascine : les sergents de ville, pour épargner aux mariés la peine de monter jusqu'au bois, leur offraient, hors de la porte, des fagots tout faits, moyennant une rétribution volontaire qui ne pouvait être moindre de trois sols. Il s'établissait, hors de cette porte Notre-Dame, une espèce de foire où les sergents de ville avaient le privilège de vendre ces fagots ; d'autres vendaient de petites serpes en bois blanc, des rubans et des bijoux représentant des quenouilles, des rouets, des berceaux et autres attributs des devoirs des femmes dans leur ménage. Les mariés se rendaient, en se donnant le bras, à la salle

des Cerfs, le mari tenant son fagot orné de rubans et ayant une serpette pendue à sa boutonnière, sa femme, un bouquet et un attribut de femme au corset.

« La procession sortait de la salle des Cerfs, faisait le tour de la Carrière, puis venait sur la place de l'Hôtel-de-Ville, maintenant place du Marché, où l'on déposait les fagots et les bouquets en tas pour faire une bure. Les nouveaux mariés se faisaient inscrire à l'hôtel de ville, et recevaient le privilège de certaines exemptions pendant toute l'année. On dansait dans la cour du palais ducal, où les jeunes gens avaient coutume de jeter des pois desséchés. Ces pois assez durs occasionnaient souvent des chutes aux danseurs, et provoquaient par là l'hilarité des spectateurs. A sept heures, il y avait grand souper à l'hôtel de ville; après ce repas, on mettait le feu à la bure, et, en outre, il y avait souvent encore feu d'artifice. C'était pendant ces feux que les nouveaux mariés avaient le droit de proclamer du balcon de l'hôtel de ville les Valentins et les Valentines; proclamation qui se faisait ainsi : « Qui donne-t-on à M. A... ? — Mlle B... » Ces proclamations étaient répétées par la foule, qui toujours manifestait une approbation ou une improbation. Le Valentin ou Valetin devait, dans la semaine, envoyer un bouquet ou un cadeau à sa Valentine; si le cadeau était agréé, la Valentine s'en parait le dimanche suivant, et se présentait, ainsi parée, à la toilette de la duchesse; si le cadeau n'avait point été fait, les voisins du Valentin allumaient, le dimanche, un feu de paille devant la porte de sa maison, en signe de mépris. Les Valentines devaient donner un bal à leurs Valentins; si elles l'oubliaient, ou si elles ne faisaient point une honnêteté pour tenir lieu de bal, on brûlait de la paille devant leur demeure. Ces feux s'appelaient brûler le Valentin ou la Valentine, et étaient une protestation contre le choix fait par les nouveaux mariés. »

Le palais ducal, quoique mutilé, conserve encore une

belle corniche, de riches balcons, sa grande *porterie*, de



Porte du palais ducal.

style ogival tertiaire, et sa petite *porterie*, moins ancienne, appelée autrefois par le peuple *Porte Masco*, du nom de l'ours de Léopold, dont la niche y était placée. On sait

qu'en reconnaissance des secours que le canton de Berne fournit à René II contre Charles le Téméraire, les ducs de Lorraine avaient adopté l'usage d'élever dans leur palais un de ces animaux dont les armes bernoises présentent l'effigie.

Un musée d'antiquités a été, depuis quelques années, établi dans le palais ducal; au-dessus de la porte d'entrée, on voit la statue équestre de Léopold II; cette statue est du sculpteur Viard.

Dans l'église des Cordeliers, bien qu'elle soit considérablement déchue de son ancienne splendeur, on trouve encore quelques monuments dignes d'intérêt, entre autres, le mausolée que la veuve de René II fit élever en mémoire de ce prince, vers l'an 1515. Un Père éternel planant au-dessus de la voûte, les statues coloriées de la Vierge, de l'archange Gabriel, de saint Georges, de saint Nicolas, de saint Jérôme et de saint François, placées au fond de petites niches délicatement travaillées; des anges soutenant les écussons des blasons des ducs de Lorraine, des pilastres et des corniches peints en azur et en vermillon, avec des arabesques d'or en demi-relief, telles sont les principales beautés de cette curieuse sculpture de la renaissance des arts au xv^e siècle. On remarque aussi le tombeau du cardinal de Vaudémont, que l'habile ciseau de Nicolas Drouin a représenté si majestueux et si recueilli, celui de Jacques Callot, dont les restes ont été retrouvés en 1825, et un fragment du mausolée de Philippe de Gueldres, veuve de René II.

Si le sacristain ne laisse pas au visiteur tout le loisir désirable pour contempler ces intéressants morceaux, il lui fera, en revanche, minutieusement examiner une tête de mort, dont la nature a voulu que, par un jeu bizarre, les veines du marbre de l'autel offrissent le dessin parfaitement régulier.

A gauche du chœur de l'église des Cordeliers, est un portique en marbre blanc et noir, dont la frise porte cette inscription :

SISTE MIRANS, VIATOR, QUOT LOTHARINGIÆ DUCES HIC SEPULTI, TOT HEROES,
 QUOT DUCISSÆ, TOT MULIERES FORTES, QUOT EORUM LIBERI, TOT PRIN
 CIPES IMPERIO NATI, COELO DIGNIORES.

« Passant, arrête pour admirer ensevelis ici autant de héros que de ducs de Lorraine, autant de femmes fortes que de duchesses, et dans leurs enfants, autant de princes nés pour régner, plus dignes encore du ciel. »

C'est l'entrée de la chapelle ducale, ou chapelle ronde, sépulture des princes de Lorraine. Ce monument, construit sur les dessins de Baptiste Stabily, fut commencé sous Charles III, terminé sous le duc Henri, restauré par l'empereur François I^{er}, dégradé pendant la Révolution, et enfin restauré une seconde fois, en 1822, aux frais de la France et de l'Autriche. Il forme un octogone régulier, percé de cinq fenêtres dont les vitraux sont violets. Dans les vides que laissent entre elles seize colonnes d'ordre composite, dont les fûts en marbre noir sont surmontés de chapiteaux blancs, on voit rangés, au nombre de sept, les mausolées en marbre noir érigés à la mémoire des ducs de Lorraine et de leur famille. Au-dessus de la corniche sont les seize médaillons des ducs de Lorraine, séparés par des trophées militaires. Des rosaces en vitraux de couleur décorent la coupole, que domine une lanterne percée à jour. Au milieu de la chapelle s'élève un autel en marbre blanc, dont le dessus porte une Vierge entre deux anges adorateurs, et dont le devant représente le Christ sur son linceul. Sous la chapelle règne un caveau sépulcral, avec un gros pilier creux au milieu. Ce fut en 1744 qu'on y déposa les restes des princes morts depuis 1390.

A l'extrémité de la Grande-Rue, se trouve la citadelle qu'

fit construire Louis XIII, non pour défendre la ville, mais pour la tenir en respect et y garantir la sécurité de ses troupes. Cette citadelle est séparée de la ville par les tours de la Craffe, aujourd'hui nommées porte Notre-Dame, et ornées d'une sculpture représentant *l'Annonciation*, dont la composition originale et les ornements délicats dénotent l'œuvre d'un artiste distingué. Une ouverture circulaire éclaire la voûte construite en briques, sous laquelle on passe entre les deux tours. De l'autre côté de la citadelle, et donnant sur la campagne, est une autre porte, aussi appelée Notre-Dame, dont la face intérieure est ornée de trophées d'armes et de quatre bas-reliefs sculptés par Florent Drouin. Sur la face extérieure, qui est d'ordre dorique, on admire une riche disposition de trophées, de cottes d'armes et de statues, ainsi que la belle façon dont les quatre pilastres sont rustiqués. Ce fut par cette porte que Charles le Téméraire entra victorieux dans Nancy, et c'était aussi par elle que les ducs de Lorraine faisaient leur entrée, avant la construction de la porte Saint-Nicolas dans la ville neuve.

De la Grande-Rue on peut aller, dans la rue Callot, visiter une maison bizarrement bâtie, à tourelle proéminente, où mourut le célèbre dessinateur et graveur Jacques Callot. Cet homme n'était pas seulement un grand artiste ; il était encore bon patriote. Louis XIII, après s'être emparé de Nancy, le pria de graver le siège de cette ville : « Je me couperais le pouce, dit-il, plutôt que de rien faire contre l'honneur de mon pays. »

Par la rue du *Maure qui trompe*, laquelle donne également dans la Grande-Rue, et qu'on nommait ainsi à cause d'une enseigne d'hôtellerie, représentant un Maure sonnante de la trompette, on arrive à la plus ancienne des places de Nancy, la place Saint-Epvre, où est située l'église du même nom. Dans la tour de cette église étaient placées six cloches, dont les sons paraissaient si harmonieux à Louis XIV qu'il

les préférerait à la musique de la cour, et qu'il les fit sonner pendant son diner, tout le temps que dura son séjour dans le palais ducal. Des niches sculptées avec soin, quelques restes d'anciens vitraux coloriés, une *Cène*, en marbre blanc, sculptée par Drouin, une vaste peinture à fresque, attribuée à Léonard de Vinci, tels sont les principaux objets que présente l'église de Saint-Epvre à la curiosité du voyageur.



La cathédrale de Nancy.

La cathédrale, située dans la ville neuve, tout près de la porte Saint-Georges, et construite sur le plan de l'église

Saint-André du Val, de Rome, est un monument qui ne date que du XVIII^e siècle. Commencée en 1703, sous le règne de Léopold, elle ne fut achevée qu'en 1742. Sa façade, large de 50 mètres, est d'ordre corinthien dans le sous-bassement, et, au-dessus, d'ordre composite, ainsi que les tours, décorées de pilastres et de balustrades que surmontent des dômes terminés par une lanterne en pierre de taille, ouverte de toutes parts et entourée d'un balcon en fer. Parmi les décorations intérieures de l'église, vous remarquerez la boiserie du sanctuaire; la stalle de l'évêque, surmontée d'une Vierge sculptée par Bagard; deux tableaux de Claude Charles : *le Couronnement de Sigismond*, et un *Banquet de pauvres servis à table par le roi*; les grillages des chapelles de Saint-Jean-Baptiste et de Saint-Charles, exécutés par Lamour; les statues des quatre docteurs de l'Église, sculptées par Drouin; un petit Christ, en face de la chaire; des tableaux de Girardet; une grosse lampe d'argent, qu'on dit avoir été donnée par un prince espagnol prisonnier à Nancy, en 1809; et un magnifique jeu d'orgues qui date de 1758. Le maître autel est d'un très-bel effet, lorsqu'un rayon de lumière vient à passer derrière la statue de la Vierge, placée à l'extrémité du chœur. Saccagée et transformée en temple de la Raison, il s'en fallut peu que, pendant la Révolution, la cathédrale de Nancy ne fût adjugée, pour la somme d'un million, à un acquéreur de biens nationaux.

En sortant de la cathédrale, on n'a que quelques pas à faire pour donner un coup d'œil à la place d'Alliance. Construite pendant le règne de Stanislas, elle se distingue par ses bâtiments réguliers, par ses allées d'arbres, et par une belle fontaine érigée en souvenir du traité passé le 1^{er} mai 1756 entre Louis XV et Marie-Thérèse.

Dans la rue des Dominicains vit encore un souvenir de Gilbert : « Lorsqu'il vint à Nancy, dit M. Lepage, il

occupait une petite chambre au second étage d'une maison voisine de la pharmacie Willemet, et partageait son temps entre l'étude, quelques leçons en ville, et les soirées du comte de Lupcourt. Ce fut dans une de ces soirées que Gilbert fit cette anagramme : *Tu mourras fou*. Le poète, ayant refusé une place que lui avait offerte le comte de Lupcourt, ouvrit dans une des salles de l'hôtel de ville un cours de littérature auquel n'assistèrent longtemps que quelques personnes. Enfin un soir Gilbert, arrivant pour faire son cours accoutumé, trouva la salle remplie d'auditeurs. Déjà il montait en chaire, rayonnant de joie, lorsqu'une personne lui demanda si le spectacle commencerait bientôt. Le public s'était trompé; il accourait voir des figures de cire placées dans un autre salon. Gilbert, découragé et humilié, quitta Nancy quelque temps après. »

Au centre de la ville neuve est une place, nommée place du Marché, sur laquelle s'élève une halle magnifique.

Ce n'est pas seulement pour le nombre et la richesse de ses édifices publics que Nancy figure parmi les plus belles villes de l'Europe, mais encore pour la beauté de ses maisons, bâties en pierres de taille, et de ses rues, larges, aérées, tirées au cordeau, qui, dans la ville neuve, se coupent presque toutes à angle droit. Sept portes monumentales y donnent accès. Outre celles que nous avons déjà signalées, on remarque encore :

La porte Neuve, d'ordre ionique, située à l'extrémité du cours d'Orléans, près de la citadelle, et construite, en 1785, pour célébrer la naissance du dauphin et l'alliance de la France avec les États-Unis;

La porte Stanislas, d'ordre dorique, élevée par Stanislas, en 1752, et reconstruite dix ans plus tard, après s'être écroulée faute de fondations suffisamment solides;

La porte Saint-Jean, dont la face extérieure, d'ordre dorique, présente quatre pilastres sculptés par Israël Silvestre,

au-dessus desquels étaient des chambres pour les soldats mariés. Non loin de cette porte est la place Saint-Jean, où se trouvent à la fois le temple protestant, un quartier de cavalerie, l'hôpital militaire, le mont-de-piété et la caisse d'épargne ;

La porte Saint-Georges, ainsi nommée de la statue que Charles III y fit placer, et dont l'exécution avait été confiée à Florent Drouin.

Sept faubourgs environnent Nancy :

Le faubourg des Trois-Maisons , terminé par un pont , au delà duquel vous irez visiter la côte de Flabémont, où était assis un camp romain, et, plus loin, les ruines d'un prieuré qui date du x^e siècle ;

Boudonville, formé de jolies maisons de campagne entourées de riants jardins. On y visite la côte Sainte-Catherine , où l'on exploitait autrefois une carrière de marbre jaspé ; la Croix - Gagnée, où le peuple de Nancy se rendait processionnellement en pèlerinage, et la côte des Chanoines , où se récoltent les meilleurs vins des environs de Nancy ;

Le faubourg Saint-Pierre qui est, de tous, le plus grand et le plus beau. Il renferme le séminaire diocésain, autrefois maison des missions royales, et deux églises : celle de Saint-Pierre et celle de Bon-Secours. C'est dans cette dernière que sont renfermés les mausolées du roi Stanislas et de son épouse Catherine Opalinska. Élevée par Stanislas, l'église de Bon-Secours a remplacé l'ancienne chapelle de Notre-Dame de la Victoire et des Rois, que le duc René II avait fait bâtir en réjouissance de sa victoire sur Charles le Téméraire. Près de là, 4000 Bourguignons avaient été inhumés dans un cimetière où l'on voyait une croix avec cette inscription :

Mil quatre cent soixante et seize advint,
Que Charles duc de Bourgogne icy vint,

Cuidant Nancy surprendre à force d'armes,
 Veille des Rois qu'on départ le gâteau;
 Il fut occis en passant un ruisseau,
 Et la plupart de ses hommes de guerre
 Furent occis, et sçurent sur la terre
 Du pieux René qui, vertueusement,
 Obtint sur eux glorieuse victoire,
 Dont les corps sont cy gisans; en mémoire
 De ce conflit, Renée de Bourbon,
 Noble princesse, ayant vouloir très-bon,
 Femme du très-illustre duc Antoine,
 Fils de René, noble duc de Lorraine,
 A fait bâtir le cimetière et la croix,
 L'an mil cinq cent avecque vingt et trois :
 Priez à Dieu que, par sa sainte grâce,
 Aux trespassez pardon et mercy fasse. Amen.

Les autres faubourgs sont :

Celui de Saint-Jean, ainsi appelé de l'ancienne commanderie de Saint-Jean de Viriloth, dont on aperçoit les ruines, à son extrémité. Presque en face de ces ruines, une croix de pierre, placée dans l'étang Saint-Jean, indique l'endroit où l'on croit que fut retrouvé le corps du duc de Bourgogne. Ce faubourg, dans le voisinage duquel est l'embarcadère du chemin de fer, renferme le dépôt de mendicité, et conduit, par un de ses embranchements, à l'hospice des aliénés de Maréville;

Le faubourg Stanislas, où l'on trouve l'institut des sourds-muets, et la maison de *la Chatte*, dite *Cœur-en-Côte*, parce qu'elle est située sur la côte de Toul, et que, le 22 septembre 1768, le clergé de Paris vint y faire au clergé lorrain la remise du cœur de la reine Marie Leczinska, morte peu de temps auparavant;

Le faubourg Saint-Georges, au delà duquel est Dommartemont (*mons Bartis*), où il y eut un camp romain;

Et le faubourg Sainte-Catherine, qui offre, à son ex-

trémité, les Grands-Moulins, dont l'existence remonte au XIII^e siècle, et qui renferme de magnifiques abattoirs.

Nancy est riche en célébrités artistiques et littéraires. L'auteur des *Lettres d'une Péruvienne*, Mme de Graigny; Louis Maimbourg, le prédicateur aux saillies burlesques; Palissot, que rendit célèbre un moment sa comédie des *Philosophes*, dirigée surtout contre J. J. Rousseau; le poète Saint-Lambert; le spirituel critique Hoffmann; Gilbert de Pixérécourt, un des créateurs du mélodrame; Mme Élisabeth Voïart, auteur de romans intéressants; Claude Gelée, dit *le Lorrain*, le premier paysagiste de l'Europe; Jacques-Charles François, inventeur de la gravure en dessin; Jacques Callot; le graveur Israël Silvestre; les sculpteurs Lambert Adam et Nicolas Adam; le peintre Isabey; Gardel, l'émule de Vestris, et la célèbre tragédienne, Mlle Raucourt, étaient aussi des enfants de Nancy.



Église à Nancy.



Vue de Saint-Nicolas.

V.

DE NANCY A STRASBOURG.

Le voyageur, en sortant de Nancy, laisse à gauche une colline assez élevée, pour entrer au milieu des champs, des bois et des villages, dans une belle plaine où il va traverser la Meurthe, en même temps que le canal de la Marne, sur un pont de 19 mètres de largeur ; puis il court, au bas d'un coteau chargé de vignes, ayant à sa gauche le canal, jusqu'à la station de *Varangéville-Saint-Nicolas*.

La Meurthe seule sépare la petite ville de Saint-Nicolas du village de Varangéville, dont elle était autrefois l'annexe, et

qui pourrait aujourd'hui passer pour son faubourg. Varangéville, d'une origine ancienne, appartenait dès 770 à l'abbaye de Gorze. C'était, dans le ^{xvii}^e siècle, un bourg d'une certaine importance, puisqu'on y comptait un couvent de capucins, une maison de jésuites, trois congrégations de religieuses et un hôpital. Les bâtiments et l'église des capucins, situés près du pont, à gauche, sont devenus des habitations particulières. L'ancien prieuré, transformé en maison de ferme, présente encore quelques beaux restes d'une église du ^{xi}^e siècle. L'église actuelle et la tour paraissent dater du commencement du ^{xv}^e siècle.

Sur l'emplacement qu'occupe aujourd'hui Saint-Nicolas, il n'y avait, en 900, qu'une chapelle dédiée à la Vierge, une métairie, dépendance de Varangéville, et un port qui fut cause qu'on appela ce lieu *le Port*, et le canton où il se trouvait : *le Portois*. Vers 1807 un gentilhomme lorrain fit don à la chapelle d'une phalange de la main de Saint-Nicolas. Il n'en fallut pas davantage pour faire accourir en foule les habitants des pays voisins. Le prieur de Varangéville se vit obligé d'attacher quelques-uns de ses religieux à ce lieu de pèlerinage. Bientôt même un prieuré s'y établit, et la chapelle fut remplacée par une église assez vaste pour contenir ses nombreux visiteurs. Cette église prit le nom de Saint-Nicolas, et devint de plus en plus célèbre par les miracles qui s'y accomplissaient, et dont la renommée se répandait en tous lieux. Au commencement du ^{xiv}^e siècle, on voyait, suspendues aux piliers, des chaînes énormes qui avaient servi à lier les seigneurs chrétiens pris par les infidèles en Palestine. Voici ce que la tradition raconte à ce sujet : « Un comte de Richécourt, s'étant trouvé en Palestine dans les prisons, et chargé de fers, entre les mains des infidèles, invoqua saint Nicolas et se voua à lui ; aussitôt il se trouva miraculeusement transporté avec ses chaînes à la porte de l'église du saint. » Le bénédictin dom Calmet, tout en racontant cette

merveilleuse histoire, fait observer avec un certain scepticismisme, qu'il est difficile de se persuader qu'un homme ait pu être transporté de la Palestine à Saint-Nicolas : « C'est, ajoute-t-il, un assez grand miracle que le seigneur de Richécourt ait obtenu sa délivrance, et ait apporté et déposé ses chaînes à Saint-Nicolas, comme un monument de la liberté qu'il avait obtenue par les mérites du saint, sans vouloir faire croire qu'il fut transporté, encore chargé de ses chaînes, à la porte de l'église du saint. Toutes les autres circonstances qu'on raconte de ce miracle peuvent être regardées comme des embellissements que la pieuse crédulité du peuple y aura ajoutés. »

Cependant Saint-Nicolas commençait à prendre de l'importance ; le duc Ferry avait affranchi les habitants en 1265 ; dans la première moitié du xiv^e siècle, il s'y établit des marchés qui furent organisés plus tard sous le nom de foires franches. Mais la véritable illustration de cette petite ville commence au xvi^e siècle ; alors elle vit s'élever l'église monumentale qui la décore aujourd'hui ; alors elle posséda la première imprimerie connue en Lorraine. En 1503, Pierre Jacobi faisait sortir de ses presses les *Heures de la Vierge*, et, en 1518, la *Nancéide*, poème de Pierre de Blaru. Quant aux pèlerinages, ils devenaient plus nombreux que jamais. Les plus hauts personnages venaient s'agenouiller devant l'autel du saint, et faisaient des dons à l'église ; c'était du roi René que venait le bras d'or où était enfermée la précieuse relique. Ce reliquaire était orné de pierres précieuses entre lesquelles se trouvait une agate sculptée, représentant une Vénus. Comme le peuple s'obstinait à la baiser avec respect, croyant baiser l'image de la Vierge, on la détacha pour la remplacer par un saint Nicolas, et on l'envoya à Louis XIV.

Le duc Charles III ayant obtenu du pape que le jubilé durât toute l'année 1602 à Saint-Nicolas, on y vit venir deux cent mille pèlerins ; six mille prêtres y dirent la messe ; vingt mille hérétiques y firent abjuration.

La ville de Saint-Nicolas, arrivée au plus haut point de prospérité, devait déchoir : le 4 novembre 1635, elle fut envahie, pillée et incendiée par les Suédois, auxiliaires de la France. Cet événement lui enleva la confiance des commerçants de la Lorraine, qui commencèrent dès lors à transférer leurs réunions à Francfort-sur-le-Mein.

L'église, commencée en 1494 par le prieur Simon Moyset, fut achevée en 1544. On remarque avec surprise, dans le plan de ce monument, l'inclinaison de l'axe plus sentie qu'elle ne l'est ailleurs. On donne plusieurs explications de cette singularité architecturale. Quelques-uns prétendent que, saint Nicolas étant le patron des gens de mer, l'architecte avait voulu donner à son église la forme courbe d'un vaisseau ; d'autres ont cherché le motif d'une pareille bizarrerie dans l'inclinaison de la tête du Christ. Il y a une troisième opinion plus simple et plus vraisemblable : Simon Moyset, n'étant pas maître du terrain, fut, dit-on, obligé de donner cette forme à l'édifice, par le refus que lui firent des propriétaires voisins de lui céder ou de lui vendre leurs maisons.

L'église de saint Nicolas renferme de beaux fonts baptismaux sculptés au xvi^e siècle, quelques vitraux bien conservés, un jubé où est déposée la relique.

Le lundi de la Pentecôte, on y voit encore aller en pèlerinage bon nombre de personnes qui en reviennent avec des bouquets et des rubans au chapeau ou à la ceinture.

Saint-Nicolas-du-Port a vu naître le fondateur de son église, le prieur Simon Moyset ; Didier Oriet, auteur du poème de la *Suzanne*, imprimé en 1553 ; le médecin alchimiste Nicolas Guibert ; le savant bénédictin Claude Petitdidier ; André Joly, peintre du xviii^e siècle.

Rosières-aux-Salines, autre petite ville de l'ancien duché de Lorraine, n'est éloignée de Varangéville que de 5 kilomètres qu'on franchit rapidement, en suivant la vallée de la Meurthe.

Située au milieu d'un territoire fertile, coupée en trois parties par deux bras de la Meurthe, cette ville tirait autrefois sa principale richesse des salines qu'on y exploitait. En 1760, elle en fut privée par un arrêt du conseil des finances, qui les supprima par mesure d'économie. Les bâtiments de l'exploitation, construits par Stanislas, furent utilisés d'abord comme caserne d'infanterie; on y établit plus tard un dépôt d'étalons, supprimé en 1789. On y envoya, en 1793, le haras du duc des Deux-Ponts, dont les Français venaient de s'emparer; ce haras y est encore aujourd'hui, et on le regarde comme un des plus considérables de France.

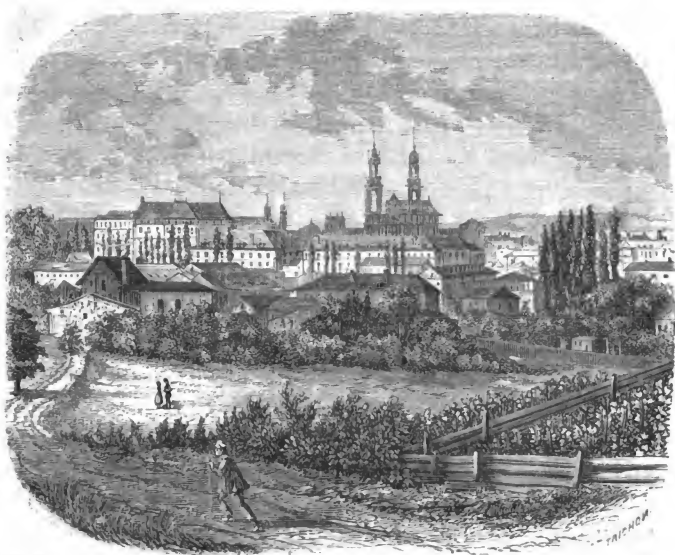
On voit à Rosières beaucoup de maisons bâties au ^{xv}^e et au ^{xvi}^e siècle; il reste de ses anciennes fortifications deux tours, une portion de rempart de 100 mètres de longueur environ, et une porte surmontée d'un donjon où est l'horloge. Cette ville possède une très-belle église d'ordre dorique, bâtie en 1744 par l'architecte Claude-Nicolas Mique; un hôtel de ville qui sert aussi de maison d'école; une place au milieu de laquelle est une fontaine monumentale; un hospice dont la fondation remonte à 1437; une synagogue.

Vers le sommet du coteau qui domine Rosières, on a découvert, en 1843, dans les vignes, des traces d'une ancienne construction, une agrafe antique en bronze, et des monnaies du même métal, de Domitien et d'Antonin.

Sur la rive gauche de la Meurthe, vient ensuite *Blainville-la-Grande*, qu'on appelle aussi Blainville-sur-l'Eau, parce qu'elle possède un superbe cours d'eau qui fait mouvoir des moulins à blé, une scierie de marbre, une belle filature de coton.

Blainville était autrefois un bourg considérable, et le chef-lieu d'un marquisat. On voit encore l'enceinte du château, des vestiges de l'enceinte du bourg, et, aux extrémités de la grande rue, deux portes bien conservées, ornées de sculptures et de statues.

A l'entrée d'une belle plaine, au confluent de la Vezouze et de la Meurthe, paraît *Lunéville* (*Lunæ villa*, ville de la lune), ainsi nommée du culte que l'on rendait autrefois à Diane sur le mont Léomont, à une lieue de là.



Vue de Lunéville.

Suivant la tradition, il y avait sur cette montagne une fontaine, un bois et un temple consacrés à Diane : on n'a découvert aucune trace du temple ; mais en creusant autour de la fontaine, alors presque ensevelie sous les terres, on trouva, il y a une centaine d'années, entre un grand nombre de médailles romaines, deux espèces de médailles en plomb, représentant « la déesse Diane, fort bien faite, toute nue, ayant sur la tête le croissant, qui est sa marque distinctive, et qui lui sert comme de couronne. » (Dom Calmet, *Notice de la Lorraine*.) En creusant les fortifications de Lunéville, en 1559,

on découvrit deux statues en pierre : l'une représentait un homme tenant à la main une sorte d'enseigne sur laquelle était un croissant ; l'autre figurait une femme ayant la tête encadrée dans un croissant renversé.

Il ne faut pourtant pas conclure de tout cela qu'il soit nécessaire, pour connaître l'origine de cette *Villa lunæ*, de remonter jusqu'aux temps de la fable. Simple maison de chasse avant le x^e siècle, ce fut à cette époque seulement que Lunéville devint le chef-lieu d'un comté. Les seigneurs de ce comté restèrent indépendants jusqu'en 1246 ; le comte Hugues en fit alors la cession à Matthieu II, duc de Lorraine. Dix-neuf ans plus tard, la ville était affranchie par Ferry III, en même temps que Nancy et Saint-Nicolas.

En 1476, pendant qu'une partie de la Lorraine était au pouvoir du duc de Bourgogne, Lunéville, occupée par 400 Bourguignons, fut reprise par les troupes lorraines, après une vigoureuse résistance.

L'armée des protestants d'Allemagne ayant envahi la Lorraine, en 1587, pour venir au secours des protestants français, le baron d'Aussonville, colonel de l'infanterie lorraine, fortifia Lunéville à la hâte, et fit si bonne contenance que l'armée ennemie passa sans oser l'attaquer.

De nouvelles fortifications, et un château bâti en 1610 par le duc Henri, complétèrent le système de défense de cette ville. Successivement occupée par le maréchal de La Force, puis par Jean de Vert, elle fut reprise, en 1638, par le duc Charles IV ; mais, vers la fin de la même année, le duc de Longueville l'emporta de vive force ; les officiers et les soldats furent faits prisonniers de guerre ; Louis XIII ordonna de détruire les fortifications, et la pauvre place démantelée se vit alors en proie à trois fléaux à la fois : la famine, la peste et la cruauté des Suédois. Louis XIV fit raser le château en 1678.

Lunéville commença à se relever de tant de désastres, lors-

que Léopold prit possession du trône de Lorraine. Ce prince vint y fixer son séjour en 1702, et s'occupa d'y faire de grands embellissements. On vit bientôt s'élever un magnifique palais, avec des bosquets ornés de belles statues dues au ciseau



Château de Lunéville.

de Nicolas Renard. Aux masures bâties sur les ruines des remparts succédèrent de belles constructions. Les ponts de bois jetés sur la Vezouze firent place à des ponts de pierre. L'hôpital, ruiné pendant les guerres, fut rétabli. Trois faubourgs sortirent de terre avec une rapidité merveilleuse : ceux de Nancy, de Villers et de Ménil. Enfin, pour donner un éclat plus vif encore au lieu qu'il avait choisi pour sa résidence, Léopold y fonda une académie qu'illustrèrent bientôt les hommes les plus distingués de la province.

Sous le règne de Stanislas, la splendeur de Lunéville eut encore une période d'accroissement qui s'arrêta en 1766, à la mort de ce prince.

Devenue française à cette époque, ainsi que le reste de la Lorraine, cette place ne compte plus guère dans son histoire qu'un événement remarquable : le traité de Lunéville, signé dans un hôtel de la rue d'Allemagne, le 9 février 1801.

Parmi les monuments que renferme Lunéville, il en est qu'une nouvelle destination a malheureusement dépouillés d'une grande partie de leur ancienne splendeur : ainsi l'on ne doit plus s'attendre, si on a lu les descriptions du temps, à retrouver intact le château de Léopold et de Stanislas : il est, de même que celui de Commercy, converti en caserne ; c'est un régiment de cavalerie qui l'occupe.

L'église Saint-Remy, construite par Romain, vers 1750, sur le terrain de l'ancienne abbaye, présente un portail surchargé de figures et d'ornements, et surmonté de deux tours dont l'une porte la statue de saint Pierre, et l'autre, la statue de saint Michel terrassant le démon. On y voit le tombeau de la célèbre marquise du Châtelet.

Sur la place Neuve, il y avait une magnifique fontaine, à huit jets d'eau ; elle a disparu depuis 1796.

Le manège couvert, où peuvent manœuvrer 200 cavaliers, est un des plus vastes de France ; on admire sa belle charpente, en bois de châtaignier, que ne soutiennent aucuns supports intérieurs. Cet édifice a 100 mètres de longueur sur une largeur de 27.

La caserne de l'Orangerie, d'une architecture simple, est remarquable par sa distribution intérieure.

Le champ de Mars a plus de 200 hectares de superficie.

Les restes du jardin qui entourait le château forment une charmante promenade qu'on appelle *le Bosquet*.

Enfin, Lunéville possède une salle de spectacle, deux ponts sur la Vezouze, et un étang appelé l'étang de Moudon.

Féconde en personnages remarquables, cette cité a produit entre une foule d'autres : Charles Chéron, graveur de mé-

dailles de Louis XIV; Jean Girardet, successivement abbé,



Saint-Remy, à Lunéville.

étudiant en droit, cornette de cavalerie, élève de Claude Charles, et enfin peintre de Stanislas; le maréchal duc de Beauvau; le chevalier de Boufflers, membre de l'Académie française et de l'Assemblée constituante, auteur de poésies agréables, et surtout du rapport célèbre qui assura aux au-

teurs et aux artistes le droit de propriété sur leurs œuvres; Sonnini, le collaborateur de Buffon.

Lunéville a disparu, ainsi que sa forêt, sa plaine, ses rivières qu'on traverse sur des ponts d'une construction remarquable; le train contourne la vallée de la Vezouze, près du village de *Marainviller*, dont il n'y a rien à dire, si ce n'est que, dans l'histoire du ^{xiii}^e siècle, on trouve quelques traces de son existence; il glisse à travers des champs et des bois, sur un terrain où les villages sont assez clair-semés; il s'arrête quelques secondes à *Emberménil*, où le fameux abbé Grégoire était curé, lorsqu'il fut député aux états généraux; il vous laisse à peine le loisir d'apprendre que, dans le voisinage d'*Avricourt*, il y a un lieu rempli d'ossements, qu'on appelle le *camp des Suédois*, et un pré, nommé *pré des hosties*, dont le propriétaire, par suite d'un vieil usage qui s'est conservé jusqu'à nos jours, est tenu de fournir les hosties à l'église. D'*Avricourt* à *Héming*, il court le long d'une forêt, sur un sol ondulé, divisé en champs de différentes cultures, soigneusement entretenus; *Héming*, petit village à gauche, dont le nom ne s'est pas plus trouvé sous la plume des historiens que sous celle des géographes, le laisse entrer enfin dans une jolie vallée baignée par la Sarre, où il ne s'arrête qu'en présence de *Sarrebourg*.

On rencontre, à 4 ou 5 mètres de profondeur dans le sol, des traces d'édifices qui ne permettent guère de révoquer en doute l'ancienneté de cette petite ville. Quelques savants, dont l'opinion du reste n'est point appuyée de preuves solides, prétendent qu'elle fut fondée par l'empereur Galba. Elle est désignée, dans l'itinéraire d'Antonin, sous le nom de *Pons Saravi*.

Brûlée entièrement en 1213, la ville de Sarrebourg fut reconstruite et fortifiée en 1240 par Jacques de Lorraine, évêque de Metz, sur un terrain moins étendu, dit-on, que celui qu'elle occupait auparavant. Vers ce même temps,

les Lombards s'y établirent; un comptoir y fut ouvert pour le commerce d'Allemagne, et de là lui vint le surnom de *Kauffmann* (marchande). Le même Jacques de Lorraine y fonda la collégiale de Saint-Étienne, en 1256. Les évêques de Metz demeurèrent paisibles possesseurs de Sarrebourg jusqu'en 1350, époque vers laquelle commença, entre eux et les bourgeois, une lutte qui devait, comme ailleurs, finir par l'affranchissement de la ville. Incendiée de nouveau en 1461, elle fut rebâtie en 1483. Elle s'était, dès 1464, soustraite à l'autorité temporelle de l'évêque de Metz, en reconnaissant solennellement pour souverain Jean II, duc de Lorraine, et avait obtenu des franchises et des privilèges très-importants qui furent confirmés par les successeurs de ce prince. Dans la charte du duc René (1476), on remarque ce passage :

« Et lorsque nous et nos successeurs serons en guerre, ou que nous devons nous y mettre, et que nous manderons les gens de Sarrebourg, ils marcheront tout près de notre personne; ils auront le pas sur les autres, par cette raison qu'ils furent les premiers par qui notre duché a été reconquis, et qu'ils demeurèrent fermes dans leur fidélité. Et à tout jamais ils devront, avant tous les autres, être fournis du vin de notre cave et des provisions de notre château en abondance. »

Le marquis Albert de Brandebourg incendia, en 1552, la forteresse de Sarrebourg, qui n'a jamais été rétablie.

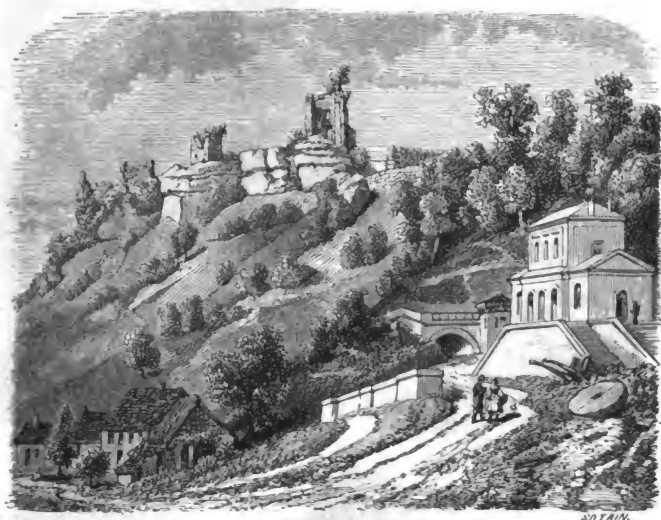
Brûlée une troisième fois par les Suédois, cette ville fut restaurée par Louis XIV, et partagea, depuis, les destinées de la Lorraine.

En 1834, on a découvert, aux environs de Sarrebourg, des médailles de Pertinax, d'Antonin le Pieux, de Faustine et de Commode. Plus récemment, on a trouvé une petite statue équestre, représentant un guerrier triboque, et un bas-relief sur lequel est Apollon jouant de la lyre.

Sarrebourg est la patrie d'Antoine-Louis Levasseur, dé-

puté à l'Assemblée législative et à la Convention nationale, et membre des Cinq-Cents, à qui l'on doit le décret sur l'organisation judiciaire, et du sculpteur Labroise.

Au delà de Sarrebourg, et par une vallée qu'arrosent de nombreux ruisseaux, on atteint la chaîne des Vosges, qu'on traverse par le souterrain de Hommarting. Ce souterrain a 2678 mètres de longueur; l'ouverture par laquelle on y entre est à gauche du canal de la Marne au Rhin et au même niveau, tandis que celle qui sert à en sortir se trouve à droite de ce même canal et 12 mètres plus bas. Cela tient à



Tunnel de Lutzlebourg.

ce qu'on s'est enfoncé sous la montagne, avec une pente de 0^m,005 par mètre en croisant le canal et en passant par-dessous. Ce travail, immense, difficile, est le plus remarquable de toute la ligne. En sortant du souterrain, on se trouve dans une gorge que forment des rochers déchirés, surplombants, étayés par des piliers en pierre. Un second

tunnel, qui n'a que 245 mètres, conduit au village de *Lutzelbourg*, dont on aperçoit le château en ruines, sur une montagne qui domine une vallée profonde. On traverse encore quatre souterrains de 432, de 395, de 500 et de 308 mètres; à voir la forme extérieure de ce dernier, on dirait une forteresse féodale. Le canal, la Zorn, les montagnes, les deux châteaux de Haut-Barr et de Géroldseck, qu'on



Ruines du château de Haut-Barr.

remarque avant d'arriver à *Saverne*, tout semble réuni pour donner à cette contrée un aspect des plus pittoresques.

Dans cette vallée de la Zorn, il y eut jadis, au pied d'une montagne, une réunion d'hôtelleries servant de lieu d'étape entre Strasbourg et Metz, ce qui avait fait donner à ce lieu le nom de *Tabernæ*. Plus tard il s'y forma une ville qui prit le nom de Saverne; elle appartient d'abord aux évêques de Metz, et passa ensuite sous la domination des évêques de

Strasbourg, qui y possédaient un très-beau château : c'était une de leurs maisons de plaisance. Saverne était fortifiée ; elle fut prise et reprise plusieurs fois ; on détruisit ses fortifications en 1696.

Le palais, l'hôpital, l'église, l'ancien château des évêques de Strasbourg, tels sont les monuments remarquables de cette ville qui ne forme, pour ainsi dire, qu'une seule rue.



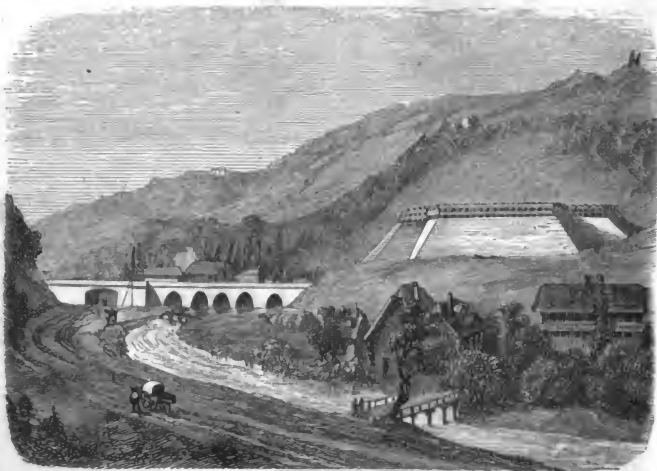
Vue de Saverne.

La montagne au pied de laquelle est située Saverne présente un des plus curieux ouvrages de l'industrie humaine : c'est une route qui s'élève en spirale insensible. Du sommet, les regards embrassent le panorama de l'Alsace, et voient s'élever majestueusement dans les airs le Munster, cette merveilleuse flèche de la cathédrale de Strasbourg.

De Saverne à Hochfelden, on ne quitte point la vallée de la Zorn ; on parcourt, au pied des Vosges, une plaine assez

riante, coupée de ruisseaux, ombragée çà et là par des saules et par des peupliers, et dans laquelle on rencontre deux stations : *Steinbourg*, puis *Dettwiller*, où il n'y a rien à remarquer qu'un petit clocher de forme orientale.

Hochfelden est un gros village, situé près de la Zorn, dans un pays fertile. C'est là que commencent à se montrer ces maisons semblables à des chalets suisses, qui donnent aux villages d'Alsace un aspect si pittoresque.



Pont viaduc de la Zorn.

A partir de Hochfelden, le terrain s'aplanit, et la locomotive s'élance dans la vaste plaine au milieu de laquelle est Strasbourg ; elle passe devant *Monmenheim* ; devant *Brumath*, petite ville sur la Zorn, célèbre par la victoire que les Français y remportèrent en 1793 sur les Autrichiens ; elle laisse derrière elle *Vendenheim*, un de ces nombreux villages dont les chemins de fer ont révélé l'existence ; elle fait son entrée dans la vieille capitale de l'Alsace, dans la ville des souvenirs du moyen âge, au milieu d'un peuple qui a conservé son type, son caractère, et jusqu'à son costume.



Palais impérial.

VI.

STRASBOURG.

Il est impossible d'établir par une date l'origine de la ville de Strasbourg. On sait seulement qu'au 1^{er} siècle de l'ère chrétienne elle était occupée par les Triboques, peuplade germanique, qu'elle faisait partie du district des Médiomatriciens, et qu'elle s'appelait *Argentorat*, d'un mot celtique qui signifie : ville à l'endroit où l'on passe l'eau. Ce nom lui venait sans doute de sa position sur l'Ill et du voisinage du Rhin. La conquête de César en ayant fait une ville romaine,

elle fut fortifiée par Drusus, qui en fit une place importante. Il s'y établit alors de célèbres manufactures d'armes. Pillée par les Allemands dans une de leurs incursions, la ville d'Argentorat fut délivrée en 357 par Julien, qui battit complètement cette tribu germanique, et fit prisonnier son roi Chrodomaire. En 407, elle fut ravagée par les Alains et les Vandales ; à ces bandes de barbares en succédèrent d'autres, parmi lesquelles se trouvèrent des Francs qui s'y établirent et y apportèrent leurs lois et leurs coutumes.

L'Alsace, en 451, fut envahie par Attila, et Argentorat n'échappa point à la fureur des Huns ; quarante-trois ans plus tard, la province et la cité, envahies de nouveau, tombaient au pouvoir des Allemands. Mais ceux-ci, vaincus à Tolbiac, se soumirent à Clovis, et Argentorat, devenue ville franque, ne tarda pas à prendre le nom de Strateburg, Stratisburg, Strazburg (ville d'argent), traduction mauvaise, mais que les Francs croyaient exacte, parce qu'ils regardaient *Argentorat* comme un mot d'origine latine.

Fortifiée, rebâtie par Clovis et par ses successeurs, la ville de Strasbourg fait alors partie du royaume d'Austrasie ; les rois austrasiens y élèvent des palais et viennent y séjourner quelquefois.

Quoique l'on donne à l'évêché de Strasbourg une origine plus ancienne, il n'est guère possible d'en parler avant 673, époque vers laquelle Dagobert II fit diverses donations à l'évêque saint Arbogast. Vers la fin du VIII^e siècle, Charlemagne accorde de nouveaux privilèges à cet évêché, qui devient de bonne heure un des plus riches et des plus importants. Une semblable prospérité favorise le développement de la ville, enrichie par le commerce considérable qu'elle fait avec les Frisons et les peuples maritimes.

En 843, l'Alsace qui, dès les premières années du VII^e siècle, formait un duché, échoit à Lothaire, dans le partage que font entre eux les trois fils de Louis le Débonnaire ;

vingt-sept ans plus tard, un nouveau partage, entre Charles le Chauve et Louis le Germanique, la réunit au royaume d'Allemagne. En 895, elle revient au royaume de Lorraine. Ce royaume et l'Alsace, longtemps disputés par les rois de France et d'Allemagne, deviennent enfin la propriété de ce dernier, en 925.

Pendant toutes ces vicissitudes, le pouvoir de l'évêque prenait une extension de plus en plus grande. L'empereur Otton II lui confirme, en 974, le droit de battre monnaie, et lui accorde, en 982, le droit de rendre justice. Mais reconnaissant bientôt la nécessité de se créer dans les villes des appuis contre le pouvoir envahisseur des grands et du haut clergé, les empereurs ne tardèrent point à favoriser l'esprit d'indépendance dans la population. C'est ainsi que les Strasbourgeois obtiennent d'Henri V, en 1119, la suppression d'un impôt épiscopal sur le vin, et de Lothaire II, dix ans plus tard, le droit de ne plus être jugés que par les juges de la ville, qui déjà étaient en partie choisis par les habitants. Enfin Henri VI reconnaît, en 1205, la ville de Strasbourg comme ville immédiate de l'empire, et porte ainsi le dernier coup à la puissance épiscopale.

Un homme entreprend de relever ce pouvoir abattu : Walther de Géroldseck, évêque en 1260. Une guerre intestine s'allume. Les bourgeois détruisent le château épiscopal de Haldenburg ; Walther met la ville en interdit. Quelques prêtres seulement restent dans Strasbourg, ayant à leur tête le chantre du chapitre, Henri de Géroldseck. L'évêque rassemble une armée, la ville forme une alliance avec Rodolphe de Habsbourg, et demande du renfort à Colmar et à Bâle. Une bataille s'engage près de Hausbergen ; les archers de la ville décident de la victoire : soixante-dix nobles restent sur le champ de bataille ; les Strasbourgeois, dont la perte est insignifiante, rentrent dans la ville, traînant en triomphe soixante-seize seigneurs prisonniers. Walther meurt de cha-

grin; il est remplacé par Henri de Géroldseck, qui fait droit à toutes les réclamations des Strasbourgeois. A partir de ce moment, Strasbourg est un État souverain, une ville libre, où l'évêque conserve seulement les droits de péage et de monnaie.

Les querelles de religion, ou plutôt les inquisitions religieuses, les divisions de l'empire, les dissensions intestines plongent Strasbourg dans une sorte d'anarchie, pendant la fin du XIII^e siècle et une partie du XIV^e. A cette époque, la ville comptait trois classes d'habitants : les *chevaliers*, qui constituaient la noblesse ; les *bourgeois*, qui comprenaient les propriétaires dont les propriétés étaient libres, les marchands et certains industriels ; les *artisans*, divisés en douze tribus. Le sénat n'était choisi que parmi les membres des deux premières classes, et le conseil se composait de vingt-quatre membres pris uniquement dans la première.

Le 20 mai 1332, à la suite d'une rixe survenue dans un banquet, entre les Zorn et les Mülnheim, deux partis qui s'étaient formés dans la noblesse, les bourgeois, alarmés des dimensions que prend la lutte, s'emparent de la garde et de l'administration de la ville ; la grande bannière, le sceau, les clefs des portes sont remis entre leurs mains. Bientôt une nouvelle constitution est établie ; la troisième classe s'introduit dans le conseil, elle y domine : sur quarante-sept membres, vingt-cinq sont artisans. Les principes essentiels de cette constitution sont si solidement fondés, qu'ils restent en vigueur jusqu'à la révolution française.

Pendant près d'un siècle et demi, l'histoire de la ville de Strasbourg n'offre plus que de sombres tableaux. La peste noire la dépeuple ; les compagnies franches la dévastent ; les empereurs restreignent, suppriment et confirment tour à tour ses privilèges ; les dissensions intérieures la déchirent ; les guerres de l'empire l'épuisent ; des bandes formées d'Anglais et des débris de la faction des armagnacs s'abattent

sur son territoire qu'elles ravagent. Cependant, au milieu de tous ces éléments de ruine, cette puissante cité, loin de succomber, se fortifie, s'embellit; elle achète des seigneuries et des villages; elle élève le plus beau monument de la fin du moyen âge, sa cathédrale; elle produit l'imprimerie; elle grandit en importance politique; enfin elle achève, en 1482, sa constitution populaire, si heureusement commencée cent cinquante ans auparavant.

Alors se produit un fait immense, auquel Strasbourg va prendre une part active: la réforme. Un curé de la cathédrale, Matthieu Zell, donne le premier signal; le mouvement commence et se propage avec rapidité. Une confession particulière est signée par les villes de Strasbourg, de Constance, de Lindau et de Memmingen, et présentée à la diète d'Augsbourg. Strasbourg entre dans la ligue de Schmalkalde, et se ménage l'amitié de François I^{er}. La paix de 1555 lui assure définitivement la conquête de sa liberté religieuse.

Menacée au commencement du xvi^e siècle, l'Eglise protestante forme l'union évangélique; la ville de Strasbourg n'est pas la dernière à y prendre part. La guerre éclate. Les résultats en sont désastreux pour l'Alsace. La plus grande partie de cette province ayant été donnée à la France par suite du traité de Westphalie, Strasbourg, ainsi amoindri, ne se trouve plus assez de force pour imposer à l'empereur et au roi de France le respect de sa neutralité. Sommé, après la paix de Nimègue, de prêter serment de fidélité à Louis XIV pour différents bailliages dont la ville est propriétaire et qui ont été compris dans les cessions faites au roi, le magistrat refuse. Mais Louis XIV appuie sa sommation de la présence d'une armée commandée par le baron de Montclar; il faut céder: Strasbourg ouvre ses portes et déclare se mettre sous la protection du roi de France. Ses institutions, sa liberté religieuse lui sont garanties par la capitulation; seulement on rend la cathédrale au culte catholique.

Ce fut alors que Louis XIV fit construire de nouvelles fortifications et une citadelle, sous la direction de Vauban.

A partir de ce moment, la ville de Strasbourg a partagé toutes les destinées de la France, et son histoire se perd dans celle de notre pays.

Riche en souvenirs, la vieille capitale de l'Alsace ne l'est pas autant en monuments ; cependant elle possède le plus étonnant et en même temps l'un des plus beaux qui soient au monde : la cathédrale.

Sur l'emplacement qu'elle occupe, Clovis érigea la première église chrétienne de Strasbourg, au moins celle que des faits authentiques permettent de considérer comme la première. Bâtie en terre et en bois, cette église, après avoir subsisté plusieurs siècles, fut reconstruite par Pépin et par Charlemagne avec une magnificence qui excitait l'enthousiasme d'Ermold le Noir, prêtre d'Aquitaine, exilé à Strasbourg par Louis le Débonnaire. Incendiée deux fois, en 873 et en 1002, détruite enfin par la foudre, en 1007, elle renaquit de ses cendres, plus grande, plus belle, plus majestueuse. Ce fut l'évêque Wernher qui jeta, en 1015, les fondements du nouvel édifice. Suivant les chroniques, ce travail employa, chaque jour, durant treize ans, plus de 100 000 bras. L'église de Wernher ne fut pas plus heureuse que celle de Charlemagne : quatre incendies la réduisirent, dans le xii^e siècle, à un tel état de dégradation qu'il fallut encore la rebâtir. L'évêque Conrad de Lichtenberg confia ce soin à maître Erwin de Steinbach, le premier des architectes de ce temps. Erwin acheva la nef en 1275. Alors commença l'érection des tours qui, selon le plan primitif conservé dans les archives du chapitre, devaient être semblables et avoir une élévation de 594 pieds. Conrad lui-même en posa la première pierre, le 25 mai 1277. Les travaux, contrariés en 1289 par un tremblement de terre qui ébranla la cathédrale, et en 1298 par un incendie qui dévora la charpente, n'en furent pas moins

poussés avec ardeur , et dirigés par Erwin jusqu'en 1318 , époque de sa mort. Son œuvre, continuée jusqu'en 1339 par son fils Jean, passa ensuite sous la direction de différents maîtres. La tour méridionale fut arrêtée à la plate-forme terminée en 1365. La tour du nord fut seule achevée , et n'atteignit point la hauteur primitivement déterminée; on ne lui donna que 437 pieds. Jean Hültz de Cologne, appelé pour finir l'édifice, posa en 1439 la dernière pierre de la flèche.

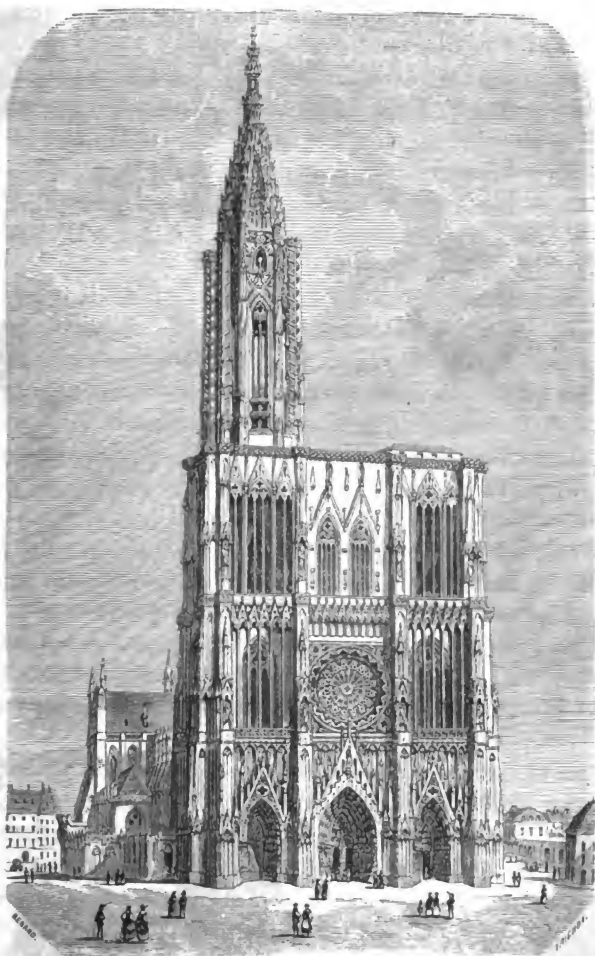
Une fatalité semblait peser sur ce magnifique ouvrage des hommes : en 1654, la flèche fut brisée par la foudre; Heckler la rebâtit en trois ans. Sous prétexte d'embellissement, on vit de véritables barbares abattre en 1682 l'admirable jubé d'Erwin, tapisser le chœur, dix ans plus tard, de lambris en bois peint et doré, détruire en 1732 une partie de la nef pour agrandir le chœur, construire enfin des tribunes pour y placer les musiciens. En 1759, la toiture de la nef, alors couverte en plomb, fut atteinte et détruite par le feu du ciel. Les hommes de 1793 y firent de nouvelles dégradations en abattant deux cent trente-cinq statues de saints et de rois, et, pour sauver la flèche, il fallut coiffer la cathédrale d'un énorme bonnet phrygien de fer-blanc peint en rouge. Enfin, de nos jours, en 1834, de grands dégâts furent encore causés par la foudre; mais, pour prévenir de nouveaux accidents, on a surmonté la flèche d'un paratonnerre.

« Le premier aspect de la cathédrale, dit M. Schmidt (*Notice sur Strasbourg*), produit sur l'âme une impression profonde. On est saisi d'étonnement et d'admiration à la vue du sublime édifice, dont la flèche s'élance avec tant de grâce et de majesté dans les airs. Sans doute, quand on le considère en détail, on est frappé de la disproportion entre les différentes parties : la nef n'est pas en accord avec les dimensions de la tour; le chœur et la croisée y répondent encore moins; mais, si ce défaut d'unité peut nuire à l'harmonie du monument, l'impression que celui-ci produit

n'en est pas moins extraordinaire. Et d'ailleurs cette diversité de styles n'a-t-elle pas un intérêt tout particulier pour celui qui cultive l'histoire de l'architecture ? La cathédrale réunit, pour ainsi dire, tous les styles du moyen âge, depuis l'art byzantin, avec sa grave simplicité, jusqu'aux dernières lueurs de l'art gothique tombé en décadence, et couvrant ses œuvres d'une surabondance d'ornements superflus. Le genre byzantin domine dans les constructions primitives du chœur et de ses ailes, et même, en partie, du bas de la nef ; plus haut, le style où prédomine l'ogive s'y mêle de plus en plus, et finit par le remplacer entièrement. »

Un parvis élevé de plusieurs marches conduit aux trois portails qui décorent la façade. Celui du milieu, orné de colonnes et de quatorze statues représentant les prophètes de l'Ancien Testament, est le plus grand et le plus beau ; une porte de bois remplace aujourd'hui la porte d'airain sculptée qui le fermait autrefois, et que la Révolution a convertie en monnaie. Les statues qui ornent le portail de droite sont les dix vierges avec l'Époux et l'Épouse ; au portail de gauche, ce sont d'autres Vierges écrasant les péchés capitaux. Un grand nombre de figures plus petites et de bas-reliefs décorent les voussures et les tympanes de ces trois portails, au-dessus desquels se trouvent placées, sur la ligne où commence le second étage, les quatre statues équestres de Clovis, de Dagobert, de Rodolphe de Habsbourg et de Louis XIV : les trois premières datent de 1291 ; la quatrième fut érigée seulement en 1828. Au-dessus du portail du milieu est une magnifique rose en vitraux peints, d'une construction aussi élégante que hardie, ayant une circonférence extérieure de 50 mètres, et un diamètre de 16. Aux côtés nord et sud, les deux tours sont percées chacune d'une grande fenêtre ornée de rosaces élégantes. Ce sont encore des rosaces qui décorent les frontons des portails latéraux.

Les statues des apôtres remplissent une galerie qui règne



La cathédrale de Strasbourg.

au-dessus de la rose du milieu ; plus haut, on voit Jésus-Christ

tenant une croix et une bannière. A chaque côté de ce même étage, les tours présentent une haute fenêtre ogivale devant laquelle sont de très-minces piliers.

Le troisième étage est occupé, entre les deux tours, par un clocher massif, d'une construction postérieure, qui renferme quatre cloches, dont la plus grosse, fondue en 1427, pèse 9000 kilogrammes. Tout cet étage, à l'exception de la tour du nord, est couronné par la plate-forme, qu'on a déparée par la construction d'une maisonnette, utile peut-être, mais à coup sûr fort disgracieuse.

Si, de cette plate-forme, votre vue embrasse le vaste panorama qui se développe autour de vous, vous admirerez avec Goethe « cette superbe Alsace, cette belle et grande ville, ces prairies qui l'entourent et qui sont couvertes d'arbres magnifiques et d'épais ombrages; cette végétation si riche qui décore les rives et les îles du Rhin, la plaine en pente du côté du sud, que l'Ill arrose, les enfoncements des montagnes, qui charment l'œil par un mélange agréable de bois et de terres cultivées, les collines du nord coupées par une infinité de petits ruisseaux partout si favorables à la rapidité de la végétation..., l'excellente culture de ce pays si propre à la production, partout verdoyant, partout promettant d'abondantes récoltes; les villages, les métairies qui en signalent les plus beaux sites; enfin cette grande et immense plaine que bornent de toutes parts des montagnes boisées. »

C'est sur la tour du nord que s'élève le Munster; tel est le nom donné à la flèche. Elle est supportée par une tour qui, de loin, paraît carrée, et pourtant est octogone : cela tient à ce que quatre des faces sont cachées par quatre escaliers tournants qui mènent à la flèche. Parmi les statues qui décorent cette tour, on vous fera remarquer celle qui, dit-on, représente Erwin de Steinbach. Par les escaliers tournants, dont le travail réunit la hardiesse, l'élégance et la légèreté, vous arrivez à une galerie où commence la flèche. C'est un

obélisque à huit pans, découpé à jour avec une incroyable délicatesse; il se compose de six étages de petites tourelles, posés l'un sur l'autre en pyramide. Au-dessus du sixième étage est la lanterne, à laquelle conduisent huit escaliers tournants, fortement à jour; de là vous arrivez, par des degrés pratiqués extérieurement, à la couronne; plus haut, au-dessus d'un autre évasement, appelé la rose, la flèche continue de s'élancer, en formant une croix haute de cinq pieds quatre pouces; enfin cette croix se termine par un bouton surmonté d'un paratonnerre; le bouton a 0^m,460 de diamètre. Le Munster ne le cède, en hauteur, dans le monde, qu'à la grande pyramide d'Égypte, qui le dépasse seulement de 2 mètres.

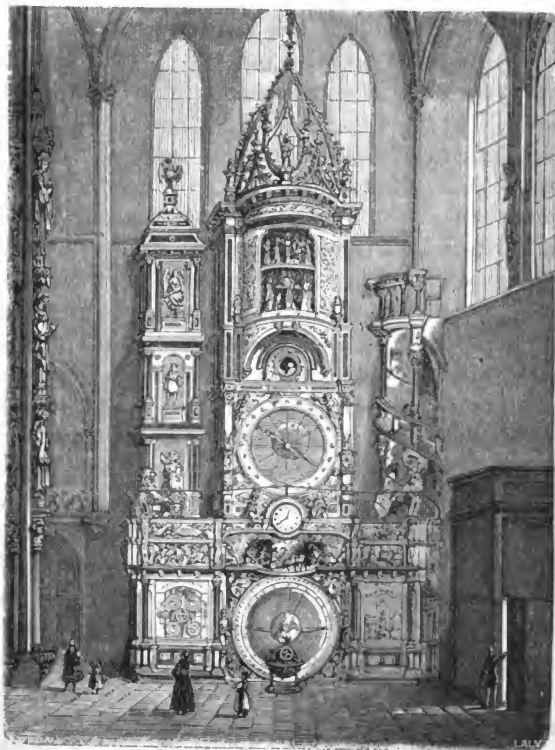
Couverte d'un toit en cuivre, depuis l'événement de 1759, la nef est percée de grandes fenêtres en ogive, ornées de rosaces; de jolis clochetons, des statues, des gargouilles grotesques complètent la décoration extérieure du monument.

A l'intérieur, d'autres objets appellent l'admiration du visiteur : rien de plus imposant que cette nef, soutenue de chaque côté par sept faisceaux de colonnes, dont les deux premiers supportent également les tours; rien de plus mystérieux que le jour auquel donnent passage les magnifiques vitraux exécutés en 1348 par maître Jean de Kirchheim. A gauche de la nef, deux chefs-d'œuvre : la chaire que Jean Hammer sculpta d'une façon si délicate en 1486, et les orgues posées en 1714 par André Silbermann.

Deux piliers, dont les chapiteaux sont d'un style antérieur au gothique, joignent le chœur et la nef, entre lesquels règne une disproportion qui frappe au premier coup d'œil. Parmi les colonnes qui supportent la voûte du chœur, il en est une formée d'un faisceau de piliers, qu'on appelle *la colonne des Anges*; sa construction, évidemment postérieure, est attribuée à Erwyn. Dans l'aile méridionale, en face d'une statue de l'évêque Wernher, exécutée par M. Friederich, est

placée l'horloge astronomique d'Isaac Habrech (1574), restaurée, ou plutôt reconstruite d'après un plan nouveau, par M. Schwilgué, de 1838 à 1842.

Cette horloge renferme un comput ecclésiastique avec toutes ses indications; un calendrier perpétuel avec les fêtes mobiles, tant celles qui dépendent du jour de Pâques que



L'horloge de la cathédrale.

celles qui sont en rapport avec l'Avent; un planétaire d'après le système de Copernic, présentant les révolutions moyennes tropiques de chacune des planètes visibles à l'œil nu; les

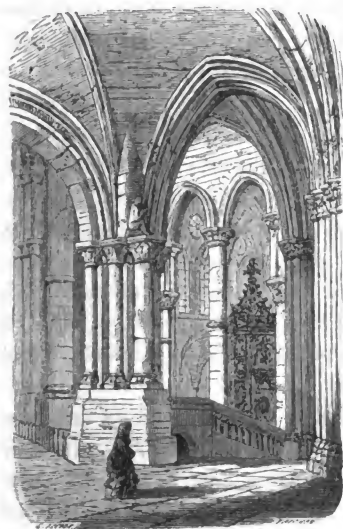
phases de la lune ; les éclipses de soleil et de lune ; le temps apparent et le temps sidéral ; une sphère céleste avec la précession des équinoxes ; les équations solaires et lunaires pour la réduction des mouvements moyens du soleil et de la lune en temps et lieux vrais , etc.

Toutes les indications de l'ancienne horloge, dont la plupart n'étaient que figurées en peinture, et qu'on aurait dû renouveler à diverses périodes, sont ici reproduites à perpétuité par des combinaisons mécaniques basées sur nos connaissances actuelles.

Les statuettes, qui n'avaient pas d'articulations, sont présentement mobiles ; le nombre de ces statuettes a été

augmenté des douze apôtres, lesquels, malgré une croyance populaire, n'ont jamais existé dans l'ancienne horloge. Le coq a été remplacé par un autre coq, dont les mouvements et le chant imitent la nature¹.

La chapelle Saint-André, dont les colonnes et les ornements sont d'un style très-ancien, renferme les sépultures de plusieurs évêques, entre autres celle de Henri de Hasenbourg, mort en 1190. La chapelle Saint-Jean-Baptiste offre un beau monument gothi-



La chapelle Saint-André.

que élevé à la mémoire de Conrard de Lichtenberg, mort

1. Ces détails sont tirés d'une notice de M. Schwilgué.

en 1299. Un tombeau, remarquable par les nombreuses figures qui le décorent et par la manière dont elles sont groupées, se trouve dans une chapelle de l'aile droite, dédiée à sainte Catherine; c'est le monument d'un noble strasbourgeois, Conrad Bock, mort en 1480.

Sous le chœur est une chapelle souterraine, formant une nef avec deux absides; c'est la partie la plus ancienne de l'édifice. En 1683, on y transporta, de la chapelle des Augustins, un groupe appelé le Saint-Sépulcre, qu'on y voit encore aujourd'hui. Ce groupe est très-ancien; il représente Jésus-Christ et ses disciples à la montagne des Oliviers.

115 mètres 30 centimètres de longueur, 43 mètres environ de largeur, 23 mètres 30 centimètres de hauteur, telles sont les dimensions de la nef de la cathédrale de Strasbourg; elles suffiront pour donner une idée de la grandeur de ce gigantesque monument.

Vis-à-vis le côté méridional de la cathédrale, on aperçoit une belle maison de la renaissance; c'est là qu'est établie la recette de l'*OEuvre Notre-Dame*, administrée successivement par les évêques, par le chapitre, par le magistrat, et enfin par le conseil municipal. Plusieurs anciens plans, sur parchemin, de la façade et des tours, sont conservés dans cette maison, nommée *Frauenhaus*, bâtie en 1581, et qui renferme un escalier remarquable par l'élégance et par la légèreté de sa construction.

Le château royal, résidence de l'évêque, est un des plus beaux édifices de Strasbourg. Situé entre l'Ill et la partie méridionale de la cathédrale, sur une place qui porte son nom, il fut bâti par le cardinal de Rohan, de 1728 à 1741. Au-dessus de la grande porte d'entrée est une galerie décorée de statues assez médiocres. Du côté de la rivière, la façade est remarquable par sa belle colonnade. Le rez-de-chaussée se compose de belles salles où ont lieu des réu-

nions scientifiques , des expositions , des concerts ; on y voit quelques tableaux , des vases et des bustes antiques.

Vis-à-vis le château , et touchant la cathédrale , est le collège des jésuites , aujourd'hui le lycée , construit , en 1736 , sur l'emplacement de l'hôtellerie du Thiergarten , où logèrent Pie II et Louis XIV. Ce fut dans cette hôtellerie que l'illustre inventeur de l'imprimerie fit ses premiers essais.

De l'autre côté de l'Ill , on admire le beau chœur et les vitraux peints de l'église de Sainte-Madeleine.

Plus loin , vers l'est , entre l'Ill et la citadelle , s'élève un vaste bâtiment qui fut d'abord un hospice d'enfants trouvés , puis une école de travail pour les pauvres , et qui renferme aujourd'hui l'académie. Là sont réunis une grande salle des Actes , les salles des facultés de droit , de médecine et des lettres , les salles et les laboratoires de physique et de chimie , la bibliothèque de l'académie , les cabinets d'anatomie , de chirurgie et de physique , la salle des cours de théologie , le muséum d'histoire naturelle , la salle des cours d'histoire naturelle et de mathématiques , les chambres d'optique et l'observatoire.

La bibliothèque spéciale de l'académie , qui réunit aujourd'hui celles des cinq facultés , se compose principalement d'ouvrages modernes , et compte environ 40 000 volumes.

Le musée d'histoire naturelle occupe sept salles au second étage , deux consacrées aux collections zoologiques , une aux collections de botanique , une aux squelettes et aux préparations d'anatomie comparée , et trois aux collections de minéralogie et de géologie. La salle des ovipares renferme 1100 espèces d'oiseaux , 320 espèces de reptiles , plus de 600 espèces de poissons , 2500 espèces de coquilles. Dans la salle des mammifères et des crustacés , on remarque le protèle de Lalande , le couïa (*myspotamus coipus*) , la viscacha , le musc , les bouquetins du Piémont , des Pyrénées et de la Nubie , le rhinocéros de Sumatra , un éléphant d'Asie long de plus de

3 mètres, sur une hauteur de plus de 2; une magnifique collection de lépidoptères, composée de plus de 2000 espèces. Les salles de minéralogie et de géologie se composent de collections du premier ordre : on y voit une mâchoire inférieure de dinotherium, un ichthyosaure, un plésiosaure, un crâne de grand reptile maëstricht, un superbe pentacrite briarée, etc.

Le musée d'anatomie est riche d'environ 4000 pièces, les unes sèches ou conservées dans l'alcool, les autres moulées en cire ou en plâtre. Parmi les plus belles et les plus curieuses, on remarque une tête désarticulée, préparée par Albinus, une série d'injections des vaisseaux lymphatiques de tous les organes de l'homme, une collection de pièces démontrant la distribution de toutes les artères du corps, de belles préparations de l'appareil cérébro-spinal, et un grand nombre de pièces d'anatomie pathologique du système nerveux.

Près de l'académie, dans une position peu favorable, se trouve le jardin botanique; on y cultive environ 3000 espèces de plantes, classées suivant la méthode de Jussieu. L'orangerie et la serre chaude renferment plusieurs plantes intéressantes. On remarque dans le jardin un très-beau *gymnocladus Canadensis*, de 25 mètres de hauteur.

Si l'on revient vers l'intérieur de la ville, avant de passer sur le pont Saint-Guillaume, on entre dans l'église de ce nom voir les tombeaux de Philippe et d'Ulrich, comtes de Werde et landgraves d'Alsace, et un très-ancien bas-relief sculpté en bois, représentant le fondateur de l'ordre des guillelmites, Guillaume d'Aquitaine, au moment où il se prépare à revêtir l'habit monacal.

De l'autre côté du pont, le bâtiment qui s'offre le premier à la vue est la manufacture de tabacs, autrefois le monastère de Saint-Étienne, fondé au commencement du VIII^e siècle par le frère de sainte Odile, Adalbert, duc d'Alsace. Enlevée

au culte par la Révolution, l'église, après avoir servi de magasin et de théâtre, a été momentanément rendue en 1821 à sa destination primitive; aujourd'hui elle est de nouveau convertie en magasin. C'est un des plus anciens monuments du style byzantin.

En suivant la rue de l'Arc-en-Ciel, on arrive dans une rue très-peu droite, très-peu régulière, que l'on appelle rue *Brûlée*; voici d'où lui vient ce nom : lorsque, en 1348, la peste noire commença ses ravages, le bruit se répandit parmi le peuple que les sources avaient été empoisonnées



Hôtel de la préfecture et théâtre.

par les juifs. Une grande agitation règne aussitôt dans la ville; la haine des Strasbourgeois, jusqu'alors comprimée par le magistrat, se réveille avec une fureur que rien ne peut dominer; impuissants devant une foule en délire, le magistrat, le sénat donnent leur démission. Un nouveau sénat est nommé, et favorise l'effervescence populaire au lieu

de chercher à la calmer. Plus de deux mille juifs sont entraînés vers un immense bûcher qu'on a dressé dans leur cimetière, et là on brûle tous ceux qui refusent de se laisser baptiser. Cette horrible exécution eut lieu le 14 février 1349, à l'endroit même où est aujourd'hui l'hôtel de la préfecture.

Cet hôtel est un des plus beaux de la ville; près de quatre siècles s'étaient écoulés depuis l'extermination des juifs, lorsqu'il fut bâti par François-Joseph Klinglin, préteur royal. Il est entouré de très-beaux jardins.

Dans la rue Brûlée se trouve encore l'hôtel de ville, grande et sévère construction de 1737, dont le perron sur la promenade du Broglie ne date que de 1840. Avant d'être transférée dans ce bâtiment, la mairie occupait un joli hôtel construit en 1585 par l'architecte Daniel Speklin, où la chambre de commerce tient aujourd'hui ses séances.

Depuis 1840, un musée de peinture est établi dans les salles du rez-de-chaussée de l'hôtel de ville. Quoique peu riche encore, il possède cependant quelques originaux d'un grand prix et des copies qui ne manquent pas de mérite. On y admire, parmi quelques tableaux de l'ancienne école allemande et des écoles flamande, italienne et française : un *Christ couronné d'épines*, par Martin Schœn, de Colmar; une *Sainte Apolline*, du Pérugin; un *Saint Jérôme dans le désert*, du Corrège; une toile du Guide représentant la *Vierge avec l'enfant Jésus et saint Jean-Baptiste*; une *Adoration des Mages*, par Philippe de Champagne; une *Madeleine aux pieds du Christ*, par Carlo Dosso; *Bar-Jésus devant Sergius Paulus*, par Lemoyne; un *Pâtre buvant à une fontaine*, par M. Heim; deux charmantes statues en marbre de M. Ohmacht : *Vénus* et *Flore*, et un *Icare* en bronze, de M. Grass.

C'est aussi dans l'hôtel de ville qu'est conservé le précieux dépôt des archives de la ville de Strasbourg. On y trouve des documents curieux et d'un haut intérêt : les privilèges accor-

dés à Strasbourg par des empereurs d'Allemagne ; des bulles pontificales ; les lettres écrites à la ville par les empereurs, les impératrices, les rois des Romains, depuis 1212 ; des documents sur la défense des droits et des libertés de la ville ; les titres de l'ancienne université de Strasbourg ; 41 volumes in-folio contenant les mandats ou lois de la magistrature, depuis 1412 ; les actes sur les francs juges et tribunaux westphaliens ; les pièces concernant les juifs et les armagnacs.



Théâtre de Strasbourg.

A l'extrémité de la promenade du Broglie est le théâtre : commencé par M. Villot, en 1804, terminé en 1821, il est d'une architecture simple ; six colonnes ioniques, un entablement surmonté de six Muses sculptées par Ohmacht, forment son péristyle, qui est d'un bel effet. Bien distribué, il offre à l'intérieur une salle vaste, des corridors spacieux et de beaux escaliers.

Saint-Pierre-le-Jeune, construit en 1031, restauré en 1290, n'offre de remarquable qu'une particularité qui, du reste, lui est commune avec quelques autres églises

de Strasbourg : c'est d'être *mixte*. Un mur sépare le chœur et la nef : dans celle-ci , les protestants célèbrent leur culte ; le chœur est consacré au culte catholique.

En traversant le canal des Faux-Remparts qui , du côté nord , forme une ceinture à la ville , on trouve l'embarcadère du chemin de fer , dont les constructions en bois ne sont que provisoires , et la halle aux blés , bâtie sous la direction de M. Villot , en 1830 ; cet édifice , à la fois élégant et solide , peut contenir , outre les dépôts des boulangers de la ville , plus de 5000 hectolitres.

La place Kléber est la plus grande de Strasbourg. C'était autrefois la place des Cordeliers ; ces moines y avaient leur couvent , à côté duquel s'élevait une tour flanquée de tourelles , où étaient conservés le trésor et les archives de la ville. La tour et le couvent disparurent en 1767-1768 ; on les remplaça par le vaste hôtel où est aujourd'hui l'état-major ; la place reçut le nom de place d'Armes. Au milieu , sur un piédestal orné de bas-reliefs et d'inscriptions , se dresse fièrement la statue en bronze de Kléber. Ce général a été représenté par M. Philippe Grass au moment où , avant la bataille d'Héliopolis , sommé de se rendre par l'amiral anglais , il dit à son armée : « Soldats , on ne répond à une telle insolence que par des victoires ; préparez-vous à combattre ! » Les deux bas-reliefs ont pour sujets : à droite , la bataille d'Héliopolis (20 mars 1800) ; à gauche , la bataille d'Altenkirchen (26 juin 1796). La face antérieure du piédestal porte cette inscription :

J. B. KLÉBER, NÉ A STRASBOURG, LE 6 MARS 1758, ADJUDANT GÉNÉRAL A L'ARMÉE DE MAYENCE, GÉNÉRAL DE BRIGADE A L'ARMÉE DE LA VENDÉE, GÉNÉRAL DE DIVISION A L'ARMÉE DE SAMBRE-ET-MEUSE, GÉNÉRAL EN CHIEF EN ÉGYPTÉ, MORT AU CAIRE, LE 14 JUIN 1800.

Sur la face postérieure , on lit :

A KLÉBER SES FRÈRES D'ARMES , SES CONCITOYENS , LA PATRIE , 1840.
ICI REPOSENT SES RESTES.

Sous le monument est un caveau où furent déposés, en 1838, les restes de Kléber, qui, vingt ans auparavant, avaient été transportés du château d'If, près de Marseille, à la cathédrale. La place reçut alors et a gardé le nom de Kléber.



Place Kléber.

Le Temple-Neuf est situé à peu de distance de la place Kléber. C'est, à l'extérieur, un monument assez insignifiant; commencé en 1254, terminé en 1280, il fut dédié à saint Barthélemy, et devint l'église des frères prêcheurs. Une allée sépare aujourd'hui l'église et le chœur; ce dernier était remarquable par ses vitraux et par la légèreté de ses voûtes; l'église se compose de quatre nefs, que séparent des piliers surmontés d'arceaux et de voûtes en ogive. Lorsque les frères prêcheurs eurent quitté la ville, à la suite de leurs dé-

mêlés avec le magistrat qui voulait réprimer la cupidité de cet ordre mendiant (1286), leur église fut fermée : on en fit un magasin en 1546; elle devint plus tard le temple principal des protestants.

Cette église renferme plusieurs monuments précieux : une pierre sépulcrale du ^{xvi}^e siècle, retrouvée en 1837, et d'une admirable beauté, quoique dégradée; elle porte, en ronde bosse, la statue colossale de Jean Ortwin, évêque suffragant de Strasbourg;

Une peinture à fresque, représentant la danse des morts : « Ces peintures, qui datent sans doute du ^{xv}^e siècle, furent découvertes en 1824, à l'occasion des grandes réparations que l'on faisait dans l'église. Le premier tableau représente le sermon d'un dominicain, adressé à des personnes de diverses conditions. Sur les tableaux qui suivent, on voit la mort conduisant au tombeau le pape et ses cardinaux, l'empereur et l'impératrice avec leur suite, le roi et la reine, l'évêque et différents clercs. Plusieurs tableaux qui, par suite de l'humidité des murs, n'étaient plus guère connaissables, ont été recouverts de badigeon. Cette perte est vivement à regretter; car ce qui nous reste de cette danse des morts est d'une beauté remarquable, tant à cause du fini du travail que de l'expression des têtes; loin de retrouver ici le caractère satirique que l'on remarque dans plusieurs autres monuments de ce genre, on voit une gravité, une tristesse solennelle répandue sur toutes les scènes, et jusque sur la figure de la mort elle-même. » (Schmidt, *Notice sur Strasbourg*.)

Un très-bel orgue de Silbermann couvre le mur qui sépare l'église du chœur. Derrière ce mur est un couloir qui conduit à l'auditoire du Temple-Neuf, belle et vaste salle ornée de jolis vitraux, dans laquelle se font diverses réunions et solennités protestantes.

Le chœur, divisé depuis quelques années en un rez-de-chaussée et deux étages, forme aujourd'hui trois grandes

salles, dont la supérieure, qui conserve quelques vitraux peints, a pour plafond les ogives de l'ancienne voûte. Ces salles renferment une collection d'antiquités et la bibliothèque de la ville.

Parmi les objets curieux dont se compose la collection d'antiquités, on remarque :

Dans le vestibule : deux statues colossales, représentant l'évêque Arbogast et Rodolphe de Habsbourg, qui, avant d'être empereur, avait été capitaine des Strasbourgeois. — Plusieurs autels et bas-reliefs du dieu gaulois Teutatès. — Un autel trouvé à Horbourg, consacré à Apollon sous le nom gaulois de Grannus (soleil). — Une pierre tumulaire représentant un guerrier gallo-romain complètement armé, avec l'inscription *Leontius*.

Sur le palier de l'escalier : les anciennes armoiries de Strasbourg, en bas-relief, sur une table de pierre, autrefois placée au-dessus de l'entrée des greniers publics de la ville.

Dans le cabinet du premier étage : une petite Vénus en bronze, d'un travail parfait. — Un beau calice en verre, trouvé dans un cercueil de pierre, près de la porte Nationale; on y lit cette inscription : *Salve, Maximiane Auguste*. L'Italie en possède un semblable; ce sont les deux seuls qui existent. — Une collection des médailles de Strasbourg et de l'Alsace, contenant quelques pièces de la période franque. — Le grand Schwœrbrief (constitution), lu et juré chaque année devant la cathédrale. — Un plan en relief de la ville et des fortifications, fait par Specklin en 1574.

Au second étage : la petite bannière de la ville de Strasbourg, en soie, peinte des deux côtés, représentant la Vierge assise, étendant les bras, et tenant l'enfant Jésus sur ses genoux. — La même Vierge, représentée dans une peinture byzantine, très-vive de couleurs, exécutée sur une étoffe chargée de craie, qui recouvre une table de bois. — Une collection de vitraux de l'ancienne chartreuse de Molsheim

exécutée, d'après Martin de Vos d'Anvers, par Léonard et Laurent Linck, de 1620 à 1632.

La fondation de la bibliothèque de la ville, de même que celle de la collection d'antiquités, ne remonte pas plus haut que 1765; elles ont pour origine commune la donation, faite à la ville par Schœpflin, de riches collections qu'il avait formées laborieusement et à grands frais.

A la bibliothèque donnée par Schœpflin on a réuni, dans le même local, la bibliothèque de l'ancienne université de Strasbourg, devenue celle du séminaire protestant; elles possèdent ensemble plus de 130 000 volumes. Elles sont riches en ouvrages d'histoire, d'histoire littéraire, de littérature, de philosophie et de théologie; on y remarque un don du gouvernement anglais, la série des volumes publiés par la *record-commission*.

La salle du rez-de-chaussée renferme une belle collection de manuscrits et de vieilles impressions du *xv^e* siècle. On y remarque surtout des manuscrits du moyen âge provenant de la bibliothèque de l'ancienne commanderie de Saint-Jean;

La collection des différentes constitutions de Strasbourg, depuis le *xiii^e* siècle;

Un titre par lequel le chapitre de Saint-Thomas prête une somme de 80 livres à Gutenberg;

Un grand volume, intitulé *Hortus deliciarum*, écrit vers 1280 par Herrade de Lansberg, abbesse du couvent de Sainte-Odile; cet ouvrage est orné de nombreuses miniatures qui, sous le rapport de l'histoire de l'art et des costumes, sont du plus grand intérêt;

Un recueil de prières du *viii^e* ou du *ix^e* siècle, écrit, sur vélin pourpré, en caractères d'or et d'argent;

Un missel portant les armes de Louis XII, signé par l'archevêque François de Lyon;

Un bréviaire enrichi de belles miniatures;

Un dictionnaire des notes tironiennes , ou caractères sténographiques usités dans la chancellerie des rois carlovingiens ;

Un recueil des lois canoniques, fait par Rachio, évêque de Strasbourg, et écrit en 788 ;



Rue des Grandes-Arcades.

Le poëme de la guerre de Troie, comptant 60 000 vers, par Conrard de Würzburg ;

Les sermons de maître Eckart et de Jean Tauler ;

Les chroniques de Kœnigshoven, en allemand et en latin.

Ouverte au public, de deux à cinq heures, les lundis, mercredis, jeudis et vendredis, la bibliothèque peut être visitée tous les jours par les étrangers.

Du Temple-Neuf, la rue de l'École et la rue des Grandes-Arcades conduisent à la place de l'ancien marché aux herbes, qui doit son nom à la statue de Gutenberg. Ce monument, dû au ciseau de M. David (d'Angers), a été inauguré en 1840. L'inventeur de l'imprimerie y est représenté au moment où il vient de retirer de sa presse une feuille sur laquelle on lit ces mots : « Et la lumière fut ! » La statue est en bronze ; elle repose sur un piédestal en grès, orné de bas-reliefs allégoriques.

Un peu plus loin, près du pont du Corbeau, et sur la rive gauche de l'Ill, se voit un vieux bâtiment qui date en partie de 1338, et en partie de 1781, c'est la *halle commerciale*.

La rue de la Douane et le quai conduisent en peu d'instants à celui des édifices de Strasbourg qui, après la cathédrale, éveille le plus la curiosité du voyageur. A la place qu'il occupe, s'élevait autrefois un palais où séjournèrent des rois francs. Près de ce palais, des moines écossais et irlandais bâtirent, au ^{vi}^e siècle, un petit hospice et un oratoire en bois, qu'ils dédièrent à Saint-Thomas. En 822, le palais franc avait disparu, et son emplacement se trouvait envahi par l'oratoire, que l'évêque Adeloeh avait converti en église. Incendiée en 1007, reconstruite en 1031, incendiée de nouveau en 1144, rebâtie encore une fois, cette église menaçait de tomber en ruine en 1264, lorsque l'évêque Henri la réédifia telle qu'elle est aujourd'hui. La nef date de 1270 ; les restaurations de la tour antérieure sont de 1300, de 1366 et de 1398 ; on fit, de 1348 à 1367, la tour octogone qui surmonte le chœur ; en 1330, les piliers de bois qui soutenaient la nef furent remplacés par des colonnes en pierre, et l'on ajouta à l'église les chapelles latérales.

En 1549, vingt-six ans après que le curé Antoine Firn, de Haguenau, y eut prêché pour la première fois la réforme, l'église Saint-Thomas fut définitivement cédée aux protestants, ainsi que ses revenus.

Une tour occidentale, de construction byzantine dans sa partie inférieure ; une tour orientale, de style gothique, ter-



Eglise Saint-Thomas.

minée par une galerie ; voilà pour l'extérieur. A l'intérieur, vous remarquerez de beaux vitraux coloriés, des orgues d'André Silbermann, et les piliers élancés qui soutiennent la voûte.

Mais c'est par les monuments qu'elle renferme que l'église Saint-Thomas est surtout remarquable.

Celui qui tout d'abord frappe et étonne le regard, est le chef-d'œuvre de Pigalle, le mausolée que Louis XV fit ériger, en 1777, à la mémoire du maréchal Maurice de

Saxe. Quelques critiques que l'on ait faites du sujet de la composition, on ne saurait nier qu'elle ne soit d'un effet imposant et d'une admirable mise en scène. Devant une pyramide en marbre gris est un sarcophage. Le maréchal est debout ; il descend d'un pas ferme les marches qui conduisent au cercueil. A sa droite sont renversés sur leurs drapeaux brisés l'aigle d'Autriche, le lion belge, le léopard anglais. A sa gauche, devant les drapeaux de la France, le



Tombeau du maréchal de Saxe.

génie de la guerre, en pleurs, tient son flambeau renversé. Plus bas que le génie, et devant le maréchal, la France, sous les traits d'une femme éplorée, d'une main s'efforce de retenir son héros, tandis que de l'autre elle essaye de repousser la Mort. Celle-ci, montrant au maréchal le cercueil ouvert, semble lui annoncer que son heure est arrivée. De l'autre côté du sarcophage, et faisant pendant à la Mort, on voit Hercule, la tête appuyée sur une main, et plongé dans la douleur.

Sur la pyramide est l'inscription suivante :

MAURITIO SAXONI CURLANDIÆ ET SEMIGALLIÆ DUCI SUMMO REGIORUM EXERCITÛUM PRÆFECTO SEMPER VICTORI LUDOVICUS XV VICTORIARUM AUCTOR ET IPSE DUX TONI JUSSIT. OBIT XXX NOV. ANNO MDCCL ÆTATIS LV.

Pendant la Terreur, ce monument échappa à la destruction, grâce à l'heureuse idée qu'eut un garde-magasin, nommé Mangelschott, de faire entasser du foin et de la paille dans l'église de Saint-Thomas.

Un monument extrêmement curieux est le cercueil en pierre de l'évêque Adeloeh, placé dans une niche, à gauche du chœur. Il porte pour date DCCCXXX, et pour inscription : *Adelochus præsul ad Dei laudes amplificandas hanc ædem collapsam instauravit.* Le devant de ce cercueil, divisé en sept compartiments, est remarquable par ses sculptures.

L'église Saint-Thomas renferme encore plusieurs monuments élevés à des savants qui ont illustré l'université de Strasbourg. On remarque celui qui fut érigé à Schœpflin par sa sœur; celui de l'historien Koch et celui de Jérémie-Jacques Oberlin, exécutés par Ohmacht.

Dans une petite pièce, on montre aux curieux deux momies, un comte de Nassau-Saarbrück et une jeune fille inconnue, qui ont présenté un certain intérêt tant qu'on est parvenu à leur conserver leurs véritables costumes; malheureusement, ces costumes n'ont pu résister à l'action corrosive du temps, et, refaits avec des étoffes de notre époque, ils ont perdu la plus grande partie de leur prix.

Il reste à visiter, parmi les édifices religieux, la plus ancienne église de Strasbourg, Saint-Pierre-le-Vieux, dont la construction remonte au commencement du iv^e siècle; elle est due à un missionnaire, nommé Materne, qui avait prêché le christianisme en Alsace. Située hors des murs, sur les bords de l'Ill, cette église fut en peu de

temps entourée d'habitations, et, vers l'an 700, on la trouve comprise dans l'enceinte. Agrandie en 1428, et surmontée d'une flèche assez élégante en 1432, elle fut, en 1683, partagée entre les protestants et les catholiques.

On peut dire de la ville de Strasbourg qu'elle est à son époque de transition : ce n'est pas encore une ville moderne ; ce n'est déjà plus tout à fait une ville du moyen âge. S'il faut en juger par les changements opérés, la transformation se fera lentement ; il s'écoulera peut-être des siècles avant qu'elle soit complète. Voilà, par exemple, cent soixante-neuf ans qu'elle est réunie à la France, et, si elle est devenue française de cœur, elle n'a du moins pas cessé d'être allemande d'esprit. Au reste, sa vieille physionomie n'est pas ce qu'elle offre de moins curieux au visiteur ; on parcourt avec intérêt ses rues étroites, irrégulières, où l'on rencontre quelques beaux bâtiments de la renaissance, de jolies maisons en bois, élégamment sculptées, et même de ces étranges habitations à étages saillants, qui, se touchant presque par le sommet, ne semblent avoir été faites ainsi que pour empêcher la lumière d'arriver à l'espèce de rue qu'elles forment en bas. Dans ces quartiers-là, chaque pas conduit devant un souvenir ; ce sont les pages bien conservées d'un vieux livre d'histoire.

Mais, si la ville de Strasbourg, dans sa métamorphose, doit un jour perdre beaucoup de son intérêt historique, il est juste de reconnaître que, sous le rapport hygiénique, elle en sera grandement indemnisée. On peut en juger déjà par les quelques rues largement aérées et éclairées, bordées de maisons commodés, qu'on a substituées à de véritables ruelles aussi malsaines que sombres. L'administration municipale a droit surtout à de grands éloges pour avoir introduit le trottoir en bitume dans une ville où l'on s'écorche les pieds sur un pavé composé de véritables têtes de clous.

Les ponts de Strasbourg, à l'exception de quelques-uns

qui sont en fonte et d'une seule arche, n'ont de remarquable que leur nombre; ils sont jetés sur les deux bras de l'Ill, qui, après avoir reçu les eaux de la Bruche, traverse en se divisant la ville, dont la plus grande partie se trouve ainsi former une île. A l'entrée de la rivière, une écluse, construite par Vauban en 1686, réunit les deux rives, et a pour destination de remplir, en temps de guerre, les fossés des fortifications. Plus loin, à l'endroit où l'Ill se sépare en deux bras, celui de droite forme quatre canaux sur lesquels sont jetés des ponts, autrefois couverts, qui faisaient partie de l'enceinte de la ville. Les tours dont ils étaient flanqués ont été conservées, et donnent à ce quartier un certain aspect de tristesse. Le bras gauche de l'Ill est canalisé et va joindre le Rhin par un embranchement. Un autre canal joignant l'Ill au Rhin traverse le canton Est, près de la citadelle, et se jette dans le bras droit de la rivière, un peu au-dessus du pont Saint-Guillaume.

Place forte de première classe, Strasbourg présente un formidable système de défense, composé d'une enceinte bastionnée à double rempart, de deux ouvrages à cornes, de plusieurs autres ouvrages extérieurs et d'une citadelle. Celle-ci, construite par Vauban sur le côté oriental de la ville, est liée à la place par deux communications; elle forme un pentagone, et se compose de cinq bastions et de cinq demi-lunes.

Les casernes sont au nombre de huit : les quartiers de Saverne, des Pêcheurs, des Juifs (pour les pontonniers), de la Finckmatt, d'Austerlitz (pour l'artillerie), de Saint-Nicolas (pour l'artillerie), des Ponts-couverts, et le quartier des ouvriers d'artillerie. Toutes ces casernes, auxquelles on a ajouté, depuis 1830, l'ancien couvent de Sainte-Marguerite, sont de solides édifices en pierre, ayant de belles cours en partie plantées d'arbres : elles peuvent, avec la citadelle, loger 9000 hommes et près de 900 chevaux.

L'arsenal est un des plus considérables de France. Ses bâtiments, composés de magasins, de hangars, de chantiers de construction, sont situés sur les deux côtés de l'avenue de la citadelle. Il compte dans ses magasins d'armes 200 000 fusils, 10 000 pistolets, 70 000 sabres, 2000 cuirasses, 20 000 lances, un grand nombre de bouches à feu, outre celles qui sont nécessaires à l'armement des fortifications et de la citadelle.

La fonderie de canons, qui, depuis son origine, avait toujours été sous le régime de l'entreprise, a été mise en régie militaire, en 1825. Le grand développement auquel elle est parvenue date d'une commande de près de 700 canons qui lui fut faite en 1841. Elle possède aujourd'hui : 1 fourneau rond à réverbère, de 26 400 kilogrammes ; 1 second de 15 000 kilogrammes, et 1 troisième de 2000 kilogrammes ; 2 fourneaux longs accouplés, dits à l'anglaise, de 4000 kilogrammes chacun ; 1 fourneau à manche pour l'exploitation des terres, des moules et scories, et plusieurs fourneaux à creusets ; 5 bancs de forerie, etc. Avec ces moyens, elle peut exécuter annuellement, à raison de douze heures de travail par jour, une commande de 300 bouches à feu de tout calibre.

On entre à Strasbourg par 7 portes :

La porte Nationale, autrefois la porte Blanche ; reconstruite au ^{xvi}^e siècle, elle se compose d'une tour extérieure qui porte cette inscription : *Hostibus arcendis, civibus tuendis*, et d'une tour intérieure dont la porte est surmontée d'une énorme gueule de lion en meurtrière ; sur le mur qui joint les deux tours, on lit une vieille inscription allemande dont voici la traduction :

« Par ma foi ! Personne ne saurait sonder la miséricorde de Dieu, la cupidité des ecclésiastiques, et la méchanceté des paysans ! »

En 1568, du côté de la porte Blanche, on a trouvé, dans

un lieu qui avait servi de cimetière aux habitants d'Argentorat, à 8 et 12 pieds de profondeur, vingt sarcophages de pierre, renfermant des lampes, des plats, des coupes, des écuelles, des fioles, des vases de terre et de verre. Auprès des sarcophages étaient plus de cent urnes contenant des cendres. Les anciens habitants de l'Alsace brûlaient leurs morts, dont ils déposaient la cendre, enfermée dans des urnes, sous des voûtes de pierre et de brique; à côté des urnes, ils plaçaient des lampes sépulcrales et des vases remplis d'eau;

La porte de Saverne : l'une des tours remonte à 1349; la voûte a été construite en 1552 ;

La porte de Pierre, qui faisait déjà partie de l'enceinte de 1374 ;

La porte des Juifs, qui fut reconstruite en 1562, et sur laquelle vous lisez cette inscription : *Præsidio civibus, terro-
rori hostibus.*

La porte des Pêcheurs, construite en 1541 ;

La porte des Bouchers, aujourd'hui la porte d'Austerlitz, construite en 1400 et agrandie en 1545; elle donne passage aux grandes routes d'Allemagne, de Suisse et de Lyon.

La porte de l'Hôpital, dont la tour a servi d'observatoire, et qui date de 1400, comme la précédente.

A ces sept portes, il faut ajouter les deux portes de la citadelle.

Il ne faut point chercher de promenades dans l'intérieur de Strasbourg, à moins qu'on ne veuille donner ce nom à trois allées de tilleuls, enfermées dans une balustrade de fer, qui précèdent la place du Théâtre, et qu'on appelle le Broglie. C'était jadis une grande place, appelée le Marché aux Chevaux; la noblesse strasbourgeoise y donnait ses tournois.

Les véritables promenades de la ville sont situées hors de

son enceinte ; il y en a deux , grandes , belles , riantes l'une et l'autre , qu'on nomme le Contades et la Robertsau.

La première , à laquelle on arrive par la porte des Juifs , fut dessinée sur l'emplacement de l'ancien pré des Arbalétriers ; dépouillée de ses arbres pendant la Révolution , elle a été replantée en 1799 , et beaucoup embellie depuis quelques années. Sur la route qui conduit aux trois délicieux villages de Schiltigheim , Bischeim et Hoenheim , lesquels se



Faubourg de Strasbourg.

tiennent par la main , de manière à n'en former qu'un seul , vous apercevez une ferme isolée : c'est là que Voltaire , dégoûté de Berlin et de Frédéric , vint , de 1753 à 1754 , écrire les Annales de l'empire. C'est dans une belle maison de campagne du voisinage qu'il allait , pour se distraire de ses travaux , converser chez le maréchal de Contades avec toutes les illustrations de Strasbourg , scientifiques , artistiques et guerrières.

De larges pelouses coupées par de magnifiques allées de tilleuls, dont Le Nôtre a tracé le dessin ; une belle orangerie, où logea Joséphine en 1806 et en 1809 ; un jardin anglais ; un pont suspendu, qui donne passage dans l'île du Waken ; un village dont toutes les maisons, coquettes comme des chalets d'opéra comique, parées de fleurs comme des bergères, respirent l'aisance et le bonheur : telle est la Robertsau. On y arrive par la porte des Pêcheurs.

M. C. Schmidt a consigné, dans sa *Notice sur Strasbourg*, un souvenir assez curieux qui se rattache au Contades :

« Nos pères, dit-il, aimaient avec passion les divertissements, et un de leurs plaisirs les plus chers était de se réunir sur une grande pelouse ¹, hors de la ville, et devant la porte des Juifs, pour s'exercer au tir de l'arbalète. Ces exercices étaient ordinairement des occasions de réjouissances populaires. En 1576, la ville annonça une grande fête de ce genre, et y invita ses anciens et fidèles alliés, les Zurichois. Cette invitation amena un événement assez curieux pour mériter une mention. Les Zurichois, se souvenant de l'appui qu'en mainte circonstance les Strasbourgeois leur avaient accordé, voulurent montrer à ceux-ci avec quelle vitesse ils pourraient au besoin voler à leur secours. Cinquante-quatre des principaux citoyens s'embarquèrent sur la Limmat, à deux heures du matin, et il n'était pas neuf heures du soir, que leur *vaisseau fortuné* abordait déjà aux quais de Strasbourg. Ils apportèrent une bouillie de millet préparée à Zurich, et conservée chaude jusqu'au moment de l'arrivée en notre ville. Le pot d'airain qui contenait ce mets est encore conservé à notre bibliothèque. Les hardis voyageurs furent dignement fêtés par les Strasbourgeois, qui gardèrent longtemps le souvenir de l'amitié de Zurich. Ce voyage fut chanté par un des principaux de nos vieux poètes, Jean

1. Appelée le Schiesrain, aujourd'hui le Contades.

Fischart (mort en 1589), qui s'est acquis tant de renommée par sa spirituelle traduction de Rabelais. »

Il est une autre promenade que les Strasbourgeois aiment à fréquenter le dimanche, et où ne manquent jamais de se rendre les personnes qui vont visiter Strasbourg, ne fût-ce que pour y passer le temps de fumer un cigare d'assez médiocre qualité et de boire une chope de bière excellente. Mais cette promenade n'est pas seulement hors de la ville, elle est hors de la France; il faut traverser le Rhin pour y arriver. Cette promenade, c'est la petite ville, ou plutôt l'interminable ville de Kehl; car, si elle se compose d'une seule rue, il est juste de dire que c'est une rue dont on ne voit jamais la fin. Dans ce pays, il est inutile de chercher, comme chez nous, un débit de tabac; on entre tout bonnement chez le premier marchand de nouveautés venu, et là, entre une pile de pièces de drap et un assortiment de merceries, on fait choix d'un paquet de cigares à sa convenance.

Ce fut à Kehl que Beaumarchais établit, pour l'exploitation des œuvres de Voltaire, une des plus vastes entreprises typographiques qui aient jamais été formées.

A droite, en allant à Kehl, on voit sur la grande île du Rhin un monument carré, de forme antique, orné de sculptures, supporté par un piédestal, entouré de bornes de granit que réunissent des chaînes de fer : c'est le tombeau de Desaix. Il porte cette inscription :

Au général Desaix, l'armée du Rhin, 1800.

Le buste et les bas-reliefs ont été exécutés par Ohmacht.

L'habitant du Bas-Rhin est laborieux, brave, et ne manque pas d'esprit. Il se distingue surtout par son esprit de sagesse et de justice. Il est grand, d'une constitution robuste, plus souvent brun que blond, quelquefois roux, rarement noir; il a le teint coloré, les traits prononcés. Une taille moyenne,

des yeux bleus ou bruns, des dents blanches, une belle chevelure, tels sont les avantages caractéristiques de la femme, qui, de plus, est excellente nourrice. Le paysan est bien nourri, bien logé; il est bon cavalier, et se distingue par sa passion pour les chevaux. La danse et la musique sont ses divertissements favoris; dans le plus petit hameau, vous pouvez être sûr de trouver au moins un ménétrier.



Brasserie du Dauphin.

A Strasbourg, on se réunit le soir dans les brasseries pour y goûter deux plaisirs allemands qui tendent de plus en plus

à devenir français : boire de la bière et fumer. Une des brasseries les plus curieuses à visiter est celle du *Dauphin*.

Les habitants de la campagne, les femmes surtout, ont fidèlement conservé le costume national. Vous rencontrerez à Strasbourg, les jours de marché, une multitude de paysans coiffés d'un grand chapeau à cornes, rabattu d'un côté pour garantir le visage du soleil ; vêtus d'un ample habit carré, noir ou brun, d'un long gilet rouge, de culottes courtes recouvertes d'un demi-tablier blanc ; chaussés de bas gris ou bleus et de forts souliers.

Les femmes sont plus coquettes ; leur costume est riche et élégant ; elles affectionnent de préférence les couleurs vives, les oripeaux d'or et d'argent, les dentelles. Elles portent un large chapeau de paille, presque plat, orné de cocardes et de rubans ; leurs tresses sont flottantes et terminées par des nœuds de ruban, comme celles des femmes de la Suisse. Elles ont autour du cou une cravate de soie noire qui tombe sur la poitrine. Leurs larges manches, de toile blanche et fine, se terminent par des poignets à manchettes plissées. Le costume est complété par un bas blanc soigneusement tiré, et par un soulier à haut talon, garni d'une boucle d'argent. Quelquefois le chapeau est remplacé par une longue flèche d'or, retenant les tresses relevées. Les traits distinctifs du vêtement des femmes, aux environs de Strasbourg, sont une jupe d'un rouge vif et un bonnet en étoffe noire richement brodée d'or ou d'argent.

Outre les catholiques, les protestants et les juifs, il s'est conservé en Alsace une secte religieuse dont les membres occupent des fermes isolées sur les montagnes. Ces hommes, qui ne ressemblent aux autres habitants ni par les mœurs ni par le costume, sont des anabaptistes, pour la plupart originaires de la Suisse. Grands, vigoureux, au teint vermeil, laissant croître leur barbe, d'une simplicité de costume qui peut être comparée à celle des quakers anglais, d'une pro-

preté recherchée, francs et hospitaliers, ils s'occupent principalement de l'éducation du bétail.

Parmi les personnages remarquables que Strasbourg a produits, nous citerons : Jean Scheffer, qui fut, sous la reine Christine, professeur d'éloquence et de politique à Upsal, puis bibliothécaire de l'université de cette même ville; Ulrich Obrecht, que Bossuet appelait un abrégé de toutes les sciences et un homme de tous les peuples; le savant médecin Lobstein; l'historien Lorentz; l'antiquaire Oberlin; Nicolas Wurmser, qui peignit un des premiers à l'huile, et fut peintre de l'empereur Charles IV; Kléber, qui promettait d'être un habile architecte, et qu'un hasard assez curieux conduisit à devenir un de nos plus grands généraux. Pendant qu'il étudiait à Paris, se trouvant un jour dans un café, Kléber prit la défense de quelques étrangers qu'on y insultait. Ceux-ci l'emmenèrent à Munich, où le fils du ministre de l'empereur, Kaunitz, le fit aussitôt admettre comme lieutenant dans son régiment. Ce fut ainsi qu'il fit parmi les Autrichiens ses premiers pas dans la carrière militaire.



Cathédrale de Reims.

VII.

D'ÉPERNAY A REIMS.

L'embranchement de la ligne de Strasbourg sur Reims n'est encore qu'en voie d'exécution. Pour visiter l'ancienne capitale de la Gaule Belgique, il faut donc abandonner à Épernay le rapide wagon du chemin de fer, subir le berce-

ment mêlé de soubresauts de la lourde et lente voiture de nos pères , gravir une montagne d'où le regard embrasse un vaste et beau panorama , traverser ensuite, sur la plus monotone des routes , sept ou huit kilomètres de forêt, et suivre enfin une longue route parfaitement droite, à travers une large plaine d'un aspect passablement uniforme. Mais Reims vaut bien la peine qu'on se résigne à faire ce trajet qui, après tout, n'est guère que de vingt-cinq kilomètres.

L'histoire est muette sur l'origine de cette ville ; on sait seulement qu'elle existait, et qu'elle était même une des principautés des Gaules, avant l'invasion de ce pays par les Romains. Alliée fidèle du peuple conquérant, elle acquit une grande influence et joua souvent le rôle de médiatrice entre lui et les Gaulois. Son nom était alors *Durocortorum* ; elle prit plus tard celui de Reims, des *Remi* ou *Remigi*, ses fondateurs. Son territoire comprenait tout le pays situé entre la Seine, la Meuse et la Marne. Elle professait la religion druidique. Saint Sixte et saint Sinice vinrent y prêcher l'Évangile, vers l'an 360, et Jovinus, consul rémois, engageait par son exemple, en 366, le plus grand nombre de ses concitoyens à embrasser le christianisme. La ville de Reims, en 406, tombe au pouvoir des Vandales, qui massacrent saint Nicaise sur le seuil même de la cathédrale qu'il venait de fonder. Saint Remi, l'un des successeurs de cet évêque, convertit Clovis et le baptise, en 496, après la bataille de Tolbiac. Vers 577, Chilpéric, attaqué par les Rémois qui se sont armés pour venger la mort de leur roi Sigebert, les repousse, et s'empare de leur ville qu'il dévaste ; elle est de nouveau saccagée en 719 par Charles Martel, qui la prend d'assaut ; Charles de Lorraine, rival de Hugues Capet, lui fait subir le même sort en 990 : elle avait eu à soutenir, dans le x^e siècle, quatre sièges en cinquante-neuf ans. En 1359, investie par Édouard, roi d'Angleterre, qui envahit la France à la

tête de cent mille hommes, elle force ce prince à la retraite, et bat son arrière-garde. Moins fidèle en 1421, elle traite avec les Anglais, et se trouve livrée à la fois aux horreurs du pillage, de la famine et de la peste. Mais Charles VII y est conduit vainqueur par la Pucelle, et sacré par Renauld de Chartres. Depuis Philippe Auguste, tous les rois de France avaient adopté l'usage de se faire sacrer à Reims, dont l'église avait cessé d'être épiscopale en 774, pour devenir archiépiscopale. Sous Louis XI, en 1429, l'impôt sur le sel occasionne dans Reims une révolte, à laquelle on a donné le nom de *Mique-maque*; la sédition apaisée, Louis XI fait punir deux cents coupables : six ont la tête tranchée; trois sont pendus; plusieurs ont les oreilles coupées; le reste est banni ou emprisonné. En 1585, la ville de Reims, à l'instigation de son archevêque Louis de Guise, embrasse le parti de la Ligue, et ouvre ses portes au duc de Mayenne; elle se soumet à Henri IV, après la bataille d'Ivry. La milice rémoise, commandée par le comte de Grand-pré, remporte, en 1657, une victoire sur Montal, qui commandait Rocroi pour les Espagnols. Pendant la campagne de 1814, occupée tantôt par les armées étrangères, tantôt par les troupes françaises, soutenant des sièges sans être fortifiée, prise et reprise plusieurs fois, pillée et rançonnée, la ville de Reims eut à subir, en deux mois, toutes les alternatives et tous les désastres de la guerre.

Lorsque César entra dans les Gaules, Reims était une sorte de république aristocratique. Cette forme de gouvernement se maintint sous Clovis, avec quelques modifications; le pouvoir exécutif fut confié à un comte nommé par le roi, et les sénateurs furent remplacés par des échevins. Ces derniers virent peu à peu diminuer leur influence, surtout lorsque Louis d'Outre-Mer, en donnant à l'archevêque Artaud le comté de Reims, eut réuni dans les mêmes mains le pouvoir spirituel et le pouvoir temporel. Mais,

forcés longtemps de céder à la puissance de leurs seigneurs, les Rémois, dans le ^{xii}^e siècle, relevèrent enfin la tête, et engagèrent, pour le maintien de leurs privilèges, une lutte qu'ils soutinrent avec une courageuse persévérance. En 1139, ils obtinrent de Louis le Jeune des lettres de commune; en 1161, ils abandonnèrent deux fois leur ville, plutôt que de céder aux exigences de l'archevêque Henri de France, qui fut obligé de rabattre beaucoup de ses prétentions. En 1182, leur droit de commune fut reconnu par une charte de Guillaume de Joinville. Le peuple de Reims, en 1358, confia à dix notables la garde des remparts et des fortifications; ce fut l'origine du conseil de ville, dont l'archevêque Renauld de Chartres et le connétable de France, munis des pouvoirs du roi, arrêtaient ainsi la composition, sous le règne de Charles VII : un président, un vicaire général, député de l'archevêque, deux sénéchaux du chapitre, les trois abbés ou les trois députés des abbés de Saint-Remi, Saint-Nicaise et Saint-Denis, deux échevins nommés par l'échevinage, et seize conseillers élus par le peuple. L'échevinage fut réuni au conseil de ville en 1636.

A cette époque existait la compagnie des arquebusiers, fondée en 1527 par François I^{er}, et qui ne fut supprimée qu'à la Révolution. « Cette compagnie était composée de deux capitaines, d'un enseigne et de soixante chevaliers en uniforme écarlate. Le capitaine en chef pouvait, sans payer aucun droit, vendre soixante pièces de vin par an; le capitaine en second, cinquante, et l'enseigne, quarante; mais ce dernier fut privé de ce droit, que l'on affecta aux écoles de dessin, d'après les conclusions du conseil de ville, des 25 et 28 avril 1746. Chaque année, le lendemain de la Trinité, on dressait, au haut de la porte de Cérès et ensuite de Mars, une longue perche au bout de laquelle était attaché un oiseau en fer-blanc, rempli de sable. L'arquebusier qui le perçait était nommé *roi de l'oiseau*, et conduit en triomphe au château de l'Ar-

quebuse. Il pouvait, pendant l'année, faire entrer quatre-vingts pièces de vin, ce qui lui valait cent pistoles. Les arquebusiers avaient, au bout de la rue Large, près des remparts, un château bâti en 1568, et un beau jardin servant de promenade. Ce château, vendu en 1793, appartient à un particulier, et la promenade est devenue un jardin potager. Le chevalier qui atteignait l'oiseau trois années de suite se nommait *empereur*, et pouvait faire entrer sans droit, pendant toute sa vie, trente pièces de vin par an¹....»

Depuis 1179 jusqu'à la Révolution, les archevêques de Reims ont été en possession du droit de sacrer les rois de France; un seul, Henri IV, ne fut point sacré dans cette ville, parce qu'alors les ligueurs y étaient en force.

La sainte ampoule, dont les archevêques se servaient pour oindre le nouveau roi, était conservée dans l'abbaye de Saint-Remi, où des chevaliers restaient en otage, le jour du sacre, pendant que l'abbé, monté sur une haquenée blanche, portait l'huile miraculeuse à la cathédrale. Les habitants d'un village nommé Chêne-le-Pouilleux, vassaux de l'abbaye, étaient tenus autrefois de se rendre armés au sacre, afin de défendre la sainte ampoule contre ceux qui auraient tenté de l'enlever. Quand Jeanne d'Arc eut amené Charles VII à Reims pour l'y faire sacrer, ce fut elle qui lui présenta les clefs de la ville, en lui récitant ces vers attribués à l'archidiacre Coquillart :

Notre roi, prince et souverain seigneur,
Très-chrétien nommé par excellence,
A qui est dû gloire, louange, honneur,
Subgestion, amour et révérence :
Votre cité de Reims, obéissance
Vous fait par moi qui ci vous la présente.
Et de franc cœur, en vraie confiance,

1. *Description de Reims*, par M. Gêruzez.

Les clefs des portes humblement vous présente
Tradogon.

Roi très-puissant , mon souverain seigneur,
Reims très-ancienne, par grande humilité,
Son cœur vous ouvre, par excellent honneur,
Vous promettant garder fidélité.

En 1484 , Charles VIII, venant à Reims pour son sacre , fut reçu , à la porte de la ville , par une jeune fille vêtue de soie , ornée de fleurs , qui descendit du haut de la porte par une machine, et lui présenta les clefs, en lui récitant les vers de Coquillart.

A l'entrée d'Henri II, en 1547, on vit, sur un théâtre , à la porte de la ville , un soleil s'ouvrir et donner passage à un cœur qui , se séparant en deux , laissa paraître une jeune fille d'environ 10 ans , vêtue d'or et d'argent : celle-ci présenta au roi les clefs de la ville , et récita six vers ; puis le cœur se referma et retourna prendre sa place dans le soleil, qui s'entr'ouvrait de temps en temps comme une fleur.

Reims possède des monuments intéressants. Ceux qui remontent au temps des Romains ne sont ni nombreux ni bien conservés ; le plus remarquable est la porte de Mars, élevée par les Rémois en l'honneur de César et d'Auguste, lorsque le gouverneur des Gaules , Agrippa , fit faire les grands chemins qui traversaient leur ville. Cette porte est composée de trois arcades et de huit colonnes d'ordre corinthien. L'arcade qui est à gauche, en entrant dans la ville , représente , à la voûte , Romulus et Rémus sous une louve , entre Faustulus et Acca Laurentia : on l'appelle arcade de Rémus ; elle est entière , sa hauteur est de 30 pieds et sa largeur de 12. L'arcade de droite est nommée arcade de Lédà, parce qu'on y voit Lédà couchée , ayant un cygne sur elle , pendant que l'Amour descend du ciel , tenant une torche allumée ; cette partie du monument est loin d'être aussi intacte que la précédente. L'arcade du milieu est plus large et plus élevée

que les deux autres ; elle se divise en douze cadres, représentant les douze mois de l'année ; cinq de ces cadres sont entièrement détruits. Cet arc de triomphe servit de porte à la ville jusqu'en 1544 ; alors on en ouvrit une autre, et la porte de Mars, complètement enterrée jusqu'en 1595, retrouvée à cette époque, puis oubliée jusqu'en 1677, ne fut à peu près dégagée qu'en 1812.

On voit dans la cathédrale, au côté droit de la nef, le tombeau de Jovinus, qui, avant 1790, était dans l'église Saint-Nicaise. C'est un des plus beaux sépulcres antiques que possède la France ; le bas-relief représente une chasse aux lions d'un très-beau travail, sur laquelle les savants n'ont pas manqué d'entasser mémoire sur mémoire. Ce monument a 2^m,73 de longueur, et 1^m,46, tant de largeur que de profondeur. On l'ouvrit en le déplaçant, en 1793 ; il ne renfermait que quelques cendres, un objet qui avait la forme d'un pain, un vase et deux restes de bottines.

Les diverses fouilles faites à Reims ont amené la découverte d'un certain nombre de médailles romaines ; en 1806, on a trouvé, près du moulin de l'Archevêque, en creusant un fossé, une petite statue en bronze, d'environ 8 pouces de hauteur, représentant le dieu Mars.

Parmi les monuments du moyen âge, celui qui tient le premier rang est la cathédrale, édifice du xiii^e siècle, construite au même endroit où furent celle du v^e siècle, bâtie par saint Nicaise, et celle du x^e siècle, commencée par Ébon et achevée par Hincmar. Robert de Coucy, célèbre architecte rémois, consacra trente années à cet immense travail. En 1241, on y célébra le service divin pour la première fois, la veille de la Nativité de la Vierge. Elle n'est pas tout à fait aujourd'hui ce qu'elle était alors. Le feu prit à la croisée, le 24 juillet 1481, consuma cinq clochers placés au-dessus, et fit fondre onze cloches pesant 33 000 livres.

La croisée fut restaurée, mais on ne rétablit point les clochers.

La cathédrale a 146 mètres de longueur, 30 mètres de largeur dans œuvre, à la nef, et 50 à la croisée, 36 mètres de hauteur sous voûte, et 80 du pavé de l'église au sommet des tours. Le portail, de forme pyramidale, se compose de trois arcades; celle du milieu a 28 mètres d'ouverture. Il est orné de plus de cinq cent cinquante statues, en grande partie mutilées et tombant de vétusté; l'arcade du milieu représente le couronnement de la Vierge; celle qui est à droite, le jugement dernier, et celle qui est à gauche, la passion. Au-dessus de la rose, entre les tours, est le baptême de Clovis; plus bas se trouve le combat de David avec Goliath. Les deux tours, formées d'arcades, de piliers, de chapiteaux et de pyramides, sont richement découpées, et sculptées à jour; au lieu de porter des flèches, elles sont terminées par de petites pyramides à plusieurs pans. Autour du premier étage sont trente-cinq statues d'évêques, d'une exécution médiocre. On monte, par quatre cent quatre-vingts degrés, à la tour méridionale, qui est un peu plus basse que l'autre, et qui renferme la grosse cloche appelée Charlotte, fondue en 1570 et pesant 11 500 kilogrammes. L'église est couverte en plomb; sa charpente est en bois de châtaignier. Un clocher dont la hauteur est de 18 mètres, et le plus grand diamètre de 4, est placé à l'extrémité de la toiture et supporte un ange doré. Partout, à l'extérieur, ce ne sont que statues et bas-reliefs, aux arc-boutants aussi bien qu'aux portes latérales. L'église est éclairée par un grand nombre de fenêtres, la plupart à vitraux peints, et par des rosaces d'un très-bel effet.

Les statues ont été prodiguées à l'intérieur comme à l'extérieur. On en compte cent vingt-deux, au pourtour des portes seulement; il y faut ajouter le martyr de saint Nicaise, qui couronne le pourtour de la grande porte. L'église est partagée en trois nefs, que séparent des colonnes et des colonnettes;

la voûte de la grande nef est remarquable par sa hardiesse. Le chœur, entouré de cinq chapelles, est divisé en deux parties. Un des autels est orné d'un magnifique baldaquin qui appartenait autrefois à l'église Saint-Nicaise, superbe monument que la Révolution a détruit. Parmi les autres richesses de la cathédrale, il faut encore citer un orgue fait en 1481 ; l'autel des fonts baptismaux, dont la cuve servit, dit-on, au baptême de Clovis ; les vitraux des croisées du rond-point ; et trois tableaux de grands maîtres : *le Lavement des pieds*, par Mucian, *la Nativité*, par le Tintoret, *l'Apparition de Notre Seigneur à la Madeleine*, par le Titien.

La plus ancienne des églises de Reims est Saint-Remi, qui date du ^x^e siècle. Elle fut commencée en 1041 par Thierry, abbé de Saint-Remi, et terminée par un autre abbé, Hérimard. Léon IX en fit la dédicace, en 1049, le jour de la Saint-Michel. Le rond-point, le portail et les deux clochers furent bâtis par Pierre de Celles, en 1162. Sous Jean Conard, en 1388, on couvrit de plomb la toiture, et le petit clocher fut construit. La longueur de ce monument est de 110 mètres. L'intérieur est d'architecture romane ; deux clochers à flèches surmontent la façade, qui est plus moderne.

L'église Saint-Remi renfermait de grandes richesses et de précieux travaux ; la Révolution a tout dévasté. Il ne reste de l'ancien mausolée de saint Remi que douze statues représentant les douze pairs de France, et le groupe de saint Remi ; ces sculptures, en marbre blanc et d'une belle exécution, font aujourd'hui partie d'un nouveau mausolée, érigé en 1803 et placé dans le chœur, derrière le grand autel. On voit aussi, à l'entrée de la croisée, un monument qui était autrefois dans l'église du Temple : c'est un saint sépulcre composé de sept personnages sculptés en pierre.

Au milieu du ^{xvi}^e siècle, il existait un usage bizarre, la *procession du hareng*. « Le mercredi saint, dit M. Gérusez, après les ténèbres, tout le clergé de la cathédrale allait

faire une station dans l'église de Saint-Remi. Précédés de la croix, les chanoines, rangés sur deux files, comme dans les processions ordinaires, trainaient derrière eux un harenng attaché à une corde.... Chaque chanoine s'efforçait de



Saint-Remi, à Reims.

marcher sur le harenng de celui qui le précédait, et n'oubliait rien pour empêcher celui qui le suivait de marcher sur le sien. »

Près de la cathédrale se trouve l'hôtel de la *Maison-Rouge*, sur la porte duquel on lit cette inscription : « L'an 1429, au sacre de Charles VII, dans cette hôtellerie, alors nommée l'*Ane-Rouge*, le père et la mère de Jeanne d'Arc ont été lo-

gés et défrayés par le conseil de la ville.» La dépense s'éleva à 24 livres parisis.

Deux places fixeront un moment l'attention du curieux ; la place Royale et la place de l'Hôtel-de-Ville , qui communiquent par une rue , la mieux bâtie de Reims , lorsqu'elle sera terminée. La première se fait remarquer par sa régularité, par les bâtiments qui l'entourent, et par le monument de Louis XV qui en décore le centre. Toutes les maisons, sauf une qui malheureusement reste à bâtir, y ont des façades à soubassement percé d'arcades avec refends, ornées d'un ordre dorique qui embrasse deux étages, et couronnées d'une balustrade sans comble apparent. L'ancien hôtel des Fermes, occupé aujourd'hui par le bureau de mesurage des toiles et tissus, a un avant-corps formé de quatre colonnes surmontées d'un fronton. La statue de Louis XV, œuvre du célèbre Pigalle, représentait ce prince debout, vêtu d'un costume romain, sur un cippe entouré de figures allégoriques; détruite pendant la Révolution, elle a été exécutée de nouveau d'après l'ancien modèle.

Plus petite et moins belle, la place de l'Hôtel-de-Ville n'a de remarquable que le monument dont elle a pris le nom. Cet édifice, bâti sous Louis XIII, dont la statue équestre figure au-dessus du péristyle central, se compose d'un corps à frontispice et de deux ailes terminées par un pavillon. Il y a malheureusement, quant aux détails, une disparate choquante entre ces deux ailes, dont l'une est neuve. Les pavillons ont deux étages, tandis que le reste du bâtiment n'en a qu'un. Au-dessus du vestibule, dont la colonnade est d'ordre dorique, règne un balcon en pierre; plus haut est le bas-relief colossal de Louis XIII, et plus haut encore la tour de l'Horloge, dont la structure est élégante et légère.

Dans une des salles de l'hôtel de ville est placée la bibliothèque publique, composée de 32 000 volumes, dont la plupart concernent la théologie, l'histoire et les conciles, et d'en-

viron 1500 manuscrits, dont un certain nombre ne sont pas dénués d'intérêt.

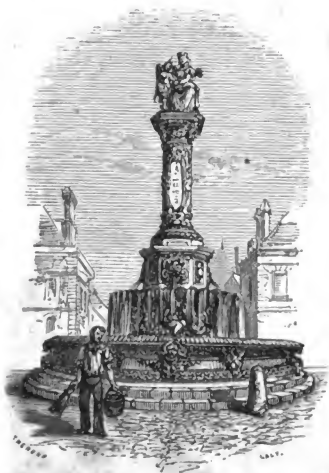
Longtemps la ville de Reims manqua d'eau ; la Vesle coulait auprès d'elle sans contribuer ni à son embellissement ni à sa commodité : la bienfaisance du chanoine Godinot, vieillard



Hôtel de ville de Reims.

de quatre-vingts ans, et la persévérance de M. de Pouilly, lieutenant ou maire de la ville, surmontèrent tous les obstacles ; une machine fut construite de 1746 à 1753, sous la direction du père Féry, minime, habile mécanicien, et dix-sept fontaines distribuèrent l'eau dans les divers quartiers. Ces fontaines, dont quelques-unes auraient pu justifier la curiosité du voyageur, ont fait place, dans ces derniers temps, à des bornes-fontaines comme celles que l'on voit dans les rues de Paris. Les Rémois reconnaissants ont élevé à la mémoire de leur bienfaiteur une fontaine monumen-

tale au milieu d'une place à laquelle ils ont donné le nom de Godinot.



Fontaine Godinot.

Les monuments, comme on le voit, sont moins nombreux à Reims que ne semblent le comporter l'importance et surtout l'ancienneté de cette ville ; il ne faut pas oublier que la plupart de ceux dont elle se faisait honneur ont été détruits ou dégradés par le vandalisme révolutionnaire. Cependant il en était un, l'église de Saint-Nicaise, plus intéressant encore que la cathédrale par son architecture et par ses souvenirs historiques, qu'on aurait pu conserver en y faisant quel-

ques réparations, et dont on a laissé disparaître l'un après l'autre jusqu'au dernier débris.

Située au milieu d'une vaste plaine, la ville de Reims était entourée de remparts dont les murailles étaient en pierre de craie ; il n'en reste plus que quelques débris. Sa forme est à peu près celle d'un soulier. On y entrait par cinq portes, dont deux voûtées, celles de Dieu-Lumière et de Mars ; la porte Fléchambault est en bois ; celles de Cérès et de Vesle ont des grilles. On admire cette dernière, qui a été faite en 1774, pour le sacre de Louis XVI, par un serrurier rémois, nommé Masson. C'est à la porte de Vesle que commence le *Grand-Cours*, promenade qui s'étend jusqu'à la porte de Mars, entre les remparts, la plaine que bornent des montagnes couvertes de vignes, et la Vesle qui coule le long d'un petit

bois appelé le *Bois d'Amour*. L'espace occupé par la ville est proportionnellement plus grand que ne l'exige le chiffre de sa population ; mais il faut remarquer que les rues sont larges et que la plupart des maisons n'ont qu'un étage.

Parmi les hommes remarquables qui ont reçu le jour à Reims, on distingue :

Guillaume Baussonnet, poète du xvii^e siècle, qui fit pour Henri IV l'inscription suivante, quand ce prince vint à Reims :

Si Reims ne vit son roi, ce grand Mars des guerriers,
Lorsqu'il plantait l'olive en plantant des lauriers,
Aussi ne le vit-elle assaillir sa campagne :
Mais, prévoyant le fruit de ces deux plants divers,
Le roi n'a voulu voir l'honneur de la Champagne
Que quand il se verrait l'honneur de l'univers.

Le surintendant des finances Colbert, sorti d'une famille de marchands de vins et de marchands de draps. « Ayant voulu, dit M. Géroze, faire un de ses fils grand bailli de l'ordre de Malte, voici comment il s'y prit pour avoir les quatre quartiers de noblesse qu'on lui demandait. Il fit fabriquer une épitaphe pour un de ses ancêtres prétendus, né dans le xiii^e siècle, et nommé Richard Colbertly, Écos-sais. Il s'agissait de la placer dans l'église des Cordeliers, où était la sépulture de plusieurs de ses aïeux. On promit au père Valery, alors gardien, un évêché qu'il n'eut pas, et l'épitaphe fut mise, la nuit, dans cette église, où on la voyait encore avant la Révolution. »

Gobelin, teinturier de Reims, au xvii^e siècle ; il fit bâtir, à Paris, une maison qu'on appela d'abord *Folie Gobelin*, et que Colbert acheta pour y établir cette manufacture de tapisseries qu'on connaît encore aujourd'hui sous le nom de manufacture des Gobelins ;

Jean Lethinois, avocat au conseil, littérateur agréable. Chargé de copier le *Catilina* de Voltaire, pendant le séjour

de ce grand poète à Reims , en 1749 , il le lui renvoya avec les vers suivants :

Enfin le vrai Catilina
Sur notre scène va paraître ;
Tout Paris dira : Le voilà !
Nul ne pourra le méconnaître.
Ce scélérat par sa fierté ,
César par sa valeur altière ,
Cicéron par sa fermeté ,
Montreront leur vrai caractère ;
Et , dans ce chef-d'œuvre nouveau ,
Chacun reconnaitra , par les coups de pinceau ,
César, Catilina, Cicéron et Voltaire.

Nicolas-Henri Linguet, écrivain fécond et original , historien , orateur , poète , publiciste , critique , journaliste ; mort sur l'échafaud , le 8 thermidor 1793 ; Antoine Pluche , auteur du *Spectacle de la nature* , de la *Mécanique des langues* , etc. ; le célèbre bénédictin dom Thierry Ruinart , collaborateur de dom Mabillon ; Drouet d'Erlon ; le célèbre graveur Robert Nanteuil.



Vue de Pont-à-Mousson.

VIII.

DE FROUARD A METZ.

C'est à Frouard, ainsi que nous l'avons déjà dit, que le chemin de fer se bifurque en deux lignes dont l'une conduit à Strasbourg, et l'autre à Metz et à Forbach. Sur cette dernière ligne, il se présente, sans compter l'antique capitale du pays messin, plus d'une station intéressante par des ruines, par des monuments et par des souvenirs. La première est *Marbache*, village situé dans une vallée, entre des coteaux boisés, et dont l'ancienneté est établie par des titres de donation qui datent des *x^e* et *xii^e* siècles. Vis-à-vis l'ancien château de Condé, sur le chemir

de ce village à Frouard, on a trouvé des ossements entourés de pierres. En 1810, on a découvert, sur la route de Nancy à Saint-Mihiel, des cercueils en pierre, percés aux extrémités, renfermant des cadavres à côté desquels se trouvaient une Vierge en plâtre et un Christ en cuivre sur une croix de bois noir. Il y avait, auprès de ces cercueils, des ossements enfermés dans des pierres murées. Treize ans plus tard, en travaillant de l'autre côté de la route, des maçons rencontrèrent, à une profondeur de deux mètres, un pavé formé de dalles, sur quelques-unes desquelles étaient gravées des lettres. L'église est toute moderne; elle a été construite en 1823.

De Marbache à *Dieulouard*, on suit, en passant devant Belleville, une vallée bien cultivée, entre des coteaux couverts de bois et de vignes, le long de la Moselle, qui depuis Frouard est navigable. C'est sur la rive gauche de cette rivière qu'est situé le bourg de Dieulouard, auquel s'appliquent les différents noms de *Dei-Custodia*, *Dieulewart*, *Deslovareth*, *Desluar-dum*, *Deu-Louwart* et *Deus-Louwart*. Les historiens ne sont point d'accord sur son origine : les uns veulent qu'il ait autrefois fait partie de Scarpone, la troisième ville du pays des Leucquois; d'autres le font s'élever avec son château, de 997 à 1020, sur une partie des ruines de Scarpone. A cette époque, il était la propriété des évêques de Verdun. Le château de Dieulouard fut souvent pris, rasé, incendié et rebâti, jusqu'au moment où, sous Louis XIV, il fut enfin démantelé pour ne plus se relever. Le bourg était assez important pour que les évêques de Verdun y eussent fondé une collégiale, vers la fin du x^e siècle; on prétend même qu'ils y firent battre monnaie. On remarque, dans le voisinage, les vestiges d'une voie romaine conduisant aux ruines de Scarpone.

Les ruines du château sont curieuses à visiter : les fossés, aujourd'hui comblés, avaient 60 mètres de largeur; l'épaisseur des murs est presque partout de 2 à 3 mètres;

on voit encore le logement du prévôt, les culs de basse-fosse, trois citernes, l'endroit où était le pilori de la justice épiscopale, une porte au-dessus de laquelle est la statue de la Vierge, avec cette inscription : *Sub tuum præsidium*.

Dieulouard possède une belle église du x^v^e siècle, dont les stalles et la chaire sont en bois et décorées de riches sculptures; on admire également, au-dessus de la boiserie du chœur, des sculptures représentant l'arche sainte et les attributs du culte de l'Évangile. Sous le chœur est une chapelle souterraine, taillée dans le roc et dédiée à la Vierge; c'était autrefois, et c'est encore aujourd'hui un lieu de pèlerinage. Les fenêtres de cette chapelle paraissent dater du xi^e siècle.

A Dieulouard naquit, en 1440, le capitaine Krantz, qui, pour surprendre Metz, se présenta aux portes de la ville déguisé en marchand et conduisant plusieurs charrettes chargées de tonneaux où étaient cachés des soldats. Cette ruse n'eut pas le succès qu'il en avait attendu; les troupes qui devaient le soutenir n'arrivèrent pas à temps, et il tomba au pouvoir des Messins, qui le tuèrent.

Sur le bord de la Moselle, en face de Dieulouard, est une maison isolée sur laquelle ne s'arrêterait certainement pas le regard du voyageur, si l'on n'y appelait sérieusement son attention. Là pourtant est pour le savant comme pour le curieux une mine aussi intéressante qu'inépuisable; là florissait jadis une ville considérable, fondée, selon les uns, par une colonie de Troyens fugitifs, et dont l'origine, selon les autres, quoique moins ancienne, doit en tous cas être reportée jusqu'aux premiers temps de la domination romaine. Cette ville était *Scarpone* (Scarpona, Sarpona, Serpanne, Charpaigne, Charpagne). On lit dans une savante notice de M. Beaulieu :

« Autant qu'il est possible d'en juger par les ondulations du sol, et par ce que l'on connaît des ponts qui joignaient ensemble les divers quartiers de *Scarpone*, cette ville était

signaier
ville éta

bâtie sur cinq îlots, dont les deux premiers avaient 500 mètres de longueur du sud au nord, et les trois autres 400 du nord-ouest à l'est. C'est entre ces derniers et les vignes de Dieulouard qu'étaient les principaux édifices : les temples, les bains et le fort, devant lequel s'élevaient trois grands monuments de forme pyramidale. Les autres îlots, qui communiquaient entre eux par quatre ponts en pierre, étaient couverts d'habitations particulières. Des tuiles plates à rebord, des briques et divers débris indiquent qu'un grand nombre d'habitations s'étendaient encore dans la plaine, à partir du coteau de Sainte-Geneviève jusqu'à celui de Gellamont, au pied duquel est bâti le village de Dieulouard. Cette ville avait donc une immense étendue, bien que n'embrassant pas les sept lieues de tour que la tradition lui attribue. Elle était protégée contre les crues de la Moselle par une digue de 120 mètres de long sur 2 de large, élevée au nord-ouest; au nord par une seconde digue, et enfin par une troisième le long de la rive du fleuve, au lieu dit Saulcy des Vannes. Les pilotis de cette dernière digue se voyaient encore en 1730.

« Les maisons de Scarpone, bâties pour la plupart en pierres, étaient divisées en chambres de 4 à 5 mètres en carré, dont l'aire, formée d'un blocage cimenté et recouvert d'un vernis rouge, adhérait si bien aux murs et était d'une dureté telle, que les eaux qui filtraient au travers des terres ne pouvaient la pénétrer. Plusieurs pans de murs avaient encore 3 mètres de hauteur, et étaient ornés de peintures à fresque. »

A l'époque de l'établissement des Francs dans le pays, Scarpone avait déjà perdu de son importance. On voit pourtant cette place résister, en 954, aux attaques des Hongrois, et fermer, en 970, le passage à Lothaire, qui voulait pénétrer dans la Lorraine. Puis elle fut pillée, ruinée, brûlée, abandonnée; en 1734, la Moselle, en se creusant un nou-

veau lit, la sépara de Dieulouard et renversa une partie des murs du fort; il restait encore quelques maisons et une église; celle-ci fut démolie en 1834; une seule des maisons subsiste et semble n'être restée là que pour indiquer la place où fut la florissante cité.

On a trouvé, à différentes époques, en fouillant les ruines de Scarpone, une grande quantité de médailles, de tombeaux, de bas-reliefs et de statues.

Suivant une tradition populaire qui s'est conservée dans le pays, la reine Dahoud ou Hordal (on désignait sous ce nom la reine Brunehaut) aurait péri en cet endroit, et d'une autre façon que celle qui est racontée par les historiens. On dit, rapporte dom Calmet, que cette princesse, étant à Scarpone, ordonna à son cocher de faire passer sa voiture, traînée par des bœufs, dans la rivière, s'imaginant que les eaux se durciraient et formeraient un chemin ferré devant elle.... Mais le cocher, s'étant aperçu que l'eau ne se durcissait point, représenta à Brunehaut que c'était aller contre la volonté de Dieu d'entreprendre de passer par un endroit où il ne voyait plus de route; à quoi elle répondit: *Veuille ou non veuille, passe toujours*. Et aussitôt elle fut submergée en punition de son blasphème.

Après une course de 7 kilomètres dans une belle vallée semée de beaux villages, on voit se dresser une montagne dont quelques ruines et un village couronnent le sommet, et au pied de laquelle s'étend une petite ville que dominent deux tours surmontées de couronnes; là se trouvent encore réveillés en foule les souvenirs du savant et de l'historien. Cette humble cité, satisfaite de jouer aujourd'hui le tout petit rôle de chef-lieu de canton, posséda autrefois une université « jà tant célèbre et florissante, disait Pantaléon Thévenin, qu'il n'y avait académie en Allemagne, ni ceste ancienne et fameuse université de Cologne mesme, ny en France (excepté celle de Paris), qu'en fréquence de bonnes leçons, tant en

humanité et philosophie que théologie et loix , et affluée de disciples , tant du pays et du lieu que d'Allemagne et autres régions circonvoisines , elle ne surmonte et ne désavance. »

Mousson est le nom de la montagne ; Pont-à-Mousson est celui de la ville.

Une querelle très-vive s'éleva , dans le xvi^e siècle , au sein de Pont-à-Mousson , entre les professeurs de l'université et ceux du collège des jésuites , sur la question de savoir si le nom latin de la ville devait être *Ponti-Mussum* ou *Mussi-Pontum* ; il ne fallut rien moins , pour mettre fin à la discussion , qu'un décret du duc Charles III , lequel décida , contrairement à l'opinion des jésuites , que *Ponti-Mussum* serait le nom définitivement adopté : ce qui toutefois n'empêche pas les habitants de Pont-à-Mousson de s'appeler encore les Mussipontains.

Sans avoir été précisément fondée , comme on l'a prétendu , par une colonie de Troyens , la ville de Pont-à-Mousson n'en jouit pas moins d'une ancienneté suffisamment respectable ; il existe dans les archives de Toul des titres de 896 et de 905 , dans lesquels elle est ainsi désignée : *villa Pontus sub castro Montionis* , « la ville du Pont sous le camp de Monçon. » On disait autrefois Monçon , et en latin *Montio* , *Montiacum* ; on trouve aussi le nom de *Mons Jovis* , d'où l'on a conclu que sur cette montagne il y avait eu un temple de Jupiter.

La montagne s'appelant *Mousson* , la ville se nommant *Pont* , du pont qui conduit à la montagne , on comprend aisément l'origine du nom actuel de Pont-à-Mousson.

Cette ville , affranchie en 1263 par Thiébaud II , comte de Bar , fut érigée en marquisat par l'empereur Charles IV en 1355 , et obtint , l'année d'ensuite , les droits et privilèges des villes impériales. Prise en 1476 par Charles le Téméraire , elle fut reprise par le duc René ; mais celui-ci , obligé de se retirer par suite de la désertion de ses troupes suisses , laissa la ville retomber au pouvoir du duc de Bourgogne.

Ce fut en 1572 que Charles III fonda la célèbre université de Pont-à-Mousson; le collège des jésuites existait déjà et jouissait aussi d'une très-grande renommée. Charles III et sa cour assistèrent, le 7 septembre 1580, à la représentation d'une tragédie de *Jeanne d'Arc*, composée par Fronton du Duc, professeur à l'université. Vers la même époque, l'imprimerie venait ajouter encore à tant d'éclat; les bibliophiles de nos jours recherchent les ouvrages qui sortirent alors des presses des Marchand et de Melchior Bernard. Toute cette gloire devait disparaître avec l'université, qui fut transférée à Nancy en 1768.

Pont-à-Mousson est divisée en deux par la Moselle : la partie située entre la montagne et la rivière est appelée ville haute; on nomme ville basse celle qui est sur la rive opposée.

Un beau pont en pierre établit la communication de l'une à l'autre.

L'église Saint-Martin, qui sert de paroisse à la ville haute, fut bâtie dans le ^{xiii}e siècle et reconstruite dans le ^{xiv}e; à l'extérieur, elle est en style ogival fleuri; l'architecture intérieure paraît être d'une date plus ancienne. On y reconnaît avec peine les nombreuses dégradations que les jésuites firent à l'édifice, sous prétexte d'en changer la distribution. Plusieurs des tableaux qu'on y voit sont attribués à Claude Charles. Dans une des cha-



Vue du pont.

pelles se trouve, cachée par une boiserie, une table en pierre qui couvre les statues d'une femme et d'un guerrier revêtu

d'une cotte de mailles. On croit que ce mausolée est celui du comte Thibaut, fondateur de l'église.

Saint-Laurent, église paroissiale de la ville basse, n'offre de remarquable qu'un tableau à vantaux, du ^{xviii} siècle, représentant le baptême de Jésus, la résurrection du Lazare, la guérison des aveugles à la piscine, et la transfiguration.



Place de Pont-à-Mousson.

On remarque encore, à Pont-à-Mousson, l'hôtel de ville sur une grande place entourée d'arcades; de vastes casernes de cavalerie, élevées sur l'emplacement du château, ou *mai-*

son forte, que René II avait fait construire sur la rive gauche de la Moselle ; un bel hôpital civil ; une assez jolie fontaine ; un collège qui occupe les bâtiments où les jésuites avaient le leur ; des boulevards qui forment une agréable promenade ; l'ancienne abbaye de Sainte-Marie, magnifique édifice où est actuellement le petit séminaire , et dont le portail est malheureusement surchargé d'ornements d'un goût douteux.

Cette ville a vu naître le chanoine Laurent Pilladius , auteur d'un poëme latin sur la guerre des *rustauds* ; le jésuite Pierre Beauregard , orateur remarquable ; le conventionnel Mallarmé ; et une foule d'officiers distingués de notre époque : le maréchal Duroc , les généraux de La Barolière, Hardy, Bourcier, de Niceville, Fabvier, Jacquinot, Frierion.

A 9 kilomètres de Pont-à-Mousson , toujours dans cette belle vallée que parcourt la Moselle , on s'arrête devant le village de *Pagny*, au pied d'une côte dont le sommet porte les ruines d'un des plus célèbres châteaux du moyen âge ; un peu au-dessous de ces ruines, est un autre village, aujourd'hui peu considérable, qui porte, comme le château , le nom de *Prény* (Prigney, Priny, Perny). Ce château, que Bouchard d'Avesnes, évêque de Metz, ne put prendre, en 1286 , avec 4000 fantasins et 1000 cavaliers, était « un carré flanqué de hautes et fortes tours , liées entre elles par d'épaisses murailles et des galeries souterraines creusées dans le roc vif. A l'une des extrémités de ces constructions , qui formaient le château proprement dit, s'élevait un second édifice entouré de fossés , flanqué également de tours sur l'une desquelles était placée la fameuse cloche nommée Mande-Guerre. Cette tour, la plus grosse , porte encore aujourd'hui ce nom. Ce pâté de bâtiments, qu'on appelait le donjon, contenait la chapelle castrale et les grands appartements. On remarque une ruche immense dans l'une de ces tours , où l'on pénètre par une issue pratiquée nouvellement dans l'épaisse muraille ; les

prisonniers y étaient descendus par une ouverture à la voûte supérieure. Une place d'armes, les logements de la garnison, les bâtiments où se réfugiaient les paysans de la seigneurie en temps d'invasion, occupaient l'espace compris entre le donjon et le château, dont un double rang de fossés et trois fortes portes complétaient les moyens de défense¹. »

Les ducs de Lorraine tiraient leur cri de guerre du nom de cette forteresse ; on lisait encore, avant la Révolution, cette inscription sur le Mande-Guerre :

Ils criaient : Priny, Priny !
L'enseigne au riche duc Ferry !
Marchis entre les trois royaumes.

Quant au village, qui est tout à fait au bas de la côte, il est nommé tantôt Pagny-sous-Prény, tantôt Pagny-sur-Moselle; il existait dès le ^{xii}^e siècle. Des laboureurs y ont trouvé, en 1842, des cercueils en pierre, avec des squelettes bien conservés ; l'un de ces squelettes avait la tête séparée du tronc, et déposée vers la région du sacrum. On suppose qu'il existait anciennement, en cet endroit, un cimetière que la Moselle, en se déplaçant, aura fait entièrement disparaître.

Le mécanicien Bernard Joyeux, qui mourut en 1778, et le comte de Serre, ministre de la restauration, mort en 1824, ont vu le jour à Pagny.

Pour donner du charme et de l'intérêt à cette contrée qui passe si rapidement devant les yeux, la nature ne s'est pas mise moins en frais que l'histoire; nulle part on ne trouverait des paysages plus variés, des sites plus pittoresques, ni de plus coquets villages aussi gracieusement suspendus aux flancs des coteaux, ou se mirant dans une onde aussi fraîche que celle de la Moselle. Quoi de plus joli que *No-*

¹ *Statistique du département de la Meurthe*, par H. Lepage.

véant, entre ses deux collines, avec son pont suspendu et son château à tourelles ? Et ne serait-on pas heureux d'y couler doucement le reste de son existence, fût-ce dans la plus humble de ses habitations ?

A peine a-t-on eu le temps de former ce vœu qu'on le renouvelle devant cet autre village non moins frais, non moins coquettement bâti, qu'on appelle *Ars-sur-Moselle*, ou mieux *Arches-sur-Moselle*. Ce nom lui vient des



Aqueduc de Jouy.

restes d'un aqueduc, qu'on a vus sur la rive gauche de la Moselle, quelques instants avant d'arriver à cette station. Cet aqueduc, nommé dans le pays *Pont du Diable*, et qui va, sur la rive droite, former de majestueuses arcades jusqu'au village de Jouy, fut, dit-on, bâti par Drusus ; il avait 57 pieds de hauteur, sur une longueur de 3420. Sa destination était de conduire dans l'antique Divodurum les eaux nécessaires aux bains et à la naumachie.

Mais la rapide locomotive, inexorable comme le temps, emporte et le voyageur et ses désirs et ses regrets ; une nouvelle

station se présente ; celle-ci n'offre rien d'attrayant aux regards : une ceinture de remparts , une porte qui , pour être toute neuve , n'en ressemble pas moins à l'entrée d'une prison , voilà pour le coup d'œil ; et pourtant on s'empresse de descendre , on court vers ces remparts , on s'engage dans la courbe de cette porte : c'est qu'il se trouve au delà une ville qui fut une grande cité gauloise du temps des Romains , qui devint , sous les rois Francs , la capitale de l'Austrasie , et qui tient aujourd'hui le premier rang parmi les places fortes de la France.



Ruines de la forteresse de Mousen.



Vue de Metz.

IX.

METZ.

Les souvenirs historiques de la ville de *Metz* remontent à environ deux mille ans ; elle portait le nom de *Divodurum*, lorsque César entra dans les Gaules , et elle appartenait aux Médiomatriciens (*Mediomatrici*) qui faisaient partie de la Gaule belgique. L'armée de Vitellius , commandée par Valens, y égorgéa 4000 habitants , en l'année 69, et le farouche roi des Huns y signala sa fureur, en 451, par un massacre encore plus considérable. Après la bataille de Tolbiac , Metz, que déjà l'on appelait *Mettis* , embrassa le parti de Clovis , et devint, quelques années plus tard , la résidence du fils de

ce prince, Thierry, qui en fit la capitale du royaume d'Austrasie. Louis le Débonnaire y mourut en 840, et fut inhumé avec la reine Hildegarde, sa mère, dans l'église de Saint-Arnould. Prise en 923 par Henri l'Oiseleur, en 945 par Othon le Grand, pillée par les troupes de ce dernier en 955, cette ville, où avaient été reconnus rois de Lorraine Charles le Chauve en 869, et Lothaire IV en 968, s'affranchit de ses souverains, et se constitua ville libre et impériale. Son gouvernement, basé sur l'élection, devint républicain; elle fut administrée par un *maître échevin* choisi dans les familles de *paraiges*, sortes de tribus au nombre de six, composées, les cinq premières de nobles, et la sixième de bourgeois et d'artisans. Chaque paraige avait un *chef d'hôtel*; la bourgeoisie nommait quarante députés; et ces députés, réunis aux chefs d'hôtel, procédaient tous les cinq ans à l'élection du conseil des *treize*, qui avait dans ses attributions la police, la justice criminelle et civile, et, de concert avec le maître échevin, la confection des ordonnances et des statuts particuliers. Pour la rédaction des lois ils étaient obligés de s'adjoindre les députés et les commissaires de quartiers, nommés *comtes jurés*. Venaient ensuite les *sept du trésor*, les *sept de la monnaie*, les *sept de la guerre*, etc., sortes de comités présidant autant de départements ministériels, et dont les cinq paraiges nobles fournissaient cinq membres, tandis que le paraige de la bourgeoisie en fournissait deux.

Mais la liberté, la grandeur et la prospérité de Metz devaient avoir un terme. Harcelée, tantôt par les empereurs, tantôt par les rois de France, qui lui faisaient payer la paix au poids de l'or; ravagée par les compagnies franches et par les ducs de Lorraine; ruinée par le siège qu'elle eut à soutenir, en 1444, contre les armées réunies de Charles VII et de René d'Anjou; dévastée par les inondations de la Moselle, décimée par la famine et par la peste, la république

messine songea à se donner un protecteur, et, en 1552, elle se jeta entre les bras de la France. Cette même année fut pour elle une époque glorieuse : Charles-Quint, commandant en personne une armée de 100 000 hommes, vint épuiser, devant ses murs, soixante-cinq jours d'efforts inutiles, et se vit forcé à une retraite humiliante par la belle et vigoureuse défense du duc de Guise.

Au lieu d'un protecteur qu'elle avait cherché, Metz trouva un maître dans la France; en peu de temps elle vit disparaître ses institutions républicaines, et s'élever une citadelle pour réprimer ses tentatives de révolte. Le jour où, pour la première fois, on lui enleva le droit d'élire son premier magistrat, Audrouin Roussel, ancien maître échevin, se tua de désespoir. Réduite de 60 000 habitants à 20 000, elle tomba dans un état d'anéantissement et de pauvreté d'où Henri IV, Turgot et le maréchal de Belle-Isle essayèrent à diverses reprises de la faire sortir.

Resserrée aujourd'hui dans des limites plus étroites, la ville de Metz a vu remplacer par d'immenses fortifications une partie de ses monuments, de ses abbayes, de ses églises. Elle est devenue une des places de guerre les plus fortes de France. Ses armoiries font allusion à son plus beau titre de gloire, qui est de n'avoir jamais été prise, depuis qu'elle a été garnie d'une enceinte : elles se composent d'un écusson partie d'argent et de sable, surmonté d'une pucelle couronnée de tours, tenant une palme de la main gauche. Ce fut pour ne point déroger que la fière cité refusa le passage aux armées de la sainte alliance, lorsqu'elles évacuèrent le territoire français ; elle leur fit traverser la Moselle sur un pont qu'elle construisit sous ses remparts, afin d'épargner à son enceinte, vierge du joug étranger, la honte et la douleur d'un tel spectacle.

L'enceinte fortifiée de Metz, à laquelle on ne cessa de travailler depuis la domination française, et que modifia pres-

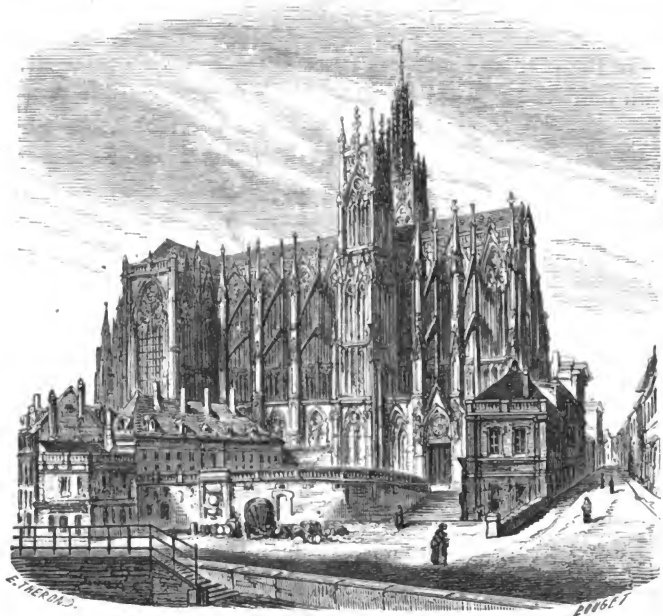
que entièrement le célèbre Cormontaigne, il y a un peu plus de cent ans, est tellement importante par sa force et par son étendue, qu'il faudrait, avec un matériel extraordinaire, au moins une armée de 120 000 hommes pour en entreprendre le siège. Il ne reste de l'enceinte du xvi^e siècle que le retranchement de Guise, la tour Serpenoise, la porte des Allemands et la tour d'Enfer. La porte des Allemands semble avoir été conservée pour donner une idée de toutes celles qui existaient alors, et qu'on a démolies comme inutiles, depuis le nouveau système de fortifications; c'étaient autant de châteaux forts, à quatre tourelles surmontées de batteries, et qui avaient chacun un châtelain. On remarque, sur les murailles de la tour d'Enfer, les traces des boulets espagnols, et l'on y montre le cachot où, pendant six mois, furent enfermés les cordeliers qui avaient comploté de livrer la ville aux troupes impériales.

Les abords de la ville sont défendus par deux forts, six lunettes et une redoute en terre. Les deux forts sont dus à Cormontaigne. Celui de Belle-Croix qui, avec la lunette du cheneau, présente un développement de galeries de mines d'environ 10 000 mètres, couronne, à l'est, les hauteurs d'où l'on pourrait plonger dans la ville. L'autre, nommé fort Moselle, ou de la Double-Couronne, est situé à la partie septentrionale; son enceinte, formée de fossés pleins d'eau et de fortifications rasantes, le rend de difficile atteinte pour le canon de l'ennemi.

Construite en 1737, la redoute, nommée redoute du Pâté, occupe l'emplacement de l'ancienne Naumachie, et forme, lorsqu'on élève les eaux de la Seille, une île dans laquelle on pénètre, de la place, par une galerie souterraine.

On entre dans Metz par neuf portes, qui sont les portes de France, de la Citadelle, Saint-Thiébault, Mazelle, des Allemands, Chambière, de Thionville, du Saulcy, Sainte-Barbe et Serpenoise.

Un magnifique édifice gothique s'élève au centre de la ville : c'est la cathédrale, dont les fondements furent jetés, au commencement du ^{xii}^e siècle, par l'évêque Thierry III. La construction, souvent interrompue, de cette basilique dura plusieurs siècles; les nefs, commencées en 1170, n'étaient



Extérieur de la cathédrale

point terminées en 1330; ce fut seulement sous l'épiscopat de Thierry Bayer de Boppard, mort en 1383, que les voûtes furent fermées et que l'intérieur s'embellit, ainsi que l'extérieur, de galeries, de sculptures et de peintures. Cent ans plus tard, on s'occupa de la construction d'un clocher; et le chœur, entrepris, à la fin du ^{xv}^e siècle, par le chanoine Jacques Damange, ne fut achevé qu'en 1519. La bénédiction de l'édifice entièrement terminé se fit le 24 mai 1546.

La cathédrale a 122 mètres 25 centimètres de longueur dans œuvre, et, hors d'œuvre, 128 mètres 62 centimètres. Sa hauteur est, sous voûte, de 41 mètres 70 centimètres. La nef est large de 14 mètres 56 centimètres ; les collatéraux, élevés seulement de 14 mètres, ont une largeur de 8 mètres 10 centimètres. La flèche, légère, hardie, taillée à jour, entourée de petites flèches en forme d'obélisques, s'élève dans les airs à une hauteur de 85 mètres 50 centimètres ; elle est l'œuvre d'un habile architecte messin, nommé Ranconval, qui n'employa pas plus de trois ans à la construire. La cloche que renferme cette tour pèse 13 000 kilogrammes ; on lui a donné le nom de *la Mutte*. Lorsqu'on la met en branle, elle fait éprouver un balancement sensible à la grande et aux petites flèches. Elle porte cette inscription :

Dame Mutte suis baptisée,
De par la cité ci-posée,
Pour servir à la cité
Aux jours des grandes solennités:
Et aussi pour crier justice,
Prendre ban de bonne police;
Les contredire quand bon me semble,
Et pour convoquer gens ensemble.

La seconde tour, commencée par M. Deny, sculpteur messin, a été terminée par M. Thiébault.

Une singularité choquante frappe le curieux, au premier coup d'œil jeté sur la façade principale du monument, et, malgré tout le talent dont a fait preuve l'architecte Blondel, on regrette certainement de voir ce lourd portail moderne, d'ordre dorique, appliqué à un chef-d'œuvre de l'architecture gothique. L'idée en appartient à Louis XV, qui le fit construire en 1763, à la suite d'une maladie dont il faillit mourir à Metz. Mais c'est une fâcheuse impression bien vite effacée lorsque, à l'intérieur, on contemple ces masses colossales, ces longues ogives, cette colonnade

hardie qui commandent l'admiration , cette rose d'une étonnante dimension, si délicatement travaillée, ces vitraux du chœur dont le dessin est si beau, dont les couleurs sont



Intérieur de la cathédrale.

encore si vives. Cependant on se sent tout à coup saisi d'un sentiment de tristesse ; on devine , à de nombreuses traces de mutilations, que le vandalisme des révolutions a passé par là.

« A peine la cathédrale fut-elle terminée, qu'une secte ennemie des images (les luthériens) vint insulter aux conceptions originales des artistes qui l'avaient embellie; ses murailles, respectées jusqu'alors, se couvrirent de devises outrageantes, de caricatures, de signatures diverses; une partie de ses vitraux furent brisés; et, quand cette fièvre religieuse, dont les accès ont été si fatals, eut amoindri ses fureurs, l'indifférence qui succéda compromit les beautés de notre cathédrale. On y fit peu d'attention, on les oublia même pour d'autres intérêts; mais, quand le goût des conceptions artistiques se réveilla, il était trop tard pour que l'on fût à la hauteur du génie des grands travailleurs du moyen âge. On scruta donc leurs intentions, on épilogua leur faire, on blâma leur *libretto*; on vit de l'irréligion, de l'impiété dans ce qui n'était peut-être que des folies d'imagination; et l'on opéra la destruction de tous les objets qui semblaient offenser la morale. Ainsi disparurent les stalles ornées de têtes d'animaux habillés en chanoines; ainsi fut détruit le jubé, assemblage bizarre de scènes prises dans la mythologie païenne, dans l'enfer du Dante, ou dans les contes populaires de l'époque. On construisit à la place un avant-chœur uniforme, compassé, lourd comme le portail de Louis XV, et jurant avec le reste de l'édifice.... Avant la révolution de 1789, près de cent cinquante tombeaux exécutés en pierre, en marbre ou en bronze, couvraient le parvis ou décoraient les bas côtés de cet immense édifice; deux jeux d'orgues, l'un complet, d'une grande portée, placé vers le milieu de la nef, l'autre beaucoup plus petit, ouvrage de la même époque, que l'on voit encore à l'entrée de l'avant-chœur, se mariaient à la voix retentissante d'un nombreux clergé; et de riches draperies, des bannières faites d'un tissu d'or, d'élégants flambeaux, des étendards flottant au-dessus du grand autel, ajoutaient à la majesté pompeuse des cérémonies du culte. Aujourd'hui, tout a pris un aspect mesquin;

avec la foi s'est évanouie une féerie religieuse que rien ne peut imiter ^{1.°}.

On conserve dans la cathédrale une belle baignoire antique en porphyre rouge, tirée des bains publics des Romains, et convertie en fonts baptismaux; la chaire de Saint-Clément, en marbre cipolin, taillée dans le fût d'une colonne romaine, la chape de Charlemagne, deux belles crosses en ivoire du ^xⁱ^e et du ^{xv}^e siècle.

La place Napoléon est belle, régulière, décorée de bâtiments dont l'architecture sévère fait honneur au talent de Blondel; sur son emplacement étaient, avant 1755, le cloître de la cathédrale, les logements des musiciens, plusieurs chapelles, le grenier du chapitre et quelques maisons, qu'il fallut supprimer; on fut obligé aussi d'abaisser le sol de 5 mètres. Les chanoines, les échevins, les particuliers intéressés s'opposaient à ces travaux; chaque jour, c'étaient de nouvelles difficultés: M. de Belle-Isle les trancha toutes en vrai militaire. Dans la nuit du 9 août 1755, la garnison accourut par son ordre sur la place, et se mit à l'œuvre aux flambeaux. Le lendemain matin, à la grande surprise des opposants, les déblais étaient terminés. L'état-major et le commandant de la place occupent l'un des deux pavillons élevés sur la place Napoléon; l'autre, habité par des particuliers, a remplacé l'ancien palais du Parlement.

Ce fut encore sur les dessins de Blondel que l'ingénieur Gardeur-Lebrun fit construire l'hôtel de ville, commencé en 1766 et terminé en 1771. L'architecture en est simple et noble; la façade est ornée de deux frontons, et de belles grilles en ferment l'entrée; un beau portique conduit à l'escalier, qui est grandiose; en face de la rampe principale, on remarque un bas-relief en marbre blanc, de Louis

1. Bégin, *Guide de l'étranger à Metz*.

Leroux de Thionville, sous lequel on a gravé ces vers d'Ausone :

Salve, magne parens frugumque virumque Mosella :
Te clari proceres, te bello exercita pubes,
Æmula te Latiae decorat facundia linguæ.
Quinetiam mores, et lætum fronte severa
Ingenium, natura tuis concessis alumnis.
Salve, amnis laudate agris, laudate colonis.

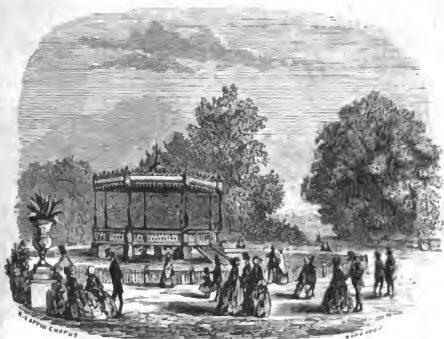
L'intérieur de l'édifice renferme, outre les bureaux, de vastes salles destinées aux fêtes, aux séances publiques de l'académie, aux cours de la ville, etc. On y voit peints et sculptés les portraits de quelques-uns des hommes remarquables auxquels Metz se fait honneur d'avoir donné le jour.

A côté de la place Napoléon, entre la cathédrale, la place de la Cathédrale et la place de Chambre, s'élève une construction imposante, qui a toutes les apparences extérieures d'un palais. C'était, en effet, pour en faire son palais épiscopal que M. de Montmorency, en 1783, avait ordonné d'en commencer les travaux, d'après les dessins et sous la direction de Blondel. Mais la révolution ne permit point de réaliser le projet de l'évêque de Metz; les travaux furent suspendus, et, après quarante années d'interruption, le conseil municipal eut l'idée de les faire reprendre : seulement, au moyen de quelques modifications dans le plan, le palais épiscopal est devenu marché couvert. Remarquable par son étendue et par sa charpente d'une grande élégance, ce marché est cité comme le plus beau qui soit en France. Les trois galeries dont il se compose forment un pourtour dont la longueur est de 380 mètres; chacune d'elles a une largeur de 9^m,18.

De la place de Chambre on arrive, soit par le pont de la Préfecture, soit par le pont des Roches, à une petite île appelée jadis le Grand-Saulcy, qui renferme la préfecture, construction toute moderne, et le théâtre, qui, depuis sa restauration, ne laisse rien à désirer, quant à sa distribution intérieure.

Si l'on sort de l'île par le pont Saint-Marcel, on gagne, par la rue du même nom, le lycée impérial, un des plus vastes et des plus beaux de France, et l'église Saint-Vincent, qui, pour donner une idée de son ancienne beauté, a conservé sa nef élancée et son chœur d'une régularité majestueuse. Son portail, orné d'un triple rang de colonnes, rappelle le portail de Saint-Gervais, à Paris.

Traversons la Moselle par le Moyen-Pont, revenons vers la partie sud de la ville, arrivons à l'Esplanade, et là nos yeux seront frappés d'un magnifique spectacle. Du milieu d'un jardin long de 400 mètres, large de 320, planté et dessiné avec goût, la vue embrasse à la fois et la Moselle et les constructions du fort de la Double-Couronne, et la plaine qui fuit vers l'ouest, et un encadrement de coteaux où sont pittoresquement assis de riches villas et de rians villages. Commencée vers le milieu du ^{xviii}^e siècle, terminée



Kiosque de l'Esplanade.

seulement en 1813, l'Esplanade, qui couvre en grande partie le terrain consacré aux abords défensifs de ce côté de la ville, est la seule promenade vraiment belle de Metz et l'une des plus remarquables de France.

Dans le voisinage de l'Esplanade, on rencontre quelques monuments ou restes de monuments qui ne sont pas sans intérêt : au petit arsenal d'artillerie, les restes d'une peinture à fresque du temps de Louis IX ; dans un chemin assez escarpé, vis-à-vis d'une plantation d'arbres, un ancien oratoire des Templiers, qui date du XIII^e siècle, et qu'on reconnaît à la croix épatée qui surmonte sa porte d'entrée ; et tout près de là, au fond d'une cour, les restes d'une muraille romaine.

En traversant l'Esplanade, le long de la Moselle, on aperçoit un charmant jardin, qui est le jardin de Boufflers, et une belle façade qui est celle du palais de justice, construction d'une architecture imposante. A la place de ce monument, dont il faut plutôt examiner l'ensemble que les détails, il y avait autrefois un hôtel appelé hôtel de la Haute-Pierre, que le chapitre de la cathédrale avait laissé à vie au duc de Suffolk, amant de la reine Marie d'Angleterre, à charge par lui de le reconstruire. Le marché ne reçut point son entière exécution, le duc ayant quitté Metz pour aller s'établir à Toul, par suite de ses intrigues scandaleuses avec la femme d'un orfèvre. « Et dès incontinent le marché fait (raconte Philippe Gérard, dit de Vigneulles, année 1518, page 617), le duc fit tout abattre cette maison de la Haute-Pierre, et furent mandés ouvriers de toutes parts, et tellement que en l'espace de environ un an et demi le duc y mit en ouvrages la valeur de 2000 florins d'or et de poids, et ne fut pas encore l'ouvrage achevé, pour ce que pour certaine occasion il abandonna la cité et s'en alla tenir à Toul. »

L'hôtel de Suffolk devint plus tard l'hôtel du Gouvernement, et ce fut seulement en 1776 que le palais de justice fut commencé sur son emplacement, d'après les dessins de Clairisseaux. On y admire les belles rampes de fer du grand escalier, dues au talent d'un artiste messin, nommé

Guise; dans la cour intérieure sont deux bas-reliefs, dont l'un rappelle l'humanité du duc de Guise portant des secours aux soldats du duc d'Albe, après la levée du siège, et l'autre, sculpté par Lemasson, consacre la paix de 1783, conclue entre l'Angleterre, la France, l'Espagne, les États-Unis d'Amérique et la Hollande.

A côté de l'Esplanade est la place Royale, plantée d'arbres et décorée de bâtiments réguliers; elle semble, par son étendue, destinée tout naturellement aux revues et aux parades militaires.

Sur la place d'Austerlitz, à quelques pas de là, se trouve le marché aux légumes, œuvre distinguée de M. Vandernoot. Dans les fouilles que nécessita cette construction, on rencontra d'anciennes maçonneries, d'origine romaine, suivant les uns, et qui, suivant les autres, avaient appartenu à une église fondée par l'évêque Wala, en 880. On découvrit aussi une certaine quantité de cercueils de pierre. « L'un d'eux, dit M. Bégin, situé vers le centre et au-dessus du massif de maçonnerie, avait des cheveux blonds et fins, et la tête couverte d'une calotte d'un grossier tricot de laine verte; ses mains, croisées sur sa poitrine, conservaient des vestiges de gants d'une étoffe à peu près pareille; un éboulement de terre empêcha de reconnaître le reste du cercueil. »

Un peu plus loin, vers le nord, une place triangulaire, la place Sainte-Croix, est digne d'intéresser la curiosité par l'ancienneté de ses constructions, assises sur des aqueducs, des voûtes, des débris de murailles romaines. A l'un des angles de cette place est le temple protestant, autrefois l'église des Trinitaires, bâti sur une partie de l'emplacement de la cour d'Orme ou cour Dorée, qu'on croit avoir servi de résidence aux rois d'Austrasie.

Plus loin encore, l'église Sainte-Ségolène, avec ses longues et étroites croisées, terminées en fer de lance, et presque toutes géminées, invite à venir contempler son portail,

les vitraux coloriés de ses deux chapelles latérales, et sa tribune décorée d'une galerie à jour du travail le plus délicat. Élevée sur le lieu même qu'occupait un oratoire fondé par sainte Ségolène, au ^{viii}^e siècle, elle paraît avoir été construite vers la fin du ^{xiii}^e.

Près de là sont deux établissements où l'on ne peut se dispenser d'entrer : la bibliothèque et le jardin des plantes.

Dans un vaste local, qui fut autrefois l'église des Petits-Carmes, œuvre de Sébastien Leclerc, sont renfermés à la fois, outre les livres, un musée de sculpture et de peinture, un cabinet d'histoire naturelle, un cabinet de minéralogie, un herbier, des antiquités et des médailles.

La bibliothèque se compose de 29 100 volumes ainsi répartis :

Théologie.	5500
Jurisprudence.	2500
Sciences et arts.	5500
Belles-lettres.	7000
Histoire.	8000
Ouvrages du ^{xv} ^e siècle.	600
	<hr/>
	29100

Elle possède un nombre considérable de pièces autographes, de titres, de cahiers relatifs à l'histoire du pays, et environ 800 manuscrits, parmi lesquels ceux de Paul Ferry, de dom Floret, de Philippe de Vigneulles, de Benoît Picard, de Dupré de Genest, de dom Jean François, de dom Tabouillot, etc. Ces ouvrages précieux des vieux annalistes du pays messin, relégués dans les combles de l'hôtel de ville, ont été, sur un vœu exprimé par le savant M. Bégin, transférés à la bibliothèque, au mois de juin 1834.

La collection de tableaux renferme plusieurs copies qui ne sont pas dénuées d'intérêt, et quelques originaux précieux. On admire, dans le nombre, une *Marine*, de Vernet ;

une *Foire aux chevaux* et une *Foire aux bestiaux*, de Verdussen; des *Buveurs flamands*, de Van Ostade; deux tableaux donnés par l'impératrice Joséphine : un *Polonais*, de Van Dyck, et un *Porte-étendard espagnol*, de Rembrandt; les *Ruines du Colysée*, de Salvator Rosa; une *Esquisse d'une chasse*, de Murillo; une *Bacchante*, de Greuze; une *Madelaine*, de Vouët; un *Christ*, de La Hire; un *Berger gardant son troupeau*, soleil couchant de Corot.

L'hôtel de la préfecture possède trois toiles précieuses : un tableau original de Rubens, et deux peintures de la même école.

Le jardin des plantes occupe l'ancien couvent des capucins, dont l'église forme aujourd'hui une magnifique orangerie. Il renferme neuf serres et plus de quatre mille plantes soigneusement classées.

Près de la porte des Allemands, l'église Saint-Eucaire, monument du ^{xiii}^e siècle, conservé, dans une chapelle dédiée à saint Blaise, très-élégamment sculptée, une remarquable petite statue du moyen âge, et, à l'une des parties latérales de l'église, du côté de la rue des Allemands, un précieux reste d'architecture ogivale, style fleuri.

Le séminaire, qui forme presque tout un côté de la rue Asfeld, est une vaste construction d'architecture simple; on y voit, au-dessus de l'autel de la chapelle, *Jésus-Christ donnant les clefs du paradis à saint Pierre*, tableau attribué au Poussin. Construit en 1743, converti en hôpital pendant la Révolution, en maison de détention pour les prisonniers russes sous l'Empire, rendu au culte sous la Restauration, menacé d'incendie en 1830, il conserve pour l'histoire un souvenir assez singulier : avant 89, il comptait, parmi ses élèves tonsurés et portant la soutane, quatre jeunes gens qui devinrent : le maréchal Molitor, le général Villatte, le général Guillaume de Vaudoncourt, et Michaud, l'auteur de l'*Histoire des croisades*.

L'hôpital Saint-Nicolas, qu'on croit avoir été fondé dès le ix^e siècle, et qui existait certainement au xii^e, puisque Gérard Baudouin lui fit, en 1162, abandon du quart de la terre de Fleury pour l'entretien de six lits, se compose d'un p^{âté} considérable de maisons formant un ensemble très-irrégulier. On y entre par un élégant portail, exécuté en 1518. Destiné à recevoir les vieillards pauvres ou infirmes des deux sexes, les orphelins, les enfants abandonnés, les idiots, les scrofuleux et les épileptiques, il compte habituellement une population de cinq cent cinquante personnes.

Après avoir jeté un coup d'œil sur l'église Saint-Martin, où se reconnaissent cinq époques d'architecture : l'âge roman, le xiii^e, le xiv^e, le xv^e et le xvi^e siècle, on gagne la place Saint-Louis ou place du Change. Ce dernier nom lui venait de soixante étaux de changeurs dont vous voyez encore les maisons avec leurs créneaux, leurs arcades ogivales ou à plein cintre, leurs croisées trilobées ou longitudinales, et plusieurs balcons de la renaissance. Quant au nom de Saint-Louis, il lui vient d'une statue de Louis XIII, trouvée dans les ruines de la citadelle, et dont il plut à un curé de Saint-Simplice de faire un Louis IX pour en décorer la fontaine. Les premiers *mystères*, dont les représentations attirèrent à Metz un grand concours d'étrangers, furent joués sur la place du Change. Plus tard, elle devint le lieu des exécutions criminelles. Aujourd'hui, on y tient le marché au blé.

Notre-Dame est à deux pas de la place Saint-Louis, dans la rue de la Chèvre. Commencée par les jésuites, en 1665, terminée en 1739, consacrée le 1^{er} octobre 1741, elle fut érigée en paroisse en 1803. Son architecture est d'ordre dorique; on y admire, dans le sanctuaire, une statue de la Vierge représentée au moment de son assomption, sur laquelle un dôme vitré laisse tomber des rayons de lumière; un maître autel en marbre blanc et à pilastres; de beaux

bas-reliefs de bronze; une grille en fonte d'un travail très-élégant, servant de soutien à la table de communion.

Dans une place forte aussi importante que Metz, on doit s'attendre à rencontrer un grand nombre de monuments militaires : cette ville renferme en effet des arsenaux, des écoles, des casernes, des magasins. Plusieurs de ces établissements, remarquables par leur étendue et par leur construction, appellent l'attention et satisfont la curiosité du voyageur.

Il faut placer au premier rang l'arsenal, qu'on peut visiter, si l'on est accompagné d'un officier d'artillerie ou du génie. Situé dans le retranchement de Guise, à l'est de la ville, cet établissement, l'un des plus riches de France, est surtout remarquable par ses ateliers de menuiserie et de charronnage, par ses forges et par ses vastes magasins. La salle d'Armes présente un coup d'œil magnifique : on y voit, rangés avec goût, 50 000 fusils ou mousquetons, 7 ou 8000 pistolets, des sabres, des lances, en un mot, près de 80 000 armes de guerre.

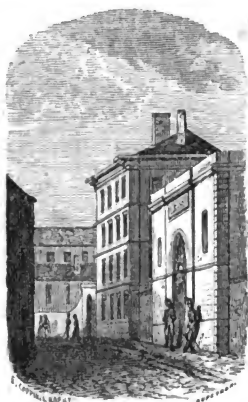
C'est dans l'arsenal qu'est déposée cette fameuse *coulévrine d'Ehrenbreitstein*, tombée au pouvoir des Français à la prise de la ville de ce nom, en pluviôse an VII.

A la citadelle, ou plutôt sur l'emplacement de cette imposante citadelle dont il ne reste presque plus rien aujourd'hui, on admire, dans le petit arsenal, outre une salle renfermant 60 000 armes, un des plus curieux monuments qui soient dans Metz : c'est un magasin qui, au XIII^e siècle, dut servir de salle de réception ou de réfectoire; les murailles sont ornées de peintures en détrempe extrêmement curieuses, qu'on croit être du milieu du XIII^e siècle. Un autre objet intéressant est la forge, dont l'architecture présente un assemblage singulier des styles romain, roman et ogival.

L'arsenal du génie, rue d'Asfeld, renferme une belle salle

de modèles ; on y conserve le ballon qui, lors de la bataille de Fleurus, en 1794, servit à reconnaître les positions des armées prussienne et autrichienne.

L'ancienne abbaye de Saint-Arnould, occupée successivement par les dominicains et par les bénédictins, possédait depuis 1352, époque où avait été détruite la basilique de Saint-Arnould, les restes de ce saint, de la reine Hildegarde, de Louis le Débonnaire, de trois autres enfants de Charlemagne, de deux filles de Pépin, du roi Zuentibold, de deux Othon, empereurs d'Allemagne, et de plusieurs seigneurs du royaume d'Austrasie. Le mausolée de marbre qui les recouvrait avait été, par ordre d'Henri II, composé de bas-reliefs et de colonnes, débris de l'ancienne église. Aujourd'hui, le mausolée, vendu à un marbrier en 1794, se trouve converti en cheminées, et l'abbaye est devenue une école d'application de l'artillerie et du génie. Elle est



École d'application.

située rue aux Ours, dans le voisinage du palais de justice. On y entretient ordinairement 120 élèves sous-lieutenants, qui y trouvent réunis tous les moyens d'instruction : une belle bibliothèque, une salle contenant des modèles d'armes de tous les peuples et de toutes les époques, une collection de modèles en relief de machines, de ponts, de constructions militaires, un cabinet de minéralogie et de physique, où sont les instruments de l'abbé Nollet, deux ateliers de précision, des cours

de physique, de mathématiques, de mécanique, de fortification, de construction, de géodésie, de topographie, de chimie, de langue allemande et d'hippiatrique.

M. Bégin possède un manuscrit de Jacques Baltus, intitulé : *Anecdotes secrètes à l'occasion de l'arrivée et séjour du roi à Metz en 1744*; il y a trouvé ce fait peu connu, qui se rattache au séjour que fit alors, dans l'ancien hôtel abbatial de Saint-Arnould, la duchesse de Châteauroux, surintendante de la maison de la dauphine et maîtresse du roi : « Louis XV occupait le premier étage de l'hôtel du Gouvernement (maintenant le palais de justice); la municipalité d'alors, par une attention que l'on qualifiera comme on voudra, avait fait construire une galerie de bois bien fermée, qui, traversant les allées de tilleuls du jardin de Boufflers et la rue de la Garde, communiquait de l'appartement du roi à celui de sa maîtresse. Malheureusement cette prévenance si délicate ne porta pas grand fruit; car, Louis XV étant tombé malade, on lui fit un cas de conscience de sa vie scandaleuse, et il consentit au renvoi de Mme de Châteauroux, qui passa par Gorze, et traversa la Lorraine pour ne pas rencontrer la reine et le dauphin arrivant de Paris en toute hâte. Elle partit le 13, et, le même jour, la galerie fut détruite. »

L'hôtel de l'école régimentaire d'artillerie est un magnifique édifice de construction moderne; commencé en 1827, il a été terminé en 1832. Les travaux en ont été dirigés par MM. Michaud et Platel, capitaines, sur les dessins de MM. Bonneton, Pernet, Ducamp et de Ligneville. Il est situé en face de l'arsenal, dans la rue du Rempart-de-l'Arsenal. On voit dans cet hôtel, à l'un des angles du jardin, quelques ogives qui sont un souvenir de l'église des Carmes.

Cette école renferme, pour les officiers, des salles de dessin, de mathématiques, de physique, de lecture, une bibliothèque, un dépôt de cartes et de plans, un laboratoire de chimie; et pour les sous-officiers des salles de dessin, de mathématiques, de lecture, et une bibliothèque.

Aux édifices dont il vient d'être parlé, il faut ajouter de belles casernes et un bel hôpital militaire.

Si l'on entre dans Metz par la porte de la Citadelle, on remarque tout d'abord, avant d'arriver à la place Royale, une immense construction, nouvellement terminée, d'un goût sévère, divisée en trois corps de logis; c'est la caserne du génie.

Les casernes Coislin, situées près de l'hôpital Saint-Nicolas et de l'arsenal du génie, occupent la place de l'ancien *Forum* de la république, où avaient lieu les grandes représentations, les tournois, les joutes, où se tenaient les plaids annaux, où plus tard fut établi le champ de foire. Elles se composent de quatre bâtiments formant un carré long, dont les angles sont fermés par de grandes grilles en fer. Entourés par quatre rues, ces bâtiments entourent eux-mêmes une vaste cour.

Les casernes de Chambière, à la pointe nord de la ville, sont d'immenses et beaux bâtiments qui peuvent loger 3 bataillons d'infanterie et 16 batteries d'artillerie avec leurs chevaux.

Construit de 1732 à 1734, sur la demande du maréchal de Belle-Isle, presque entièrement incendié en février 1774, et immédiatement reconstruit, l'hôpital militaire est situé sur le bord de la Moselle, au nord-ouest de la double couronne de Moselle, à l'extrémité du pont Tiffroy. Il se compose de vastes corps de logis et de belles cours plantées d'arbres. Ses bâtiments couvrent une superficie de 12 264 mètres. On peut y recevoir, en temps de paix, 912 malades à la fois, et jusqu'à 1800 en temps de guerre.

Enfin, dans la rue du Pont-Tiffroy, se trouve le magasin des lits militaires, c'est-à-dire l'ancienne abbaye de Saint-Clément, magnifique monument architectural du *xvii^e* siècle, bâti sur les dessins de Spinga, artiste italien, dont vous admirerez surtout le beau portail, commencé en

1715 seulement par les architectes Barlet et Louis, toujours d'après les dessins de Spinga, et terminé vingt-deux ans plus tard, en 1737.

La ville de Metz n'avait été, jusqu'en 1728, qu'un assemblage de rues étroites, sales, mal percées, mal bâties; ce fut sous l'active administration du maréchal de Belle-Isle qu'elle commença à se rajeunir et à s'embellir. L'impulsion une fois donnée ne s'arrêta plus; peut-être même alla-t-elle trop loin; plus d'un souvenir des anciens siècles eût pu nous être transmis par quelque débris précieux dont on chercherait vainement la place aujourd'hui. Quoi qu'il en soit, il faut reconnaître que, dans l'espace d'un siècle, Metz s'est complètement transformée à son avantage. Ses rues sont droites et bien pavées; ses maisons sont belles et d'un aspect riant; elle a 27 places, dont quelques-unes sont remarquables, des quais propres et bien bâtis, de jolies promenades, plusieurs ponts sur la Moselle et sur la Seille.

C'était sur un de ces ponts, nommé le pont Saint-Georges, qu'avait lieu autrefois une cérémonie assez singulière, dont il faut sans doute attribuer l'origine à quelque usage du paganisme.

« Le 23 avril, jour de saint Georges, époque vers laquelle la Moselle redevenait navigable, le chapitre de la cathédrale, après une station dans l'église Saint-Georges, se rendait processionnellement sur le pont. Le coure prenait alors une étole des mains d'un marguillier, et plaçait le bénitier d'argent sur le garde-fou, pendant que les chœurs psalmodiaient un *Sedit angelus*. Ce répons terminé, le coure répétait trois fois, d'un ton solennel : *Vox Domini super aquas*; le chœur répliquait : *Deus majestatis intonuit*; puis venaient d'autres versets, à la suite desquels le coure jetait, en faisant le signe de la croix, l'eau bénite prise aux fonts de la cathédrale, et s'en retournait à l'église Saint-Georges, où se chantait une grand'messe en musique. » (*Guide de l'étranger à Metz.*)

A l'entrée du Moyen-Pont, se voient les restes d'une tour crénelée du xv^e siècle.

Metz possède plusieurs fontaines; elles n'offrent rien de remarquable; une seule peut être citée, celle du Moyen-Pont, exécutée, en 1733, sous la direction de M. Oger. Elle est ornée d'une statue en pierre, représentant une vierge, que les habitants regardent comme la *pucelle symbolique* de leur ville.

Quelques rues, sur la rive droite de la Moselle, sont très-escarpées et impraticables pour les voitures. Les maisons, bâties solidement en pierres de taille, sont en général d'une architecture très-simple, et présentent rarement quatre étages; un grand nombre sont accompagnées de jardins. Les habitants sont presque tous catholiques; on compte tout au plus 3000 israélites, et encore moins de protestants. Les israélites ont, depuis longtemps déjà, cessé d'occuper un quartier spécial, et l'on n'en voit plus qu'un très-petit nombre avec la culotte de velours, le chapeau à trois cornes et la barbe effilée au menton.

Économes et laborieux, les Messins méritent bien un peu le reproche qu'on leur a fait d'aimer la bonne chère; cependant personne aujourd'hui ne pourrait, en traversant leur ville, s'étonner, comme le fit Voltaire, d'y voir un seul libraire au milieu d'une foule de pâtisseries et de confiseurs.

Ville de guerre, Metz se glorifie de compter parmi ses enfants le maréchal Fabert, dont les succès étaient si merveilleux qu'on les attribuait au diable. Né en 1599, il était petit-fils du directeur de l'imprimerie de Charles III, duc de Lorraine. Entré de bonne heure au service, il ne tarda pas à s'y faire une haute position. Également recommandable par son humanité, par son courage et par ses talents, il s'éleva jusqu'au grade de maréchal de France. A la suite d'une blessure reçue, en 1640, au siège de Turin, les chirurgiens étaient

d'avis de lui amputer la cuisse ; Turenne et le cardinal Lavalette le pressaient de consentir à l'opération : « Il ne faut point mourir par pièces , leur répondit-il ; la mort m'aura tout entier , ou elle n'aura rien. » Mazarin avait , dans l'armée , un grand nombre d'espions ; parmi eux se trouvaient de grands personnages , qui couvraient leur infâme métier du nom de dévouement au roi ; le ministre osa faire des propositions à Fabert , qui répondit avec dignité : « Peut-être faut-il à un ministre des gens qui le servent de leurs bras , et d'autres de leurs rapports ; souffrez que je sois des premiers. » Fabert mourut à Sedan , le 17 mai 1662 ; il était âgé de soixante-trois ans. Le calme et le courage dont il avait fait preuve tant de fois sur le champ de bataille ne l'abandonnèrent pas dans ses derniers instants : « Ce monde , disait-il , est semblable à une galère ; je suis sur le point d'en sortir. Si quelqu'un me rappelait à la vie , je croirais qu'il voudrait me remettre à la chaîne. »

Bouchotte , ministre de la guerre sous la Convention ; Custines , La Salle , Richepance avaient aussi reçu le jour à Metz.

A ces noms célèbres dans les fastes de la guerre se joignent des noms de magistrats , de savants , de littérateurs , d'artistes. Nous citerons Barbé de Marbois , le grand chirurgien Antoine Louis , les naturalistes et voyageurs Buchoz , Levaillant , Tschudy , de Bourdon , de Chazelles , l'aéronaute Pilatre de Rozier , le chroniqueur Philippe Gérard de Vigneules , l'historien Lacretelle aîné , les architectes Perrot et Rancoval , le sculpteur Chassel , Leprince , peintre et violoniste.

On raconte que Leprince , ne s'accordant point avec l'humeur acariâtre de sa femme , prit le parti de la fuir , et s'embarqua en Hollande pour aller rejoindre ses frères , qui s'étaient établis à Saint-Pétersbourg. Dans la traversée , un corsaire s'empara du vaisseau qui le portait. Au mo-

ment du pillage, voyant que l'on commençait à se partager ses effets, il lui vint tout à coup à l'esprit de prendre son violon et de se mettre à préluder. Aussitôt les pillards s'arrêtent, l'écoutent dans un profond silence qu'interrompent seulement de temps à autre de vifs témoignages d'une satisfaction non équivoque; enfin, dans leur ravissement, non-seulement ils cessent le pillage des effets de Leprince, mais encore ils lui font une restitution scrupuleuse de tout ce qu'ils avaient déjà pris.



Porte des Allemands.



Station de Hombourg.

X.

DE METZ A FORBACH.

Quelques jolies plantations sont les seuls objets qui , de Metz à Peltre , méritent d'attirer un moment les regards. A *Peltre* , un beau château devenu fabrique de poterie et de quincaillerie s'est, depuis quelques années, transformé en couvent. Ce petit village fut longtemps, en 1815, le quartier général des puissances coalisées. On serait tenté de croire que la présence de l'étranger a frappé tout ce pays d'une éternelle tristesse : jamais on ne vit route moins séduisante

que celle qui conduit aux collines de *Courcelles*. Là seulement commence à reparaître cet ensemble toujours varié de coteaux, de vallées, de villages et de ruisseaux, qui a déjà fourni tant de gracieux paysages.

Courcelles-lez-Chaussy, près de la Nied française, avait autrefois un château, rasé depuis longtemps, et dont on ne voit plus aucune trace. En 1569, l'exercice de toute autre religion que la religion catholique ayant été défendu par Charles IX dans la ville de Metz, les protestants obtinrent la permission de faire leurs baptêmes et leurs mariages au village de *Courcelles*; mais il était défendu au ministre, sous peine de la vie, d'y prêcher et d'y faire la cène, et les mariages ou les baptêmes ne devaient jamais réunir ensemble plus de dix personnes.



Clocher de Remilly.

Remilly et *Herny* sont deux pays assez agréables, mais dont il n'y a rien à dire et où il n'y a rien à voir, si ce n'est l'élégant clocher du premier, construit nouvellement dans le style gothique.

Faulquemont (*Mons Falconis*), en allemand Falkembourg ou Falkenberg, situé sur la rive droite de la Nied allemande, est aujourd'hui chef-lieu d'un des cantons de l'arrondissement de Metz. C'était autrefois un bourg entouré de murailles et de tours; un château fort complétait son système de défense. Il n'eut longtemps qu'une seule porte, qui servait à la fois à

l'entrée et à la sortie; le marquis de Bissy, devenu propriétaire du pays, en 1743, fit faire une seconde porte du côté de Nancy. Faulquemont, érigé en comté par l'empereur

Charles IV, en 1357, fut, en 1629, érigé en marquisat par Charles IV, duc de Lorraine. Il existe, aux environs de ce bourg, près du village de Chemery, quelques vestiges d'une chaussée qu'on prétend avoir été faite du temps des Romains.

Au pied du Bliesberg, dans la charmante vallée de la Rosselle, à 11 kilomètres de Faulquemont, est assise la petite ville de *Saint-Avold*, entourée de sites délicieux. C'est, comme le dit M. Bégin, une véritable ville hongroise, tenant à la fois de l'Europe et de l'Asie. Son origine remonte au milieu du *viii^e* siècle, et doit être attribuée à Sigebaut, évêque de Metz, qui fonda, en l'honneur de saint Hilaire, un monastère auquel on donna plus tard le nom de Saint-Avold, lorsque les reliques de ce saint y eurent été déposées. Cette ville, autrefois fortifiée, joua un rôle important dans les guerres que firent aux ducs de Lorraine les belliqueux évêques de Metz. De la domination de ces derniers, elle passa par transaction, en 1576, sous celle d'Henri, duc de Guise, qui, à son tour, la vendit, en 1581, au duc de Lorraine, Charles III. Le cardinal de La Vallette s'en empara en 1635. L'année suivante, le célèbre capitaine lorrain Cliquot la reprit sans perdre un seul homme, et fit prisonnier le gouverneur et la garnison. Elle fut enfin, comme tout le reste de la Lorraine, réunie à la France, en 1737. Il y a près de cette ville, dont l'industrie consiste en tanneries, une source d'eau minérale, froide, ferrugineuse.

On a découvert, dans les environs de Saint-Avold, des restes d'antiquités païennes. Dom Calmet a vu, près d'une fontaine, les débris d'une statue de Diane, que probablement on adorait en cet endroit comme déesse des fontaines et des bois; il parle aussi d'un bas-relief représentant Minerve avec tous ses attributs, et d'un ancien pavé en mosaïque trouvé dans un jardin, à un pied de profondeur. Il existe encore, à quelques kilomètres de cette ville, des traces d'un

ancien temple consacré à la déesse des forêts, et des restes d'un camp romain.

Une autre petite ville, dont le sort fut longtemps lié à celui de Saint-Avold, acquit aussi quelque célébrité dans les démêlés des évêques de Metz et des ducs de Lorraine; c'est *Hombourg*, appelé autrefois Hombourg-l'Évêque, et qu'on



Église de Hombourg.

rencontre un peu plus loin, après avoir passé trois fois la Rosselle, avec le regret de ne pouvoir assez longtemps admirer les magnifiques travaux exécutés sur cette partie de la ligne.

La position de Hombourg, sur une montagne isolée, lui valut le surnom de *guérite du monde*. Jacques de Lorraine

lui donna quelque importance en y faisant construire un palais et une église pour treize chanoines.

Enfin le convoi passe devant *Cocheren*, et touche à la limite de la France; il s'arrête à *Forbach*, petite ville admirablement située, dans une plaine délicieuse, au pied d'une montagne appelée le Schlossberg, et qui n'a quelque importance que par son bureau de douane. C'était autre-



Cimetière de Hombourg.

fois le chef-lieu d'une haute seigneurie, et, pour sa défense, un château fort avait été élevé sur le sommet de la montagne. En 1718, cette seigneurie fut érigée en comté. Charles-Quint établit, en 1552, son camp dans ce pays, lorsqu'il se préparait à faire le siège de Metz. Une fabrique de pipes constitue à peu près toute l'industrie de Forbach; le commerce n'y est guère plus brillant, et la physionomie des rues étroites et tortueuses n'offre rien d'attrayant qui puisse engager le voyageur à y prolonger son séjour. Cependant il faut prendre le temps de visiter les ruines romaines de l'Hieraple, que l'on trouve à 4 kilomètres environ sur l'ancienne route de Metz à Strasbourg, et la chapelle Sainte-

Croix, située au milieu des arbres, sur le penchant d'une montagne.

Farbach est la dernière station du chemin de fer sur le sol français.



Chapelle Sainte-Croix près Forbach.

FIN.

INDEX.

Ars-sur-Moselle, 171. — *Industrie et commerce* : Papeterie mécanique ; tréfilerie ; fabrique de pointes, d'ustensiles de ménage en fer repoussé et estampé ; fabrique de vermicelle ; forge avec outillage perfectionné pour la fonte et la fabrication des fers de tout calibre.

Avricourt, 101.

Bar-le-Duc, 48. — *Bibliothèques et collections* : Une bibliothèque publique peu importante. — *Biographie* : 52. — *Climat* : La température est assez douce dans les vallées, mais on y est exposé à de fréquents brouillards. — *Cours d'eau* : Un grand nombre de rivières et de ruisseaux arrosent le territoire du département de la Meuse ; trois seulement sont navigables ou flottables : la Meuse, l'Ornain et la Biesme. — *Culture* : Dans le département de la Meuse, elle embrasse de préférence les céréales, le vin, le lin et les plantes oléagineuses. La récolte annuelle des céréales s'élève à 1 300 000 hectolitres. 13 540 hectares de vignes fournissent environ 400 000 hectolitres de vins, qui constituent une des principales branches de commerce du pays. Ces vins sont de bonne qualité : on estime surtout, parmi les vins rouges, ceux de Bar-le-Duc, de Bussylla-Côte, de Saint-Michel, de Creuß, de Ligny, et, parmi les vins blancs, ceux de Creuß et de Boncourt. On compte dans le département 67 000 chevaux ; 80 000 bêtes à cornes (race bovine) ; 100 000 moutons produisant 143 000 kilogrammes de laine. — *Cultes* : catholique : trois églises. — *Établissements de bienfaisance et d'assistance publique* : Un hôpital départemental pour le traitement des aliénés, à 3 kilomètres de la ville. — *Foires* : le 22 janvier, le jeudi après l'Ascension

(8 jours) ; le 3 novembre (3 jours) ; tous les premiers vendredis de chaque mois. — *Histoire* : 48. — *Hôtels* : du Cygne et du Lion d'Or, de Metz et du Commerce, du Grand-Cerf, de la Rose d'Or, des Voyageurs, de la Grâce. — *Industrie et commerce* : L'industrie est active à Bar-le-Duc ; elle met en mouvement de belles filatures hydrauliques de coton, qui livrent annuellement au commerce plus de 500 000 kilogrammes. La bonneterie, la quincaillerie, la corroierie, la chamoiserie y occupent un assez grand nombre de bras. Mais ce sont surtout les confitures blanches et rouges de groseilles et de framboises, qui ont mis la ville de Bar-le-Duc en grande renommée : ce produit délicat qu'elle expédie partout, en France et à l'étranger, n'est pas une de ses moindres sources de richesse. Il ne faut pas oublier de mentionner un petit port très-commode qu'animent le chargement des fers, le flottage des planches et le transport des vins. — *Instruction publique* : Un collège ; une école normale primaire à laquelle est annexée une école modèle ; une école départementale d'accouchement. — *Justice* : un tribunal de commerce. — *Mœurs, coutumes et caractères des Barisiens* : 51. Les bohémiens lorrains, 51. — *Monuments* : 51. Saint-Pierre, 51 ; tour de l'Horloge, 50 ; préfecture, 51 ; hôtel de ville 51 ; collège, 51 ; salle de spectacle, 51 ; statue du duc de Reggio, 51. — *Physiologie de la ville* : 50 Rues, 51 ; places, 51 ; ponts, 51 ; promenades, 50. — *Rang* : Chef-lien du département de la Meuse. — *Sociétés savantes* : Une société d'agriculture et des arts ; une société du musée. — *Sol* : Généralement pierreux, il repose sur un tuf

calcaire, et est accidenté de montagnes d'une hauteur moyenne de 3 à 400 mètres qui séparent les bassins de la Meuse de celui de la Moselle et de celui de l'Ornain. Les vallées de la Meuse et de l'Ornain sont composées de terres d'alluvion grasses et riches.

Bischoim, 140.

Blainville-la-Grande, 95.

Bondy, 5.

Boursault (château de), 26.

Blesmes, 48.

Brumath, 106.

Chalifert (coteau et souterrain de), 11.

Châlons-sur-Marne, 32. — *Bibliothèques et collections* : Une bibliothèque de 25 000 volumes ; un cabinet d'histoire naturelle. — *Biographie* : 45. — *Climat* : L'air n'est pas très sain dans le voisinage des étangs ; mais il est d'une grande pureté dans toutes les autres parties du département, surtout dans cette plaine crayeuse qu'on appelle la Champagne pouilleuse. — *Cours d'eau* : De tous les cours d'eau qui arrosent le département, trois seulement sont navigables : la Marne, l'Aube et la Seine ; deux, la Saulx et l'Ornain, sont flottables sur une longueur de 50 000 mètres. — *Cultes* : catholique ; un évêché ; six congrégations religieuses. — *Culture* : L'agriculture est florissante : le pays renferme des cendres fossiles qui sont employées comme engrais. La récolte en céréales est considérable et dépasse de beaucoup les besoins de la consommation. Le sol crayeux a été, depuis une quarantaine d'années, utilisé en plantations de pins. Parmi les produits du pays, on cite les choux-fourrages, les oignons, les topinambours, et surtout les melons de Châlons. On compte dans le département environ 50 000 chevaux et 65 000 bêtes à cornes (race bovine) ; 400 000 moutons y fournissent 600 000 kilogrammes de laine. On y nourrit aussi quelques troupeaux de chèvres cachemires. Les cultivateurs élèvent un grand nombre d'abeilles et engraisent beaucoup de volailles. — *Environ* : Le village de Courtisols, 41. — *Établissements de bienfaisance et d'assistance publique* : Un hôpital, un dépôt de mendicité, un mont-de-piété, une caisse d'épargne. — *Établissements militaires* : Caserne, 41 ; manège, 41. — *Étangs* : nombreux. Entre Vitry et Sainte-Menehould, de même qu'entre Montmi-

rail et Épernay, on en rencontre plusieurs qui sont poissonneux et dont le produit alimente les marchés de Châlons, de Reims et même de Paris. — *Foires* : le 25 février ; le 27 mars ; le 29 mai ; le 15 juin (assemblée pour la location des domestiques) ; le 1^{er} août ; le 4 septembre ; le 16 octobre ; le 13 novembre. — *Histoire* : 32 — *Hôtels* : de la Cloche-d'Or et du Palais-National, de la Haute-Mère-de-Dieu. — *Industrie et commerce* : Châlons possède des fabriques d'espagnolettes, de toiles, de bonneterie, de cotonnades, de blanc d'Espagne ; sa chamoiserie est renommée. Son commerce consiste en grains, en laine pour la France et pour l'étranger, en cotonnades, en bonneterie, et surtout en vins de Champagne rouges et blancs. L'établissement et les caves de M. Jacquesson offrent en ce genre ce qu'il y a de plus beau et de plus curieux. — *Instruction publique* : Un collège communal, une école normale primaire, une école de géométrie pratique, une école de dessin linéaire et de dessin ; une école impériale d'arts et métiers, destinée à former des contre-maîtres, des chefs d'ateliers et des ouvriers instruits et habiles. Un jury d'examen prononce l'admissibilité des élèves, qui doivent être âgés de quinze à dix sept ans, et avoir fait un an d'apprentissage dans un métier analogue à l'un de ceux qui sont enseignés dans l'école. L'Etat y entretient deux cent vingt-cinq élèves, dont soixante-quinze à bourse entière, soixante-quinze à trois quarts de bourse, et soixante-quinze à demi-bourse ; soixante-quinze autres élèves payent pension entière. La durée des études est de trois ans. L'instruction est à la fois théorique et pratique. La première comprend la grammaire française, l'écriture, le dessin des machines, l'arithmétique, la géométrie, la géométrie descriptive, la mécanique et les éléments de la chimie et de la physique. L'instruction pratique, donnée dans quatre ateliers, embrasse le travail de la forge, de la fonderie, de l'ajustage et des tours et modèles. Il est affecté à l'école vingt-cinq bons de dégrèvement d'un quart de pension qui sont répartis, à la suite des examens de fin d'année, à titre de récompense et d'encouragement, à ceux des élèves qui se sont signalés par leurs progrès et leur bonne conduite. Le prix de la pension est de 500 fr. par an ; celui du trousseau est fixé à 200 fr.

— *Justice* : Un tribunal de commerce, un conseil de prud'hommes. — *Mœurs, coutumes et caractères des Champenois*, 42. — *Monuments* : La cathédrale, 36; Notre-Dame, 38; Saint-Alpin, 39; Saint-Jean, 40; hôtel de ville, 40; Préfecture, 40; salle de spectacle, 41; porte Sainte-Croix, 41. — *Physionomie de la ville* : Boulevards, 41; rues, 42; places, 42; ponts, 42; maisons, 42; promenades, 40. — *Rang* : Chef-lieu du département de la Marne. — *Situation* : Sur la Marne, entre de belles prairies. — *Sociétés savantes* : Une société d'agriculture, du commerce, des sciences et des arts; une société vétérinaire; un comice agricole. — *Sol* : De vastes plateaux de craie supportant une couche terreuse et quelquefois sablonneuse forment, dans ce département, les deux tiers de la superficie du sol.

Chamigny, 20.

Champigneulle, 68.

Changis, 19.

Château-Thierry, 21. — *Biographie* : 23. — *Etablissements de bienfaisance et d'assistance publique* : Un hôpital. — *Foires* : le 28 janvier (3 jours); le 6 mai (3 jours); le 29 juillet (3 jours); le 4 novembre (3 jours). — *Hôtels* : d'Angleterre, des Messageries, de l'Éléphant. — *Histoire* : 21. — *Industrie et commerce* : Filature de coton, tanneries, bois, grains. On y vend annuellement, aux toises, environ 30 000 bêtes à laine. — *Instruction publique* : Un collège. — *Monuments* : Saint-Crépin, 22; palais de justice, 22; halle au blé, 23; fontaine, 23; statue de la Fontaine, 23; ruines du château, 23. — *Physionomie de la ville* : Pont, 22; promenade, 22. — *Rang* : Chef-lieu d'arrondissement du département de l'Aisne.

Châtillon (la tour de), 25.

Chelles, 7.

Chézy-l'Abbaye, 21.

Cocheren, 201.

Commercy, 53. — *Etablissements de bienfaisance et d'assistance publique* : Un hôpital. — *Etablissements militaires* : Casernes; manège couvert. — *Foires* : le 10 mars, le 1^{er} mai, le 27 juillet, le 8 décembre. — *Histoire*, 53. — *Instruction publique* : Un collège. — *Monuments* : Château, 53; hôtel de ville; halle; salle de spectacle. — *Rang* : Chef-lieu d'arrondissement du département de la Meuse.

Courcelles, 197.

Damard, 11.

Damery, 26. — *Industrie et commerce* : Vins rouges et très-estimés, dont il se fait une assez grande exportation en Belgique et en Hollande.

Detwiller, 106.

Dieulouard, 162.

Dormans, 24. — *Eaux minérales* : Fontaine d'eau ferrugineuse. — *Industrie et commerce* : Fabrique renommée de poterie et de tuiles, tannerie, port où l'on charge du bois et du charbon pour Paris.

Embermenil, 101.

Épernay, 27. — *Bibliothèques et collections* : Une bibliothèque publique de 10000 volumes. — *Biographie* : 28. — *Cercles* : Un cercle littéraire. — *Etablissements de bienfaisance et d'assistance publique* : Un hospice. — *Foires* : le 13 mars, le 22 juillet, le 14 septembre (3 jours), le 30 octobre. — *Histoire* : 27. — *Hôtels* : de l'Europe, de la Sirène. — *Industrie et commerce* : Filature hydraulique de laine, raffinerie de sucre candi, fabrique de tresses de soie pour chapeaux de femmes, gilets, bourses, sacs, etc. Épernay est l'entrepôt des meilleurs vins du département. On y fabrique d'énormes quantités de poteries de terre de Champagne à l'épreuve du feu, et de poêles de toutes les grandeurs : l'exportation annuelle de cet article est évaluée à 500 000 kilogrammes. Cette ville a un port sur la Marne pour l'approvisionnement de Paris en bois de charpente, en bois de corde et en charbon. — *Instruction publique* : Un collège, une école de dessin. — *Monuments*, 28. — *Physionomie de la ville* : 27. — *Rang* : Chef-lieu d'arrondissement de la Marne. — *Vins, caves* : 28.

Esbly, 12.

Faulquemont, 198. — *Foires* : le 25 janvier, le 30 mai, le 18 septembre.

Fontenoy-sur-Moselle, 62.

Forbach, 201. — *Industrie et commerce* : Fabrique de pipes.

Foug, 56. — *Foires* : le jeudi gras, le 25 novembre.

Frouard, 67. — *Foires* : le 1^{er} lundi de Pâques, le 3^e lundi d'octobre.

Gagny, 6.

Gérolsdack (château de), 104.

Haut-Barr (château de), 104.

Héming, 101.

Herny, 198.

Hochfelden, 106.

Hoenheim, 140.

Hombourg, 200. — *Industrie et commerce* : Forges, affineries, martinets.

Hommaring, 103.

Jâlons-les-Vignes, 31.

Jouy (Archives de), 171.

Kehl, 117.

La Ferté-sous-Jouarre, 19. — *Foires* : le 3 mars (2 jours), le 24 juin, le 25 octobre (2 jours), le 6 décembre. — *Histoire* : 19. — *Industrie et commerce* : Cette petite ville a un port commode, d'où elle fait des expéditions considérables de charbon et de bois pour l'approvisionnement de Paris. Sa principale richesse lui vient de ses carrières de pierres meulières, les meilleures de l'Europe ; dans la confection des cercles des pierres façonnées en meules, il entre annuellement 50 000 kilogrammes de fer ; on peut juger, par ce chiffre, de l'importance de l'exploitation. Outre cette industrie principale, La Ferté possède encore des ateliers de chamoiserie, des filatures de laine, et des fabriques de cardes qui emploient, chaque année, 40 000 kilogrammes de cuir et de fer. — *Monuments* : le château de l'Île, 20 ; le château de la Barre, 20.

Lagny, 8. — *Biographie* : 10. — *Foires* : le 3 février, le 4 juillet (2 jours), le 24 août, le 30 novembre (2 jours). — *Histoire* : 8. — *Industrie et commerce* : Moulins construits selon le système anglais, fabrique d'orge perlé, imprimerie ayant cinq presses mécaniques mues par l'eau. — *Monuments* : Saint-Furcy, 10 ; fontaine, 10.

Lérrouville, 53.

Liverdun, 62. — *Foires* : le 1^{er} lundi de carême, le 1^{er} lundi après Noël. — *Histoire* : 62. — *Monuments* : 62. Ruines du château, 62 ; tombeau de saint Eucaire, 63 ; maison du gouverneur, 64 ; la croix de saint Eucaire, 65 ; le souterrain, 66.

Loisy, 47.

Longeville, 53.

Loxéville, 53.

Lunéville, 96. — *Bibliothèques et collections* : Une bibliothèque publique. — *Biographie* : 99. — *Cultes* : catholique : une paroisse ; protestant : un oratoire ; israélite : une synagogue.

Culture : **Lunéville** approvisionne avec ses cultures maraîchères tout le département des Vosges et même Nancy. On y a su transformer en houblonnières productives des terrains marécageux qui viciaient l'air et n'étaient d'aucun rapport. — *Établissements de bienfaisance et d'assistance publique* : Un hôpital considérable, une maison d'orphelins, un asile de vieillards, une salle d'asile, un dépôt de mendicité, une caisse d'épargne, un mont-de-piété. — *Établissements militaires* : Caserne de l'orangerie, 100 ; manège couvert, 100 ; champ de mars, 100 ; un camp sous le commandement d'un général de brigade. — *Foires* : le jeudi gras, le jour de la Saint-Georges, le jour de la Saint-Jean, le jour de la Saint-Remi. — *Histoire* : 96. — *Hôtels* : du Sauvage, du Faisan, de la Tête-d'Or. — *Industrie et commerce* : Parmi les produits industriels de Lunéville, les plus importants sont la faïencerie et la ganterie. La première manufacture de faïence fut établie dans ce pays en 1731, par Jacques Châmbutte, à qui le duc François III accorda des privilèges. Stanislas, Voltaire et la marquise du Châtelet assistèrent, en 1748, aux premiers essais qu'on y fit de la terre de pipe. La brasserie, la fabrication des cheminées de tôle, la broderie, les peignes, les papiers peints, les cartes à jouer, les blanchisseries de toile, les filatures de coton à la mécanique, les fabriques de bas au métier, constituent les autres branches les plus intéressantes de l'industrie de **Lunéville**. — *Instruction publique* : Un collège renommé, une école de musique. — *Monuments* : Saint-Itémy, 99 ; salle de spectacle, 99. — *Physionomie de la ville*, 99 : Promenade, ponts, étang, 99. — *Rang* : Chef-lieu d'arrondissement du département de la Meurthe.

Lutzelbourg, 104.

Marainviller, 101.

Marbache, 161.

Meaux, 12. — *Biographie* : 19. — *Cultes* : catholique : un évêché ; protestant : un consistoire. — *Curiosités* : Le rocher de Crécy. — *Foires* : le 15 mai (3 jours), le 11 novembre (3 jours). — *Histoire* : 696. — *Hôtel* : des Trois-Rois. — *Industrie et commerce* : Le département de Seine-et-Marne est un de ceux où l'on soigne le plus l'éducation des bêtes à laine ;

on y trouve des vignobles produisant du vin médiocre, de belles forêts et d'excellents pâturages; on y récolte du froment en abondance. Il y a marché de grains, à Meaux, le samedi de chaque semaine. Les autres articles qui alimentent le commerce de cette ville sont les farines, la moutarde, les laines, les bestiaux, les volailles, le bois, le charbon, les fromages de Brie, dont elle expédie annuellement plus de 3 200 000 kilogrammes. Elle a aussi des fabriques de calicot, d'indienne, de colle forte, de salpêtre, de vinaigre, et des tanneries, des cerroieries, des mégisseries. — *Instruction publique*: Un collège, un séminaire. — *Justice*: Un tribunal de commerce. — *Monuments*, 14; Cathédrale, 15; palais épiscopal, cabinet de Bossuet, 16; hôtel de ville, 18; salle de spectacle, 18. — *Physiologie de la ville*: Rues, 19; canal de l'Oureq, 12. — *Rang*: Chef-lieu d'arrondissement du département de Seine-et-Marne.

Metz, 173. — *Bibliothèques et collections*: Bibliothèque de la ville, 186; cabinet d'histoire naturelle, 186; cabinet de minéralogie, 186; jardin des plantes, 187. La bibliothèque de la ville et les musées publics ne constituent point toutes les richesses littéraires, scientifiques et artistiques de la ville de Metz: l'amateur y trouve à visiter d'autres bibliothèques renfermant de précieux ouvrages, et des collections particulières non moins intéressantes que riches. Dans la bibliothèque de l'École d'application de l'artillerie et du génie, qui est riche de 10 000 volumes, on remarque des manuscrits inédits et autographes de Nollet, de Bélidor, de Fourcroy, de Monge, de Cornouaille; un traité de la défense des places, de Vauban. Parmi les ouvrages imprimés, figurent: la carte de Russie, atlas in-folio de 104 feuilles; les tables de construction de l'artillerie, d'après l'ancien et le nouveau système; les monuments antiques de Rome, par Desgodets; les monuments anciens et modernes de l'Indostan, la description de l'Égypte, par la commission de l'industrie, etc., etc. La bibliothèque du grand séminaire, composée de 8000 volumes, renferme quelques ouvrages de prix: un Psautier manuscrit du XII^e siècle; la Bible hébraïque de Venise, imprimée en 1564; des éditions choisies de presque tous les Pères de l'Église; un bréviaire à l'usage de Metz,

imprimé sur vélin, avec frontispice gravé, deux volumes in-12, 1546: un missel de Verdun in-folio, imprimé à Paris, sur vélin, en 1550, par Wolfgangius, etc. Au premier rang des collections particulières, il faut placer: le cabinet d'antiquités de M. Paguet, rue du Pont-Tiffroy, 72; il se compose sculptures, de tableaux, de vitraux de couleur, d'antiquités égyptiennes, indiennes, romaines et du moyen âge, d'armures de diverses nations et de différentes époques; la collection géologique de M. Victor Simon, rue du Haut-Poirier, 10; la collection de médailles de M. Robert; celle de M. Dufresne; le cabinet d'entomologie de M. Gehin; le cabinet d'ornithologie de M. Alfred Malherbe; les collections de coquilles de MM. Joba et Saulcy; les herbiers de MM. Monart frères et de Taillefer; la collection de gravures sur bois et sur cuivre de M. Beugnet; la bibliothèque de M. Salis, riche d'éditions rares et de manuscrits. — *Biographie*, 194. — *Climat*: Dans l'arrondissement de Metz, dont le climat est assez humide, on remarque, selon l'irrégularité des vents, une irrégularité de saisons qui influe singulièrement sur la végétation. Cependant la température y subit encore moins d'alternatives brusques et surtout y est moins âpre que dans les contrées voisines des Ardennes et des Vosges. — *Cours d'eau*: La Moselle et la Sarre sont les seules rivières navigables du département. — *Cultes*: Catholique: un évêché érigé dans le III^e siècle, suffragant de l'archevêché de Besançon; protestant: une église consistoriale; israélite: une synagogue composée d'un grand rabbin et de quatre membres laïques. — *Culture*: Le département de la Moselle a une assez grande fertilité; il consomme tout au plus la moitié du blé qu'il produit; il nourrit beaucoup de bestiaux; mais riche en chevaux, il est pauvre en bêtes à laine. Ses habitants de toutes les classes ont une remarquable aptitude au travail. Le paysan n'y est point routinier, il sait tirer du sol une grande variété de produits; ainsi l'agriculture y est-elle plus avancée que dans le reste de la France. Le jardinage, dans l'arrondissement de Metz surtout, est porté à un très-haut degré de perfection; les cerisiers du bassin de la Moselle jouissent d'une très-grande renommée; il y a des villageois qui se font un revenu

de 1500 à 1800 francs avec la seule récolte de leurs cerisiers. Les vignes sont cultivées avec le plus grand soin ; mais leur produit ne va guère se faire une réputation hors du département, qui consomme en presque totalité les 260 000 hectolitres que lui fournissent annuellement 5000 hectares de vignes. On cite avec les plus grands éloges les pépinières des environs de Metz, dont la célébrité date de plus d'un siècle. — *Eaux minérales* : Parmi les sources d'eaux minérales du département, dont la plupart sont négligées, on cite la source salée du tort de Belle-Croix, à Metz, et, près de cette même ville, l'eau ferrugineuse de la Bonne-Fontaine, où l'on va, tous les ans, faire pèlerinage et danser pendant les trois premiers jours de mai. — *Établissements de bienfaisance et d'assistance publique* : L'hôpital Saint-Nicolas, où l'on admet les vieillards pauvres ou infirmes des deux sexes, les orphelins, les enfants abandonnés, les idiots, les épileptiques et les scrofuleux, au nombre d'environ cinq cents ; l'hôpital Bon-Secours, comprenant cent vingt lits, et où l'on ne reçoit que les personnes de la ville, d'une moralité reconnue : trois médecins, trois chirurgiens, un économiste et vingt-six sœurs de Saint-Vincent de Paul, composent le personnel de cet établissement et du précédent ; l'hospice des filles en couches, où sont établis l'école des sages-femmes et le bureau de vaccine ; l'hospice israélite, contenant vingt-quatre lits, dont huit pour des vieillards et seize pour des malades ; la maison de charité et des orphelines, administrée par un conseil composé des dames de la ville et par huit sœurs de Saint-Vincent de Paul. On y traite tous les ans une quarantaine de teigneux. On y enseigne aux orphelines à lire, à écrire, à compter, à tricoter, à coudre et à repasser ; la maison des orphelins, où sont élevés soixante-dix enfants environ ; la société de prévoyance et de secours mutuels, dont le but est d'assurer à chaque sociétaire des secours en cas de maladie, une pension de 220 francs après soixante ans d'âge, une demi-pension de 110 fr. aux membres devenus infirmes après quinze années d'association, et une demi-pension aux veuves ; l'association des sœurs de la charité maternelle, établie dans l'ancien couvent des Trinitaires, où sont reçues les pauvres femmes enceintes, pour

le temps de leurs couches ; dix lits sont destinés à cet usage ; une société amicale de secours mutuels ; une société de Saint-Vincent de Paul ; une société des écoles ; une société de Saint-François Régis, pour favoriser les mariages des pauvres ; l'asile Sainte-Constance ; une maison d'asile et de correction ; un mont-de-piété ; une caisse d'épargne. — *Établissements militaires* : Fortifications, 175 ; arsenal, 189 ; petit arsenal, 189 ; arsenal du génie, 189 ; école d'application de l'artillerie et du génie, 190 ; école régimentaire d'artillerie, 191 ; casernes, 192 ; hôpital militaire, 192 ; magasin des lits militaires, 192. — *Foires* : Le 1^{er} mai (quinze jours, deux foires aux chevaux, de deux jours chacune, dont l'une le 1^{er} lundi de mars, et l'autre le dernier lundi d'octobre. — *Histoire*, 173. — *Hôtels* : Porte-Enseigne, de l'Europe, de France, du Commerce, du Nord, du Pélican-d'Or, de la Petite-Croix-d'Or, de la Providence, de la Ville-de-Londres, de la Ville-de-Paris, des Victoires, de la Ville-de-Lyon. — *Industrie et commerce* : Les objets principaux de l'industrie et du commerce de la Moselle sont les fers en barre et en fonte, la verrerie, la faïence, la mouture des farines et des graines oléagineuses dans les moulins de Metz, les tabatières de Sarreguemines, les dragées, les confitures, le vin, la bière, les liqueurs, les tuiles, la poterie de terre, les pipes, les cannes, les parapluies, les tapis cirés, les draps communs, les molletons, les flanelles, les couvertures de laine et de coton, la bonneterie, la chapellerie, la passementerie, la tannerie, les jambons mayencés, la colle forte, le noir d'ivoire, le savon, l'amidon, les papiers peints, la teinturerie, la bijouterie, la quincaillerie, la porcelaine, la soierie, les étoffes de velours, les toiles écruës, le linge de table, les toiles à voile, la broderie. Metz emploie plus de huit cents ouvriers à la broderie sur tulle, sur percale et sur batiste. — *Instruction publique* : Il n'est peut-être pas de ville en France, à l'exception de Paris, qui consacre au développement de l'instruction publique des établissements plus nombreux et plus florissants. On doit citer en première ligne le lycée impérial, créé en 1804, et occupant, à l'ouest de la ville, les bâtiments réunis des anciens couvents des bénédictins de Saint-Vincent et des frè-

res Saint-George de la Charité; ce lycée, qui jouit d'une grande réputation, la doit surtout à l'enseignement des sciences; peu d'établissements de ce genre, dans les départements, ont fourni autant d'élèves, soit à l'école polytechnique, soit aux autres écoles spéciales. Il est fréquent, année commune, par cinq cents élèves, tant pensionnaires que demi-pensionnaires et externes; l'école normale primaire: la durée des études est de trois ans; l'enseignement comprend l'instruction morale et religieuse, la langue française, les méthodes, la pédagogie, l'arithmétique, la géométrie, des notions d'astronomie, de physique, de chimie et de mécanique, la géographie, l'histoire, la morale, l'histoire naturelle, l'économie rurale, l'écriture, les actes civils, le plain-chant, la langue allemande, la musique vocale, l'horticulture. L'école reçoit vingt-cinq pensionnaires; le prix de la pension est de 350 francs; il y a des boursiers et des demi-boursiers, dont le nombre est fixé chaque année par la commission de surveillance. On y admet aussi trente externes, dont six reçoivent une indemnité comme récompense de leurs efforts et de leurs succès; six salles d'asile réunissant environ mille enfants; neuf écoles communales de garçons, dont deux écoles chrétiennes, cinq écoles mutuelles catholiques, une école protestante, une école mutuelle israélite; dix écoles communales de jeunes filles, dont cinq dirigées par des dames religieuses; trois écoles mutuelles catholiques, une école protestante, une école mutuelle israélite; une école pour les adultes: on y admet, après examen, les jeunes ouvriers âgés d'au moins treize ans; les cours sont divisés en deux années: ils comprennent l'enseignement de la grammaire, de l'arithmétique, du dessin linéaire, et quelques notions de géométrie, d'histoire et de géographie; une école primaire supérieure établie dans l'hôtel de ville en faveur des jeunes gens qui veulent compléter les connaissances acquises dans les écoles élémentaires. On y enseigne, dans les deux années que durent les cours, la religion, la morale, la lecture, l'écriture, la langue française, l'histoire, la géographie, le calcul, la géométrie, la physique, la mécanique, la cosmographie, le dessin linéaire, l'histoire naturelle et la musique vocale; une école industrielle, dont les cours durent également deux

ans, et comprennent l'instruction morale et religieuse, les éléments de la littérature, l'histoire, la géographie, l'histoire naturelle, le dessin, la tenue des livres, la musique vocale, l'algèbre, l'arithmétique des spéculations, la géométrie élémentaire, la géométrie descriptive, la physique, la chimie et la mécanique; une école de musique; une école de dessin; une école de peinture; une école centrale rabbinique, dont le but est de former des sujets capables de remplir les fonctions de grand rabbin: l'enseignement, divisé en cinq années, comprend la langue hébraïque, la géographie, l'histoire, la théologie, la littérature française, l'éloquence sacrée, les langues anciennes, la législation comparée, la physique, la chimie et l'histoire naturelle. Les sept circonscriptions consistoriales israélites de France, Paris, Strasbourg, Colmar, Metz, Nancy, Marseille et Bordeaux, envoient chacune à cette école un élève interne gratuit; une école de sages-femmes; un cours de botanique, professé dans une salle du jardin des plantes. — *Justice*: Une cour impériale comprenant dans son ressort les départements de la Moselle et des Ardennes. — *Mœurs, coutumes, caractère des Mèssins*, 194. — *Monuments*: Cathédrale, 177; place Napoléon; 181; hôtel de ville, 181; marché couvert, 182; préfecture, 182; théâtre, 182; lycée, 183; Saint-Vincent, 183; Oratoire des Templiers, 184; palais de justice, 184; marché aux légumes, 185; place Sainte-Croix, 185; Sainte-Ségolène, 185; Saint-Eucaire, 187; séminaire, 187; hôpital Saint-Nicolas, 188; Saint-Martin, 188; place Saint-Louis, 188; Notre-Dame, 188. — *Musées*: De peinture et de sculpture, 186. — *Physionomie de la ville*, 193. Rues, 193; maisons, 193; places, promenades, 193; ponts, quais, 193; fontaines, 194. — *Rang*: Chef-lieu du département de la Moselle. — *Situation*: De forme triangulaire, cette ville est baignée par la Seille, au couchant par la Moselle, située dans un vaste bassin, et entourée de collines dont l'élévation ne dépasse pas 200 mètres. — *Sociétés savantes*: Une académie des lettres, sciences, arts et d'agriculture, qui publie des mémoires estimés; une société des sciences naturelles, une société des sciences médicales, une société de pharmacie, une société des amis des arts, une société d'horticulture, un

comice agricole. — *Sol* : Les bords de la Moselle et de la Seille offrent des coteaux où l'on trouve une quantité considérable de fossiles.

Mézy-Moulins, 24.

Monnheim, 106.

Nançois-le-Petit, 53.

Nancy, 69. — *Bibliothèques et collections* : Une bibliothèque publique, fondée en 1751 par Stanislas, dont on y conserve un beau portrait peint par Girardet. Cet établissement, que la révolution de 1789 a enrichi des bibliothèques des maisons religieuses et de celles des émigrés, possède des machines, des gravures, des monnaies, des médailles très-précieuses, et l'un des plus beaux camées romains qui existent, on y compte 26 000 volumes, au nombre desquels sont des manuscrits curieux du XII^e siècle, et les ouvrages imprimés en 1481 et 1500; un jardin botanique fondé par Stanislas, en 1758; tenu avec soin, il se compose de plus de 3000 espèces de plantes. On y peut étudier le système sexuel de Linné et la méthode naturelle, chacun de ces modes de classification ayant une partie du jardin qui lui est consacrée. Les serres renferment un assez grand nombre de végétaux exotiques rares. Le directeur du jardin et le professeur d'histoire naturelle de l'école de médecine y font, tous les ans, des cours publics de botanique; un cabinet d'histoire naturelle qui présente deux divisions : les collections générales, parmi lesquelles on remarque une belle série de roches des Vosges, une collection nombreuse d'échantillons du bassin de Paris, une collection de coquilles d'environ 2000 espèces; les collections départementales, dont la plus complète est celle des oiseaux, et qui offrent, dans la partie géologique, plusieurs échantillons rares et curieux : des dents d'éléphants fossiles trouvées dans des fouilles faites à Boudonville, et une série de 32 vertèbres de sauriens, trouvées aux environs de Pont-à-Mousson. Parmi les collections particulières, il faut citer la bibliothèque de M. Marchal, composée de livres rares et curieux; le cabinet de M. Noël, où sont réunis des manuscrits et des livres précieux sur l'histoire de la Lorraine, des monnaies, des médailles et des gravures sur bois; la collection d'autographes de M. de Villeneuve-Trans; le cabinet de physique de

M. Haldat; le cabinet de curiosités de M. Butte aîné; la collection de lépidoptères et de coquilles de M. de Luxer; le cabinet d'histoire naturelle de M. Mathieu; le cabinet de géologie du docteur Lamoureux; la collection de coquillages de M. Guibal; les herbiers de MM. Sayer-Willemet, Mounier, Suard, Godron. — *Biographie, 90*; — *Climat* : assez rude pendant une partie de l'année. — *Cours d'eau* : La Meurthe, la Sarre, la Seille et la Moselle, sont les quatre principaux cours d'eau qui arrosent le département de la Meurthe. Le bassin de la Seille offre en grand nombre des sources salées qui sont les plus riches de France. — *Cultes* : Catholique : un évêché, trois paroisses, trois succursales **Protestant** : un temple inauguré en 1807, où les fonctions de pasteur furent longtemps exercées par M. Cuvier, appelé depuis au consistoire de Paris. — *Culture* : Le département de la Meurthe est riche en chevaux et en bêtes à laine. Il produit des céréales en quantité suffisante, des légumes et des fruits excellents; il fournit, année commune, 536 000 hectolitres de vins, dont quelques-uns sont estimés. Les terrains cultivés de l'arrondissement de Nancy présentent une contenance de 106 259 hectares ainsi divisés :

Céréales.....	26 825 h.
Prairies artificielles.....	12 606
Vignes.....	7 030
Bois.....	35 502
Plantes oléagineuses.....	5 140
Pommes de terre.....	4 590
Jachères.....	14 836

106 529 h.

Établissements de bienfaisance et d'assistance publique : L'hôpital Saint-Charles, fondé en 1628 par Charles IV, et destiné d'abord à recueillir 300 enfants pauvres, est aujourd'hui affecté au service des malades; il se compose de sept salles renfermant 130 lits; les élèves de l'école préparatoire y suivent des cours de clinique interne et externe; l'hospice départemental, autrefois maison de refuge, contenant 240 lits : les femmes enceintes y sont reçues à la fin du huitième mois de leur grossesse. On y fait tous les deux ans un cours d'accouchement en faveur des élèves sages-femmes du département. Outre ces deux établissements, Nancy possède un hospice pour les vieillards infirmes; une maison des orphelines, fondée et autorisée en

1715, supprimée en 1791, rouverte en 1817; trois maisons de charité pour secours et distribution de remèdes à domicile; deux sociétés bienfaisantes pour le soulagement et pour le mariage des pauvres; cinq asiles communaux; un asile privé; un ouvroir pour les jeunes filles pauvres; un mont-de-piété; une caisse d'épargne; un asile public d'aliénés. — *Foires*: Du 20 mai au 10 juin; les 2^e lundis de février et de novembre (2 jours): foire aux bestiaux; les 2^e et 3^e samedis de juin: foire aux laines. — *Histoire*, 69; — *Hôtels*: des Halles; du Commerce; de l'Europe; de la Chartreuse; de France; de Paris; du Nord. — *Industrie et commerce*: sous le rapport du commerce et de l'industrie, Nancy, ville d'un aspect essentiellement aristocratique, n'a point cette animation, ce mouvement, ce va-et-vient continu qui distinguent les villes industrielles et commerciales; il est vrai que, jusqu'à une époque éloignée de nous tout au plus d'une quarantaine d'années, elle n'était guère renommée que pour un seul produit: ses boules vulnérables. Mais depuis, elle a fait de notables progrès, et tout porte à croire qu'elle ne s'arrêtera pas en si beau chemin, stimulée surtout par des expositions publiques dont elle est redevable à sa société des sciences, lettres et arts. Parmi ses principales branches d'industrie, il faut mettre en première ligne la broderie, dont s'occupaient trois maisons seulement en 1808, et qui, exploitées par plus de 200 aujourd'hui, fournit du travail à près de 40 000 personnes, tant dans la ville que dans les campagnes environnantes. Nancy possède, en outre, une fabrique d'instruments aratoires perfectionnés, transportée de Roville par Mathieu Dombasle; des fabriques d'instruments de physique et de mathématiques; de lampes; de balances; de machines; de toiles métalliques; de cheminées de cuivre; de jupons piqués; de serviettes damassées; de cartes; d'ornements d'architecture; de cadres; de corsets orthopédiques; de fleurs artificielles; de gants; de draps; de bonneterie de laine; de toiles de coton; d'ouate; de papiers peints; d'huile; de vermicelle; de produits chimiques; des teintureries et des filatures de laine. On peut citer encore les beaux résultats obtenus par l'industrie nancéienne dans la passementerie, la tapisserie, la

menniserie, l'ébénisterie, la fonderie des cloches, la gravure, la lithographie et l'imprimerie. — *Instruction publique*: Un lycée qui occupe l'emplacement de deux anciens couvents, les Minimes et les Bames de la Visitation; une école normale; un insitut des sourds-muets, fondé en 1828, et dirigé par M. Piroux; une école préparatoire de médecine et de pharmacie, Stanislas, en 1752, fonda par lettres patentes un collège royal de médecine, dont le premier président fut Bayard, médecin du roi de Pologne; plus tard, en 1770, cette institution fut complétée par l'établissement d'un collège de chirurgie composé de cinq professeurs. Après la suppression des universités, en 1798, quelques médecins, attachés aux hôpitaux, continuèrent l'enseignement médical, en faisant des cours particuliers qui furent l'origine d'une école secondaire autorisée en 1822; enfin, le 17 octobre 1843, une ordonnance royale remplaça l'école secondaire par une école préparatoire de médecine et de pharmacie. La salle de chimie et l'amphithéâtre d'anatomie renferment les portraits de plusieurs médecins célèbres de la Lorraine; au premier rang figurent Antoine Le Pois, médecin du roi Charles III, Nicolas Le Pois et son fils Charles, médecin du duc Henri II. L'illustre Boërhaave fit une édition des œuvres de ces deux derniers; elles composaient à elles seules, disait-il, toute une bonne bibliothèque médicale; une école forestière, située à l'extrémité de la rue Girardet, autorisée et organisée par ordonnances royales, en 1824; le nombre total des élèves y est de vingt-quatre; celui des élèves admis chaque année est ordinairement de douze. — *Justice*: Cour impériale dont la juridiction s'étend sur les trois départements de la Meurthe, de la Meuse et des Vosges; tribunal de commerce; conseil de prud'hommes. — *Monuments*: Place Stanislas, 73; arc de triomphe, 74; hôtel de ville, 75; musée, 76; théâtre, 76; grilles et fontaines, 77; statue de Stanislas, 77; place Carrière, 78; préfecture, 78; Bourse, 78; palais de justice, 78; tapisserie de Nancy, 78; palais ducal, 79; musée d'Antiquités, 82; église des Cordeliers, 82; Chapelle Ronde, 83; citadelle, 83; tours de la Cuffe, 84; porte Notre-Dame, 84; maison de Jacques Callot, 84; église Saint-Epvre, 84; cathédrale,

85; place d'Alliance. **86**; maison de Gilbert, **86**; halle, **87**. — *Physionomie de la ville* : **87**. — *Portes* : **87**. — *Promenades* : **78**. — *Faubourgs* : **88**. — *Rang* : Chef-lieu du département de la Meurthe. — *Situation* : Dans une plaine fertile, sur la rive gauche de la Meurthe, au pied de coteaux que couronnent les forêts de Heya. — *Sociétés savantes* : La ville de Nancy n'a point perdu le souvenir du temps où elle voyait, comme capitale, fleurir dans son sein les lettres et les arts ; aujourd'hui encore, elle occupe un rang distingué parmi les cités amies des arts libéraux ; elle possède une société des sciences, des lettres et des arts ; une société de médecine ; une commission des antiquités ; une société lorraine des amis des arts ; une société centrale d'agriculture. On y a institué une exposition bisannuelle des produits artistiques et industriels, et des expositions semestrielles d'agriculture et d'horticulture. — *Sol* : Fertile, bien cultivé, il présente pour le département une superficie de 557 274 hectares. On y exploite des carrières de belles pierres de taille et de plâtre. On a découvert, près de Vic, en 1819, un banc de sel gemme d'une étendue de trente lieues carrées, d'une épaisseur de **160** mètres, dont on extrait chaque année **150 000** quintaux. On prétend que cette mine, à raison de 1 million de quintaux par an, ne serait pas épuisée avant neuf cent soixante siècles. Le département de la Meurthe, traversé par les Vosges à ses extrémités orientale et occidentale, est couvert de collines, et présente de tous côtés les sites les plus pittoresques.

Nanteuil, 20.

Nogent-l'Artaud, 21.

Noisy-le-Sec, 4.

Novéant, 170.

Oiry, 31.

Pagny-sur-Meuse, 56.

Pagny-sur-Moselle, 169.

Pantin, 4.

Pargny, 48.

Peltre, 197.

Pomponne, 8.

Pont-à-Mousson, 165. — *Bibliothèques et collections* : Une bibliothèque publique. On cite le riche herbier de M. Salle,

pharmacien. — *Biographie, 169.* — *Culture* : Toutes sortes de denrées, principalement des grains et du vin. — *Eaux minérales* : La montagne renferme des sources d'eaux minérales froides qui ont eu de la réputation. — *Établissements de bienfaisance* : Deux salles d'asile ; une caisse d'épargne ; un hôpital. — *Foires* : Le 3^e jeudi d'avril ; le 2^e jeudi de septembre. — *Histoire, 165.* — *Industrie et commerce* : Poterie de terre, tannerie, brasserie, huilerie, imprimerie, lithographie, bonneterie, fonderie de caractères, broderie. Le commerce de Pont-à-Mousson est surtout alimenté par les céréales, par les houilles de Prusse et par les sapins des Vosges. — *Instruction publique* : Un collège ; un petit séminaire ; une école supérieure. — *Monuments* : Saint-Martin, **167** ; Saint-Laurent, **168** ; hôtel de ville, **168** ; abbaye de Sainte-Marie, **169** ; casernes, **168** ; collège, **169** ; fontaines, **169**. — *Physionomie de la ville, 167.*

Port-à-Binson, 25.

Prény, 169.

Raincy (Le), 5.

Reims, 146. — *Bibliothèques et collections* : Bibliothèque publique, **156** ; bibliothèque de l'école de médecine ; 600 volumes d'ouvrages anciens ; bibliothèque de l'archevêché, composée de toutes les grandes publications religieuses ; elle renferme le poulle du diocèse de Reims et les archives du chapitre. On y voit les portraits des archevêques, les portraits des rois de France sacrés à Reims, et un beau Christ d'après Fra Angelico. Bibliothèques médicales de M. Decès et de M. Hannequin ; bibliothèque de M. Hédouin de Pons-Ludon, embrassant toutes les connaissances humaines, et composée de 7000 volumes ; bibliothèque scientifique et littéraire de M. Maldan, composée de 8000 volumes ; collections de tableaux de MM. Dérue, Desprez, Disant, Gosset, Philippe, Reimbeau, Rève, Sutaine, Werlé, etc. ; collections de médailles, monnaies, jetons, meubles historiques, émaux, etc., de MM. Brissart-Binet, Duchesne, Duquénelle, Lucas-Marguet, Querry, Renart, Saubinet, Theurel ; herbiers de MM. Grandval, Hannequin, Levent, Petit, Saubinet ; collection d'autographes de M. Jolly. — *Biographie, 159.* — *Cultes* : Catholique ; un archevêché

ayant pour évêchés suffragants : Soissons, Châlons. Beauvais, Amiens ; un grand séminaire ; un petit séminaire ; cinq paroisses ; huit communautés religieuses ; protestant : une église évangélique réformée ; israélite : une synagogue. — *Culture* : Entre Châlons et Reims, sur la rive droite de la Marne, sont de beaux vignobles dont les produits, rouges et blancs, sont renommés. Le chiffre du commerce de vins de la ville de Reims, tant à l'intérieur qu'à l'extérieur, y compris l'étranger, s'est élevé, en 1852, à la somme de 30 000 000 de francs. Les vins mousseux, expédiés annuellement à l'étranger, représentaient seuls une quantité de quatre millions de bouteilles. Des bois bien aménagés environnent Reims au nord et au sud ; la rive gauche de la Marne, à l'ouest, est plus spécialement consacrée à la culture des céréales. Les jardins sont, à Reims, l'objet de soins tout particuliers ; des amateurs nombreux s'y livrent, avec une passion vraiment hollandaise, à la culture des fleurs ; les collections y sont en général aussi variées que riches : parmi les plus belles, on cite les collections de roses de MM. Souillé et Laruelle, la collection de dahlias de M. Joltrain, celle de tulipes de M. Renart ; enfin on admire les calcéolaires, les achimènes, les gloxines, les camélias de M. Rouget-Liénart, dont on visite avec plaisir les beaux espaliers et les magnifiques serres. Les plaines crayeuses et stériles de la *Champagne pouilleuse* font malheureusement ombre à ce riant tableau. — *Établissements de bienfaisance et d'assistance publique* : L'Hôtel-Dieu, qui occupe les bâtiments de l'ancienne abbaye de Saint-Remi ; l'hôpital général de la Charité ; l'hôpital Saint-Marcoul ; un bureau de bienfaisance ; l'Œuvre de la miséricorde ; la Société de charité maternelle ; Bethléem ; la Société de Saint-Vincent de Paul ; trois salles d'asile ; trois crèches ; une caisse d'épargne ; un mont-de-piété. — *Foires* : Le 7 janvier (3 jours) ; le 13 avril (8 jours) ; le 23 juillet (3 jours) ; les 3 et 17 juin ; les 1^{er} et 15 juillet ; les 5 et 12 août ; le 30 septembre (3 jours). — *Histoire*, 146. — *Hôtels* : du Lion d'Or ; de la Maison Rouge ; de l'Arbre d'Or ; de la Croix Blanche ; du Commerce ; du Palais ; de Talleyrand. — *Industrie et commerce* : Reims est une cité industrielle ; elle a des filatures de laine, des fabriques de casimirs,

de flanelles, de châles façon cachemire, de mérinos, de circassiennes, de savon noir. Elle fait un grand commerce de vins et possède des caves à trois étages, taillées dans la craie, où l'on peut ranger jusqu'à 600 000 bouteilles. Il est inutile de rappeler que Reims est la patrie du pain d'épice. — *Instruction publique* : Une académie ; un lycée ; une école préparatoire de médecine et de pharmacie ; une école supérieure ; cinq écoles primaires pour les garçons (enseignement simultané) ; trois écoles primaires pour les garçons (enseignement mutuel) ; quatre écoles primaires pour les jeunes filles, dirigées par les sœurs de l'Enfant Jésus ; un cours de chimie ; un cours de dessin. — *Justice* : Un tribunal de commerce ; un conseil de prud'hommes. — *Maisons remarquables* : Maisons de la place du marché et de la rue de Tambour ; hôtel de la Maison-Rouge, 155 ; maison de Colbert. — *Mœurs, coutumes*, etc., 154. — *Monuments* : Porte de Mars, 151 ; tombeau de Jovinus, 152 ; cathédrale, 152 ; Saint-Remi, 154 ; palais archépiscopal ; hôtel de ville, 156 ; place Royale, 156 ; la Fontaine Godinot, 158 ; théâtre. — *Musée* : Il se compose de cent quarante six toiles provenant, quelques-unes de l'ancien musée, le reste de dons faits par le gouvernement ou par des habitants de Reims. Quant aux acquisitions nouvelles, le chiffre modique de 300 fr. alloué par la ville ne permet pas qu'elles soient considérables. Outre les tableaux, le musée renferme des sculptures intéressantes, des dessins, des objets d'art et de curiosité, et un médailler où l'on remarque la collection des médailles dites des sacres, la collection des rois de France, un Richard I^{er} de Normandie, pièce inédite, etc. — *Physionomie de la ville*, 158 ; rues, 158 ; promenades, 158 ; portes, 158 ; maisons, 158. — *Population* : 45 675 habitants. — *Rang* : Chef-lieu d'arrondissement du département de la Marne. — *Situation* : Dans une plaine sur la rive droite de la Vesle. — *Sociétés savantes* : Une Académie impériale des sciences et belles-lettres ; un comité d'archéologie ; une société des amis des beaux-arts ; un comice agricole ; un cercle littéraire ; un cercle pharmaceutique de la Marne. — *Voitures publiques* : Pour Epernay, Châlons, Laon, Saint Quentin, Mézières, Charleville, Sedan, Suippes, Soissons, Châlons, Mézières, Charleville, Sedan, Suippes, Soissons.

phar-
Voiture
Châlons
Mézières, Char-
Soissons.
20122012

Neufchâtel, Montcornet, Sainte-Menehould, Rethel, Fismes, Vouziers, Châtillon.

Remilly, [198](#).

Revigny-aux-Vaches, [48](#).

Romainville, [4](#).

Rosières-aux-Salines, [94](#); — *Foires* : Le [9](#) mai; le 1^{er} septembre.

Saint-Avoid, [199](#). — *Eaux minérales* : Une source d'eau froide ferrugineuse. — *Foires* : Le lundi de la mi-carême ([3](#) jours); le lundi après la Saint Louis ([3](#) jours). — *Industrie et commerce* : Tanneries.

Sarrebourg, [101](#). — *Biographie*, [102](#). — *Climat* : Le voisinage des Vosges et un grand nombre de cours d'eau et d'étangs contribuent à rendre la température de l'arrondissement de Sarrebourg plus froide que ne semblerait l'indiquer sa latitude. — *Culture* : Un sol de médiocre qualité contrarie les efforts du cultivateur; cependant les prairies baignées par la Sarre produisent en abondance d'excellents fourrages. — *Etangs* : Ils sont d'une certaine importance et approvisionnement de poisson les marchés de la Meurthe, des Vosges, du Haut-Rhin et du Bas-Rhin. — *Foires* : Le lundi de la Pentecôte; le dimanche après la Saint-Barthélemy. — *Histoire*, [102](#); — *Hôtels* : du Sauvage; de l'Abondance; du Commerce. — *Industrie et commerce* : L'arrondissement de Sarrebourg est, sous le rapport industriel, le plus riche du département de la Meurthe. Il renferme les cristalleries de Valéristhal et de Harreberg; les verreries de Plaine, de Valsh, de Soldatenthal, de Cirey, et surtout celle de Saint-Quirin, où l'on coule les glaces de la plus grande dimension; la faïencerie de Cirey; la papeterie et les forges d'Abreschwiller; des moulins constamment en activité; des tuileries; des fabriques de siamoises, de toiles de coton, d'ornements de sculpture, d'une composition inaltérable. Il s'y fait un grand commerce de laines. — *Rang* : Chef-lieu d'arrondissement du département de la Meurthe. *Sociétés savantes* : Une société d'agriculture.

Saverne, [104](#). — *Histoire*, [104](#). — *Rang* : Chef-lieu d'arrondissement du département du Bas-Rhin. — *Situation* : Sur les bords de la Zorn, dans une contrée fertile en vins.

Sarpe, [163](#).

Schiltigheim, [140](#).

Sermaleux, [48](#).

Sorcy, [56](#).

Steinbourg, [106](#).

Strasbourg, [107](#). — *Bibliothèques et collections* : [129](#). Bibliothèque publique, [130](#); bibliothèque de l'Académie, [121](#); archives, [124](#); jardin botanique, [122](#); collection d'antiquités, [129](#). — *Biographie* : [145](#). — *Climat* : Tempéré comme celui de toute l'Alsace, il est sujet à de brusques variations. Les neiges accumulées sur les montagnes, et qui ne fondent guère qu'en juin ou juillet, rendent l'hiver long et rude; à cet hiver succède un été très-chaud. Les printemps sont extrêmement courts; la saison la plus agréable est l'automne, qui se prolonge quelquefois jusqu'en novembre. Les pluies sont assez fréquentes. Les neiges commencent en décembre, et continuent pendant le mois de janvier; elles se rencontrent assez souvent en mars et en avril. C'est à cette abondance de neige qu'il faut attribuer un des principaux caractères de la physiologie de Strasbourg, ces toits élevés et à pente rapide, destinés à rendre la charge plus facile à supporter par le bâtiment. Les vents dominants sont ceux du sud et du nord-est. Il s'est fait sentir, à différentes époques, des tremblements de terre qui n'ont eu ni assez de force ni assez de durée pour donner lieu à des accidents graves. Les deux derniers datent du [8](#) novembre 1802 et du [23](#) décembre 1825. — *Cours d'eau* : Le Rhin et la Sarre traversent le département; la Seltzbach, la Moder y ont leur cours entier; les autres rivières sont la Zinsel, qui se jette dans la Moder, et la Sauerbach, la Zorn, la Bruche, l'Ill, la Lauter, l'Ichert, qui sont des affluents du Rhin. Ce fleuve charrie, en petite quantité, de l'or en paillettes, d'une grande pureté, à [21](#) karats et demi. Les îles du Rhin sont riches en gibier. — *Cultes* : Les trois religions, catholique, protestante et israélite, sont représentées à Strasbourg; mais les deux premières comprennent presque toute la population, partagée en deux parties égales. Ainsi, la ville possède, pour le culte catholique, un évêché suffragant de l'archevêché de Besançon, et sept paroisses; pour le culte protestant, un directoire du consistoire général de la confession d'Augsbourg, sept paroisses.

ses, et une église consistoriale des réformés. Le consistoire général est formé d'un président laïque nommé par l'empereur, de deux inspecteurs ecclésiastiques, et de six députés laïques des différentes inspections. Le directoire se compose du président du consistoire général, du plus âgé des deux inspecteurs ecclésiastiques, et de trois laïques dont un est nommé par l'empereur. Le culte israélite est dirigé par une synagogue consistoriale dont les membres sont : un grand rabbin et six membres laïques, nommés par un collège de vingt-cinq notables que désigne le ministre des cultes. — *Culture* : Le département du Bas-Rhin récolte en abondance toute espèce de grains, des pommes de terre, des légumes, des vins rouges et blancs de bonne qualité. On y compte environ 55 000 chevaux, 108 000 bêtes à cornes (race bovine), 62 000 moutons. Pour le labourage, les cultivateurs emploient des chevaux de petite et de moyenne race dont on évalue le nombre à environ 40 000. Ils ont aussi des chiens dressés pour la recherche des truffes, qu'on trouve assez abondamment dans différents cantons. — *Environ* : Kell, 142. — *Établissements de bienfaisance et d'assistance publique* : Un hôpital civil très-ancien, situé d'abord près du château de l'évêque, placé aujourd'hui entre la porte de l'hôpital et les ponts-couverts, contenant trois cent quarante-huit lits ; un hospice départemental pour les aliénés, situé à Stéphansfeld, à peu de distance de Strasbourg, près de Brumath, et où sont reçus environ trois cents malades ; le bureau de bienfaisance de l'aumônerie Saint-Marc, qui distribue aux pauvres des secours considérables en nature et en argent ; un hospice des orphelins et des enfants trouvés ; une société pour l'extinction de la mendicité ; six salles d'asile protestantes, cinq catholiques, et une mixte, fréquentées par cent cinquante enfants des deux sexes ; des ouvroirs pour les jeunes filles ; une maison de refuge pour les mendiants valides ; un établissement fondé près de Strasbourg et connu sous le nom de colonie agricole d'Ostwald, où l'on emploie les pauvres aux travaux des champs ; une caisse d'épargne ; l'établissement protestant de Neuhoef, où les enfants pauvres apprennent soit des métiers, soit l'agriculture ; deux maisons, l'une catholique, l'autre pro-

testante, pour l'éducation des filles pauvres qui veulent se faire domestiques ; une société pour l'instruction et le placement en apprentissage de garçons pauvres, fondée par quelques membres de l'ancienne loge maçonnique des Cœurs-Fidèles ; une société pour le patronage des jeunes libérés du Bas Rhin ; une société privée de bienfaisance, pour les protestants ; une société d'encouragement au travail, en faveur d'israélites indigents du Bas-Rhin ; un mont-de-piété établi en 1827 dans le local de l'ancienne commanderie de Saint-Jean. — *Établissements militaires* : 137 ; Arsenal, 138 ; citadelle. 137 ; casernes, 137 ; fonderie de canons. 138. — *Foires* : A la Saint-Jean (15 jours) ; à Noël (15 jours) ; huit jours avant Noël, pour la bimbelerie ; le 1^{er} lundi après le 15 mai (3 jours), pour les chevaux et le bétail. — *Forêts* : Elles sont principalement plantées de hêtres, de chênes, d'ormes, de frênes, de bouleaux, d'érables, de charmes, de pins, de mélèzes, de pommiers, de poiriers et de pruniers sauvages, d'acacias, de houx, de genévriers, de framboisiers, de cerisiers dont le fruit sert à faire le kirschenwasser. On y rencontre beaucoup de mousses et de lichens. Les bois qui garnissent le pied des Vosges fournissent une grande quantité de morilles qui sont pour les paysans un objet de commerce. — *Histoire* : 107. — *Hôtels* : de la Ville-de-Paris, de Metz, de la Maison-Rouge, de la Ville-de-Lyon, de la Ville-de-Nancy, de l'Homme-Sauvage, de Bade, de la Fleur, de la Haute-Montée, de la Ville-de-Vienne, de la Pomme d'or, de l'Ours noir. — *Industrie et commerce* : La ville de Strasbourg, par sa position topographique, était nécessairement appelée à devenir l'entrepôt du commerce de la France, de l'Allemagne, de l'Italie et de la Suisse. Aussi fait-elle un grand nombre d'affaires dont le développement s'accroît chaque jour, grâce aux canaux et aux chemins de fer dont on l'a dotée. Les principaux articles qui alimentent son commerce sont : le blé, la garance, le chanvre, le lin, le houblon, les bois de construction, le sel, le plomb, le fer, le bitume, la houille, le marbre, l'ardoise, le vin, les eaux-de-vie de vin, de cerises et de prunes, le vinaigre, la laine et le coton filés, les draps fins et communs, les pelleteries, les cuirs, la buffleterie, la carrosserie, la sellerie, les nankins.

les percales, les calicots, les mousselines, la choucroute, les pâtés de foie gras, la graine de moutarde, etc. Mais les articles les plus importants sont la bière fabriquée dans plus de quatre-vingts brasseries, et le tabac dont le département récolte quatre millions de kilogrammes en feuilles. — *Instruction publique* : L'Académie du Bas-Rhin, dont le chef-lieu est à Strasbourg, a les quatre facultés de droit, de médecine, des sciences, et des lettres; elle possède en outre une faculté de théologie protestante. La faculté de théologie protestante a six chaires où l'on enseigne le dogme de la confession d'Augsbourg, l'éloquence sacrée, l'exégèse de l'Ancien Testament, la morale évangélique, l'histoire ecclésiastique, le dogme réformé. La faculté de droit a huit chaires : une pour le droit romain, trois pour le droit civil, une pour la procédure civile et la législation criminelle, une pour le droit des gens, une pour le droit commercial, et une pour le droit administratif. La faculté de médecine a douze chaires : chimie médicale et toxicologie; physique médicale et hygiène; botanique et histoire naturelle médicale; anatomie et anatomie pathologique; physiologie; pathologie médicale; matière médicale et pharmacie; médecine légale; clinique interne et maladies épidémiques; accouchement et clinique d'accouchement; pathologie, clinique externe et médecine opératoire (deux chaires). Outre les professeurs titulaires, il y a dix professeurs agrégés, un bibliothécaire, un chef des cliniques, un chef des travaux anatomique et un chef des travaux chimiques. Une école pratique, créée depuis une douzaine d'années, se compose de quarante-cinq élèves de deuxième, de troisième et de quatrième années, divisés en trois classes dont chacune est dirigée par un agrégé. La faculté des sciences a six chaires pour l'enseignement des mathématiques pures, des mathématiques appliquées, de la zoologie, de la physique, de la chimie et de la minéralogie. La faculté des lettres comprend six chaires pour la littérature grecque, la littérature latine, la littérature française, la philosophie, l'histoire et la littérature étrangère. Les autres établissements consacrés à l'instruction publique sont : un lycée, un gymnase protestant, fondé par Jean Sturm, en 1538, élevé, depuis 1828, au rang de

collège, sous le nom de collège mixte, et dirigé par un professeur du séminaire protestant; vingt et une écoles primaires subventionnées par la ville, dont dix catholiques, neuf protestantes, une réformée et une israélite. Ces écoles sont fréquentées par environ trois mille élèves des deux sexes; une école normale des instituteurs primaires, la première qui ait été créée en France. Fondée en 1810 par M. Lézay-Marnésia, elle est établie dans la rue Sainte-Elisabeth. On y enseigne la religion, la pédagogie et la didactique, les langues française et allemande, l'histoire et la géographie, l'arithmétique et les principes de la géométrie, la mécanique, les éléments de la géographie mathématique et de la cosmographie, l'arpentage, les sciences naturelles, le dessin linéaire, la calligraphie, l'agriculture et le jardinage, la musique instrumentale et vocale, la tenue de l'état civil, et la manière de dresser les procès-verbaux; une école industrielle municipale, où les études sont divisées en trois années; l'enseignement y est théorique et pratique; un directeur et six professeurs rétribués par la ville, un surveillant, un préparateur de physique et de chimie, un maître pour la forge, un maître tourneur, un maître menuisier, un ouvrier imprimeur, tel est le personnel de cet utile établissement; deux instituts des sourds-muets, dirigés par M. Jacoutot et par M. Selligsberger; une école de pharmacie qui possède un petit jardin botanique pour la culture des plantes officinales; une école départementale d'accouchement du Bas-Rhin; un grand et un petit séminaires catholiques; un séminaire protestant; des écoles de dessin; des cours de jardinage, de botanique et d'arangerie; une école d'artillerie et un hôpital militaire d'instruction; deux écoles pour les jeunes demoiselles qui veulent se vouer à l'instruction; quatre écoles intermédiaires où passent à une certaine époque les enfants des salles d'asiles; deux écoles du soir pour les jeunes ouvriers. — *Mœurs, coutumes et caractère des habitants du Bas Rhin*, 142 — *Montagnes* : Les Vosges sont couvertes de plantes jusque sur leurs sommets les plus élevés, qui forment des plateaux arrondis; si elles offrent parfois des déchirures et des traces de désordre, ce n'est que dans le voisinage des torrents, sur quelques pentes rapides exposées au nord. Le

gibier y abonde ; on y trouve de superbes sangliers. — *Monuments* : La cathédrale, 112 ; l'horloge, 118 ; Frauenhaus, 120 ; château impérial, 120 ; lycée, 121 ; académie, 121 ; Saint-Guillaume, 122 ; manufacture de tabac, 122 ; rue Brûlée, 123 ; préfecture, 124 ; hôtel de ville, 124 ; théâtre, 125 ; Saint-Pierre le Jeune, 125 ; halle aux blés, 126 ; statue de Kléber, 126 ; Temple-Neuf, 127 ; statue de Gutenberg, 132 ; halle commerciale, 132 ; Saint-Thomas, 132 ; mausolée du maréchal de Saxe, 133 ; Saint-Pierre le Vieux, 135 ; monument de Desaix, 142. — *Musees* : Musée de peinture, 124 ; musée d'anatomie, 122 ; musée d'histoire naturelle, 121. — *Physionomie de la ville*, 138 ; *Ponts*, 138 ; *portes*, 138 ; *promenades*, 139. — *Rang* : Chef-lieu du département du Bas-Rhin. — *Situation* : Dans la vallée que forment les Vosges et la forêt Noire. — *Sociétés savantes* : Société des sciences, agriculture et arts du département du Bas-Rhin ; société du musée d'histoire naturelle ; société historique d'Alsace ; société philharmonique. — *Sol* : Aux environs de Strasbourg, le sol se présente sous deux aspects différents : entre l'Ill et le Rhin, et sur la rive gauche de l'Ill, la terre est caillouteuse ; elle est argileuse à l'ouest de la ville, et infiniment plus productive. On y cultive de préférence les plantes potagères et maraîchères. On voit des vignes sur les collines qui sont dans le voisinage de la ville ; mais le vin qu'on en tire est également faible en produit et en qualité.

Toul, 57. — *Bibliothèques et collections* : Une bibliothèque publique de trois mille volumes. — *Biographie*, 61. — *Cultes* : Catholique : deux paroisses ; israélite : une synagogue. — *Culture* : Les deux tiers du territoire sont employés à la culture des céréales, des pommes de terre, des légumes, du houblon et des prairies artificielles. Les vignes occupent une superficie de 445 hectares, et produisent 26 700 hectolitres d'un vin estimé. —

Etablissements de bienfaisance et d'assistance publique : Hospice et maison de charité ; salle d'asile ; caisse d'épargne. — *Etablissements militaires* : Fortifications ; casernes ; poudrière, arsenal, manège couvert, hôpital militaire. — *Foires* : Le 3 septembre et le vendredi suivant, le dimanche de Quasimodo, le 3^e lundi de juillet, le 2^e lundi de novembre. — *Histoire* : 57. — *Hôtels* : d'Angleterre, de l'Europe, de la Cloche d'or, du Cheval-Rouge. — *Industrie et commerce* : Vin ; fabriques de cotonnades et de bonneterie ; filatures de coton ; broderies ; tanneries ; fabrique de faïence dont les produits sont recherchés. — *Instruction publique* : Collège, écoles primaires. — *Monuments* 59 : Cathédrale, 59 ; Saint-Gengoult, 61. — *Rang* : Chef-lieu d'arrondissement du département de la Meurthe. — *Société savante* : Annexe de la Société d'agriculture de Nancy.

Trilport, 19.

Varangéville-Saint-Nicolas, 91. — *Biographie*, 94. — *Foires* : Le dernier vendredi de mars, le samedi avant la Pentecôte, le dernier vendredi de septembre.

Varennnes, 24.

Vendenheim, 106.

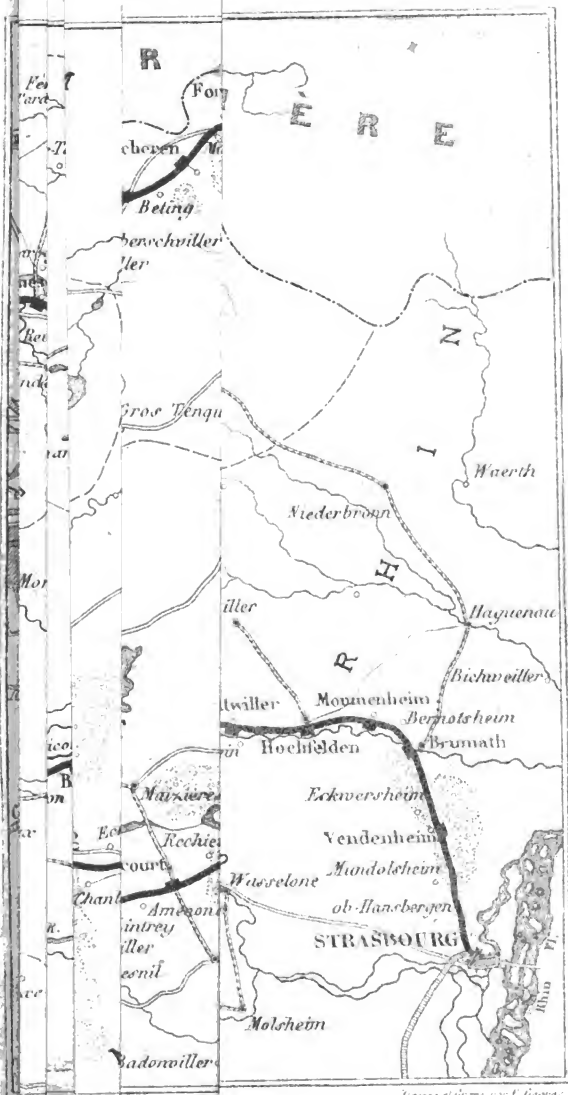
Villemonble, 5.

Vitry-la-ville, 47.

Vitry-le-François, 47. — *Foires* : Le 24 février, le 4 mai, le 22 juillet, le 1^{er} septembre, le 11 novembre, le 1^{er} décembre. — *Histoire*, 47. — *Hôtels* : de la Cloche d'or, des Voyageurs. — *Industrie et commerce* : Grains, filatures de coton, fabriques de bonneterie et de chapellerie. — *Instruction publique* : Collège, écoles primaires, écoles de géométrie pratique, de dessin linéaire et de dessin. — *Monuments* : Eglise, 47 ; halle, 48 ; salle de spectacle, 48. — *Physionomie de la ville*, 47. — *Rang* : Chef-lieu d'arrondissement du département de la Marne. — *Situation* : Sur la rive droite de la Marne.

FIN DE L'INDEX.

Imprimerie de Ch. Lahure (ancienne maison Crapelet)
rue de Vaugirard, 9, près de l'Odéon.



Carte de l'Alsace par E. Neumann

BIBLIOTHÈQUE DES CHEMINS DE FER

Publiée par L. HACHETTE et C^{ie}, rue Pierre-Sarrazin, n^o 14, à Paris.

Les volumes qui composent cette bibliothèque se vendent dans les principales gares des chemins de fer et chez les principaux libraires.

La BIBLIOTHÈQUE DES CHEMINS DE FER se composera d'environ cinq cents volumes; cent volumes ont déjà paru et plus de deux cents ouvrages sont sous presse ou en cours d'exécution.

Cette collection est spécialement destinée aux voyageurs. Occuper agréablement leurs loisirs forcés pendant le trajet, leur fournir des renseignements exacts et complets sur tout ce qui peut les intéresser en route et dans les lieux où ils séjournent; les AMUSER HONNÊTEMENT et leur ÊTRE UTILE, voilà le but qu'elle se propose, voilà sa double devise.

Les nombreux volumes qui formeront cette importante collection seront rédigés exprès, ou tirés des meilleurs auteurs français et étrangers, anciens et modernes. Chacun d'eux sera indépendant de tous les autres, et pourra être acheté isolément. Ils seront tous imprimés dans un format portatif et commode, en caractères très-lisibles, même pour les yeux les plus délicats. Le voyageur les placera facilement dans sa poche ou dans son sac de voyage. Pour lui éviter tout embarras, les feuilles seront coupées d'avance.

Le prix de chaque ouvrage sera indiqué sur la couverture.

Les ouvrages de la BIBLIOTHÈQUE DES CHEMINS DE FER se divisent en sept séries :

1^o GUIDES DES VOYAGEURS.

Cette série comprendra : 1^o des *Guides-itinéraires* descriptifs et historiques pour toutes les lignes de chemins de fer; 2^o des *Guides-cicerone* à l'usage des voyageurs en France et dans les pays étrangers; 3^o des *Guides-interprètes*, ou Dialogues en langue française et étrangère; 4^o des *Guides-indicateurs* pour les heures de départ et d'arrivée des convois, les correspondances avec les stations, le prix des transports, etc.

2° HISTOIRE ET VOYAGES.

Les faits les plus importants, les personnages les plus célèbres de l'antiquité et des temps modernes, deviendront le sujet d'autant de récits et de biographies. La réunion de ces volumes formera comme une galerie de tableaux où tous les grands hommes et tous les grands événements seront représentés sous leur aspect le plus dramatique.

Les Voyages fourniront un certain nombre de volumes. On explorera toutes les contrées du monde ; et les pays les plus sauvages de l'Afrique et de l'Océanie, aussi bien que l'Italie, la Suisse, le Levant, seront tour à tour visités. Quelques voyages, dont le cadre sera fictif, mais dont les détails seront exacts, prendront place dans cette série.

3° LITTÉRATURE FRANÇAISE.

Romans, pièces de théâtre, contes, poésies, œuvres légères et sérieuses ; ici, le seul embarras sera de choisir. Les auteurs contemporains seront mis à contribution aussi bien que les auteurs classiques.

4° LITTÉRATURES ANCIENNES ET ÉTRANGÈRES.

La Bibliothèque des chemins de fer comprendra la traduction de quelques-uns des chefs-d'œuvre de l'antiquité. Les littératures anglaise, allemande, italienne, espagnole, russe et suédoise fourniront un certain nombre de romans, de contes et de récits dont plusieurs n'ont point encore été traduits.

5° AGRICULTURE, INDUSTRIE ET COMMERCE.

Cette série sera consacrée à de petits livres, destinés à propager les bonnes méthodes de culture, les découvertes et les innovations utiles. Toutes les questions qui ont de l'actualité, comme le drainage, les maladies des végétaux, les chemins de fer, l'industrie séricicole, etc., seront traitées par les hommes les plus compétents.

6° LIVRES POUR LES ENFANTS.

Les enfants auront leurs livres : livres amusants où ils trouveront beaucoup d'images. Ces petits voyageurs, que la route ennue lorsqu'elle est longue, seront ainsi tranquillement occupés, et ne fatigueront ni leurs parents, ni leurs compagnons de voyage.

7° OUVRAGES DIVERS.

Il est certains ouvrages qu'il serait difficile de classer dans les séries qui précèdent ; ainsi dans quelle catégorie placer un livre sur la sorcellerie, sur le magnétisme, sur la chasse, un livre sur la pêche, sur le *Turf* et les haras ? Sous le titre d'*Ouvrages divers*, les livres dont le sujet ne rentrera dans aucune des séries précédentes seront rangés dans cette septième série, qui, par l'extrême variété qu'elle présentera, ne sera pas la moins intéressante.

VOLUMES PUBLIÉS OU PRÊTS A PARAÎTRE
au 1^{er} Janvier 1854.

I. GUIDES DES VOYAGEURS.

(Couleur rouge.)

GUIDES-ITINÉRAIRES.

De Paris à Bruxelles (<i>E. Guinot</i>)..	2 fr.
De Paris à Lyon (<i>F. Bernard</i>)..	2 fr.
De Paris au Havre (<i>J. Janin</i>)..	2 fr.
De Paris à Dieppe (<i>J. Janin</i>)..	2 fr.
De Rouen au Havre (<i>J. Janin</i>)..	1 f. 50
Petit itinéraire de Paris au Havre	1 f.
Peut itinéraire de Paris à Rouen.	50 c.
De Paris à Strasbourg (<i>Moléri</i>)..	2 fr.
De Paris à Orléans	1 fr. 50
De Paris à Corbeil	50 c.
D'Orléans à Tours (<i>A. Achard</i>)..	1 f.
De Tours à Nantes (<i>F. Bernard</i>)..	1 f.
Du Centre (<i>A. Achard</i>)..	1 fr. 50
De Paris à la Loupe (<i>A. Moutié</i>)..	1 f. 50

GUIDES-CICERONE.

Belgique (<i>F. Mornand</i>).....	2 fr.
Dieppe (<i>E. Chapus</i>).....	1 fr.
Enghien et Montmorency....	50 c.
Fontainebleau (<i>F. Bernard</i>)..	1 fr.
Guide du voyageur à Londres.	2 f. 50
Le Parc de Versailles.....	50 c.
Mantes (<i>Moutié</i>).....	1 fr.
Versailles (<i>F. Bernard</i>).....	50 c.

GUIDES-INTERPRÈTES.

L'interprète anglais-français, pour	
Londres (<i>Fleming</i>).....	2 fr. 50
L'interprète français-anglais, pour	
Paris (<i>Fleming</i>).....	2 fr. 50

2. HISTOIRE ET VOYAGES.

(Couleur verte.)

BIOGRAPHIES.

La Vie et la Mort de Socrate..	1 fr.
Le Cid (<i>de Monseignat</i>)....	1 fr. 50
Héloïse et Abélard (<i>Lamartine</i>)..	50 c.
St Dominique (<i>E. Caro</i>)..	1 fr. 50
St François d'Assise (<i>F. Morin</i>)..	1 f.
Jeanne d'Arc (<i>Michelet</i>)..	1 fr. 50
Gutenberg (<i>Lamartine</i>)....	50 c.
Christophe Colomb (<i>Lamartine</i>)..	1 f.
Louis XI et Charles le Téméraire	
(<i>Michelet</i>).....	1 fr. 50
Le Cardinal Richelieu (<i>H. Corne</i>)..	1 f.
Le Cardinal Mazarin (<i>H. Corne</i>)..	1 f.
Henriette d'Angleterre (<i>M^{me} de La</i>	
<i>Fayette</i>).....	1 fr.
Fénelon (<i>Lamartine</i>).....	1 fr.
Mme de Maintenon (<i>G. Héquet</i>)..	2 fr.
Law (<i>A. Cochut</i>).....	2 fr.
Trenck (<i>P. Boiteau</i>).....	1 fr. 50
Nelson (<i>Lamartine</i>).....	1 fr.
Pie IX (<i>de St-Hermel</i>)..	1 fr. 50 c.

Charlemagne et sa Cour (*Hauréau*)..

Prix.....	1 fr. 50 c.
François 1 ^{er} et sa Cour.....	2 fr.
Louis XIV et sa Cour (extrait des	
Mémoires de <i>St-Simon</i>)..	2 fr.
Le Régent et la Cour (extrait des Mé-	
moires de <i>St-Simon</i>).....	2 fr.

ÉVÉNEMENTS HISTORIQUES.—OUVRAGES DIVERS.

Légende de Charles le Bon...	1 fr.
La Jacquerie.....	1 fr.

La grande Charte d'Angleterre (<i>Ch.</i>	
<i>Rousset</i> , revu par <i>M. Guizot</i>)..	2 f.
Origine des Etats-Unis (<i>P. Lorain</i> ,	
revu par <i>M. Guizot</i>)..	2 fr. 50
La Saint-Barthélemy.....	1 fr.
Assassinat du maréchal d'Ancre.	75 c.
La Conjuración de Cinq-Mars.	60 c.
La Conspiration de Walstein.	60 c.
Deux ans à la Bastille (<i>M^{me} de</i>	
<i>Staal</i>).....	1 fr. 25
Un chapitre de la Révolution fran-	
çaise; Histoire des journaux de	
1789 à 1799 (<i>de Monseignat</i>)..	2 f. 50
Campagne d'Italie (<i>Gignet</i>)..	1 fr. 25

VOYAGES. — MŒURS ET COSTUMES.

Le comte de Forbin à Siam.	1 fr. 25
La Mine d'ivoire.....	1 fr.
Voyage en Afrique (<i>Levaillant</i>)..	1 f. 75
Les Émigrés français dans la Loui-	
siane.....	1 f. 50
Scènes de la vie maritime (<i>Basil</i>	
<i>Hall</i>).....	2 fr.
Les Convicts en Australie (<i>P. Mer-</i>	
<i>ruau</i>).....	1 fr. 50
Mœurs et coutumes de l'Algérie (<i>gé-</i>	
<i>néral Daumas</i>).....	2 fr. 50
La Russie contemporaine (<i>Léouzon</i>	
<i>Le Duc</i>).....	3 fr.
Les Mormons.....	2 fr.
Voyage en Californie (<i>E. Auger</i>)..	
Prix.....	1 fr. 50 c.
Pitcairn.....	50 c.

3. LITTÉRATURE FRANÇAISE.

(Couleur euir.)

ROMANS ET CONTES.

Ernestine — Caliste — Ourika
(*M^{me} Riccoboni, de Charrière et de Duras*)..... 1 fr. 75
Eugénie Grandet (*de Balzac*) 2 fr. 50
Graziella (*de Lamartine*).. 1 fr. 50
La Bourse (*de Balzac*)..... 50 c.
La Colonie rochelaise (l'abbé *Prévost*)..... 1 fr. 50
Les Oies de Noël (*Champfleury*).. 1 f. 50
Palombe (*J. B. Camus*)..... 1 fr.
Paul et Virginie (*Bernardin de Saint-Pierre*)..... 1 fr. 25

Scènes de la vie politique (*de Balzac*)..... 50 c.
Ursule Mirouët (*de Balzac*) 2 fr. 50
Zadig ou la Destinée (*Voltaire*).. 1 fr.

THÉÂTRE.

Le Joueur (*Regnard*)..... 75 c.
Théâtre choisi de *Lesage*... 1 fr. 50
L'Avocat Patelin (*Brueys et Palaprat*)..... 50 c.
Les Arlequinades (*Florian*).. 1 fr. 50
Théâtre choisi de *Beaumarchais*.. 2 f.
La Métromanie (*Piron*)..... 75 c.
Le Philosophe sans le savoir (*Sédaine*)..... 75 c.

4. LITTÉRATURES ANCIENNES ET ÉTRANGÈRES.

(Couleur jaune.)

Aladdin, conte arabe.... 1 fr. 25
Contes d'*Auerbach*..... 1 fr.
Contes merveilleux d'*Apulée* 1 f. 50
Costanza (*Cervantès*)..... 75 c.
Djouder le Pêcheur, conte arabe. 1 f.
Jonathan Frock (*C. Zschokke*).. 75 c.
La Bataille de la vie (*Dickens*).. 1 fr.
La Bohémienne de Madrid (*Cervantès*)..... 75 c.
La Case de l'oncle Tom (*Mrs Beecher Stowe*)..... 2 fr. 50

La Fille du Capitaine (*A. Pouchkine*)..... 1 fr. 50
La Fille du Chirurgien (*Walter Scott*)..... 2 fr.
La Mère du Déserteur (*id.*).. 1 fr.
Le Grillon du foyer (*Dickens*).. 1 f. 50
Le mariage de mon grand père. 1 fr.
Lettres de lady *Montague*.. 1 fr. 25
Nouvelles choisies d'*Edgard Poe*. 1 f.
Nouvelles choisies de *Gogol*. 1 f. 50
Tarass Boulba (*Gogol*)..... 1 f. 50

5. AGRICULTURE ET INDUSTRIE.

(Couleur bleue.)

Des substances alimentaires (*A. Payen*)..... 2 fr. 50 c.
Des maladies de la Pomme de terre, de la Betterave, du Blé et de la Vigne (*A. Payen*)..... 2 f. 50

Les Chemins de fer français, (*V. Bois*)..... 1 fr. 50

Télégraphie électrique (*V. Bois*).. 1 f.

6. LIVRES ILLUSTRÉS POUR LES ENFANTS.

(Couleur rose.)

Choix de petits Drames et de Contes tirés de *Berquin*..... 2 fr.
Contes de Fées tirés de *Perrault*, de *M^{me} d'Aulnoy*, etc..... 2 fr.
Contes moraux de *M^{me} de Genlis*.
Prix..... 1 fr. 75

Don Quichotte (*Cervantès*).. 2 fr.
Fables de *Fénelon*..... 1 fr. 50
La petite Jeanne ou le Devoir (*M^{me} Carraud*)..... 1 fr. 50
Voyages de Gulliver (*Swift*).. 1 f. 50

7. OUVRAGES DIVERS.

(Couleur saumon.)

Anecdotes historiques et littéraires. (*Brantôme, St-Simon*), etc. 1 fr.
Études biographiques et littéraires (*J. Le Fèvre Deumier*).. 2 fr. 50 c.
La Sorcellerie (*Louandre*)... 1 fr.
Les Chasses princières en France (*E. Chapus*)..... 2 fr.

Le Turf (*E. Chapus*)..... 3 fr.
Mesmer ou le Magnétisme animal (*E. Bersot*)..... 1 fr. 50
Souvenirs de Chasse, 1^{re} partie (*L. Viardot*)..... 1 fr. 50
Souvenirs de Chasse, 2^e partie (*L. Viardot*)..... 1 fr. 50

Un grand nombre d'ouvrages sont sous presse et paraîtront successivement.



Princeton University Library



32101 072025719

